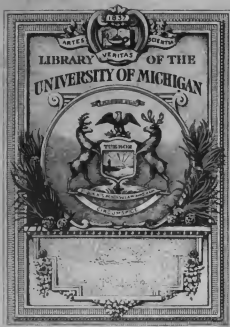
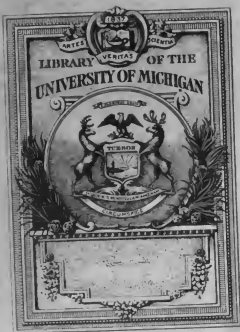




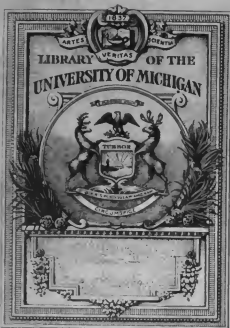
*De la philosophie de la nature, ou
Traité de morale pour le genre ...*

Jean Claude Izouard Delisle de Sales









B¹

581

. 135

1789

*Delisle de Sales, Jean Claude Guvart
= called*

DE LA PHILOSOPHIE

DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN,

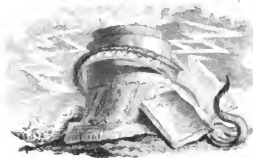
Tiré de la Philosophie
et fondé sur la nature.

CINQUIÈME ÉDITION,

et la seule conforme au manuscrit original.

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.
Juvenal Satir XIV.

TOME SIXIÈME.



A LONDRES,

et se trouve dans la plupart des capitales
DE L'EUROPE.

M. DCC LXXXIX.



Delisle de Sales, Jean Claude Gouard
= cartes

DE LA PHILOSOPHIE

DE LA NATURE,

ou

TRAITÉ DE MORALE

POUR LE GENRE HUMAIN ,

Tiré de la Philosophie
et fondé sur la nature.

CINQUIÈME ÉDITION,

et la seule conforme au manuscrit original.

Nunquam aliud natura, aliud sapientia dicit.
Juvenal Satire XIV.

TOME SIXIÈME.



A LONDRES,

et se trouve dans la plupart des capitales
DE L'EUROPE.

M. DCC LXXXIX.



BI
581
.D35
1789

Rom. lang.
Marquardt
5-13-31
1934

TROISIEME PARTIE.

L' H O M M E

A V E C D I E U.

PROFESSION

DE

FOI PHILOSOPHIQUE.

JE vais parler de Dieu en philosophe ;
c'est-à-dire , me rendre odieux à la
moitié des hommes.

J'ai long-tems hésité si j'écrirois mes
pensées sur la religion de la nature : je
sentois que quoique ma patrie fût au-
jourd'hui le foyer où toutes les lumieres
philosophiques viennent se réfléchir ,
mon siecle n'étoit pas encore assez mûr
pour que je fisse entendre impunément
la voix de la vérité.

Le peuple le plus éclairé a son culte
qu'il tient de ses peres lorsqu'ils étoient
encore barbares : il ne veut point qu'on
le lui ravisse , parce que c'est le plus
ancien de ses monumens : c'est Rome
qui possède le palais d'or de Néron &
qui conserve la cabane de Romulus.

A ij

Les nations qui croupissent dans les fanges de la barbarie sont encore plus attachées à leurs antiques superstitions ; comme chez elles il a toujours été défendu de rien bâtir , elles n'ont point d'objet de comparaison : n'ayant jamais vu de palais d'or , elles ne soupçonnent même pas qu'elles n'habitent que des cabanes.

Enfin , presque tous les habitans du monde social , graces à leur éducation pusillanime , semblent des automates qui ne se dirigent que par le fil de l'habitude ; leurs nourrices ont été leurs premières théologiennes ; & les traces qu'a faites dans le cerveau d'un enfant le burin de la crédulité , se conservent quand il devient homme : il est aussi difficile de guérir l'être qui ne pense jamais d'après lui-même , de ses vieilles erreurs , que les femmes sans principes de la peur du tonnerre.

Toutes ces considérations ont toujours effrayé le philosophe , qui étoit

né pour secouer avec Samson les colonnes du temple Philistin érigé à la superstition : il n'y a eu pour lui d'autre Dalila que cette fausse prudence qui est venue lui arracher sa plume & enchaîner son courage.

Je n'ai donc point cherché à m'en imposer à moi-même sur le danger que je courois à vouloir substituer les oracles de la nature à ceux des Sybilles ; j'ai vu que si contre mes intentions , cet ouvrage paroïssoit à la lumière avant ma mort , on souleveroit contre moi tous les aréopages de l'Europe , pour me faire partager la ciguë de Socrate , ou du moins les chaînes d'Anaxagore : j'ai pressenti que si mon traité de Dieu n'étoit public que quand je serois dans son sein , mes contemporains tenteroient encore de troubler ma cendre & de flétrir ma mémoire.

J'ai pesé tout cela , & j'ai écrit : avec des intentions aussi pures que les miennes , je me suis reposé sur la pos-

térité du soin de ma défense ; j'ai eu le courage de blesser la génération présente , pour faire le bien des générations qui sont à naître.

Cependant , comme parmi mes contemporains même , il y a une foule de gens de bien dont j'ambitionne le suffrage , je dois justifier devant eux ma hardiesse ; je leur dois une profession de foi qui les empêche de me condamner avant de me lire.

Je crois qu'il existe un Être suprême dont la providence entretient l'harmonie des mondes : ce dogme fondamental de la morale est gravé en caractères de feu dans mon ame , & j'ai épuisé ma logique à la faire passer dans celle de mes lecteurs.

J'ai le noble orgueil de me croire immortel : j'aime à me flatter que mon livre servira à expier au tribunal de Dieu mes erreurs & mes faiblesses ; j'aime à imaginer que quand je serai aux pieds de cet Être qui punit & qui

récompense , je pourrai me venger des fanatiques qui ont fait le tourment de ma vie , en lui demandant leur grace.

Un Dieu qui veille au bonheur des êtres , l'attente de l'immortalité qui enchaîne l'homme à la vertu , voilà les deux principaux articles de mon symbole : c'est le précis de mon évangile , & mon ouvrage entier bien entendu peut en être regardé comme le commentaire.

Or tous les cultes des deux mondes ont ces deux dogmes pour base ; je ne suis donc point l'ennemi-né de la religion.

Nous sommes inondés de livres effrénés, qui font de Dieu un phantôme, & qui entourent notre tombe du néant ; je les ai attaqués avec feu : j'ai consolé l'espece humaine par ma logique pacifique , & par les tableaux que j'ai offerts à sa sensibilité ; & les magistrats qui veillent au dépôt de la

religion me doivent quelque indulgence,

Il est vrai que mes principes tendent à affaiblir la vénération des peuples , pour les révélations , pour les mystères & pour cette foule de merveilles qui entourent le berceau des religions ; mais tout cet attirail de superstitions n'est que le vêtement de la statue ; j'ai osé la montrer toute nue , & c'est le moyen le plus sûr de la faire aimer.

Qu'importe au fond à la société que j'attaque dans les cultes l'ouvrage des p-êtres , pourvu que je respecte l'ouvrage de la nature ? Qu'importe que je diminue la foi , pourvu que j'augmente la vertu ?

Ma morale sera bien plus sévère que celle des ministres des autels : je prouverai qu'il est bien plus aisé d'observer des cérémonies que de vivre sans remords ; de se purifier dans le Gange , que d'entrer dans le tonneau de Regulus.

J'établis la distinction du juste & de l'injuste ; je démontre que le bonheur des êtres libres est essentiellement lié à l'amour de l'ordre ; je resserre autant qu'il est en moi tous les liens qui enchaînent la grande famille des hommes.

J'ai abattu autant qu'il a été en moi l'arbre de la superstition ; mais ce n'est pas ma faute s'il a poussé des racines dans tous les cultes de la terre ; Dieu fait quelle satisfaction pure mon ame auroit goûtée , si je n'avois trouvé autour de moi que les dogmes de la raison & la morale de la nature.

On me saura gré du moins dans une matiere aussi intéressante pour l'espece humaine , de ne m'être point livré à des railleries indécentes , & d'avoir préféré au filet de Lucien le pinceau noble & énergique de Marc-Aurele.

J'ai tâché de mettre , dans des discussions aussi délicates , toute la cir-

conspection qui peut s'allier avec le courage : d'être vrai sans offenser personne , d'éclairer mes contemporains sans les faire rougir.

Si je me suis écarté quelquefois de ce principe , c'est quand il a fallu dévoiler les sombres manœuvres du fanatisme ; alors ma plume a écrit à la lueur de mon imagination embrasée : j'ai poursuivi la race des tyrans le glaive à la main , & je les ai égorgés sur l'autel de la tolérance.

On m'accusera peut-être d'avoir dégradé le sacerdoce , & j'avoue avec ingénuité que je l'ai peint tel qu'il s'est présenté à mes yeux ; j'ai cru devoir par intérêt pour les habitans de ce globe , leur faire connoître à fond ces négocians sacrés , qui font trafic de la terreur & de l'espérance , & qui vivent soit de notre crédulité , soit des outrages qu'ils font à la morale de la nature.

Mais à Dieu ne plaise que j'attaque

la personne des prêtres , qui dans ce siècle de lumieres sont surveillés par les loix ! Il en est un grand nombre qui , enchaînés pour faire le mal , font le bien avec énergie ; qui consolent par leur morale les peuples qu'ils épouvantent par leurs dogmes , & qui sont les ministres bienfaisans du Dieu des vengeances.

Le haut-clergé est sur-tout dans ma patrie digne de nos hommages : l'éducation relevée des membres qui le composent , l'accueil qu'ils font aux talens , l'esprit de tolérance qu'ils commencent à adopter les rendent dignes d'être les magistrats du monde moral : ils sont nécessaires , soit pour être les censeurs des crimes qui se dérobent à la vigilance des loix , soit pour contenir un clergé subalterne , qui ne fait qu'aveugler la multitude , ou allumer des bûchers contre les philosophes.

J'ai cru dans un traité de morale , tiré de la philosophie & fondé sur la

nature , devoir attaquer toute secte sans aucun égard pour les personnes respectables qui pourroient en avoir arboré les drapeaux ; parmi ces sectes , il en est une , long-tems chère à mon cœur , c'est le jansénisme ; élevé dans son sein , j'appris de bonne heure à ne prononcer qu'avec enthousiasme le grand nom de Port-Royal : le janséniste étoit alors le plus respectable des hommes ; il étoit persécuté.

Le colosse des jésuites , après avoir long-tems marché sur la tête des rois , tomba enfin ; & pendant qu'il s'agitoit sous la tombe où les puissances le tenoient renfermé , le janséniste acquit du crédit , insulta à la disgrâce de ses victimes , & devint persécuteur à son tour.

J'aime à me persuader que les jansénistes que j'ai cultivés , qui ne sont plus & dont je regretterai long-tems la mémoire , n'auroient point épousé la haine des fanatiques obscurs qui leur

ont succédé : mais je ne pense pas que l'homme de bien me fasse jamais un reproche d'avoir attaqué des préjugés religieux, sous prétexte que je les ai sucés avec le lait ; & qu'on m'accuse de troubler la cendre des Pascal & des Arnaud , parce que je mets dans la fange où ils sont nés, de vils convulsionnaires.

Encore une fois , Port-Royal est digne de toute ma vénération ; mes instituteurs dans l'exil ou dans les chaînes , ont droit à ma sensibilité & à ma reconnoissance ; mais de petits Salmonées jansénistes , qui n'existent dans leur sphere étroite qu'en lançant leurs foudres ridicules contre les philosophes , méritent d'être immolés à la vengeance publique , comme les derniers des sectaires , qui sont eux-mêmes les derniers des hommes.

Mes principes sur les cultes inventés par les prêtres , quelque hardis qu'ils paroissent , font la sûreté des gouver-

nemens ; ils établissent l'ordre public sur l'intérêt particulier de chaque citoyen ; ils font dépendre le patriotisme de la morale , & non du caprice des oracles ; ils anéantissent le germe des dissensions fatales entre la royauté & le sacerdoce.

Ma philosophie n'est point destructrice ; elle n'exige point que la loi abatte tout d'un coup l'idole colossale de la superstition , si elle doit en tombant écraser une partie de ses adorateurs.

Il ne s'agit en ce moment que d'épurer les cultes de la terre , & de faire un premier pas vers la religion de la nature.

Je ne demande point qu'on ôte à la multitude ses demi-dieux , c'est-à-dire , les ministres des autels , mais seulement qu'on les rende utiles.

Je ne tonne que contre les fanatiques , les inquisiteurs , & toute cette race odieuse de tyrans de l'esprit

humain : mais en demandant aux gouvernemens qu'on les enchaîne à jamais, je ne fais que renouveler le fameux traité de Gelon avec Carthage, je sollicite la ruine de leurs dieux antropophages, je stipule pour le genre humain.

Par-tout je détruis pour élever ; je ne montre le mal qu'avec le remède.

Il n'y a que le stupide vulgaire à qui ma théorie puisse nuire , parce qu'elle ne serviroit qu'à lui faire naître des doutes , sans lui donner des principes : mais le vulgaire ne me lira point : de plus , toutes les fois qu'il a fallu annoncer à mes concitoyens des vérités hardies , je me suis enveloppé du voile de l'allégorie ; & ce voile , j'ai fait en sorte qu'il ne pût être percé que par le philosophe.

Si malgré toutes ces précautions, il étoit échappé à ma plume quelques erreurs , c'est avec le plus vif empressement que mon cœur les désavoue :

je n'ai cherché en écrivant que le bonheur des hommes ; & si je m'étois trompé, c'est avec mes larmes que je voudrois effacer mon ouvrage.



DE LA
PHILOSOPHIE
DE LA NATURE.

TROISIEME PARTIE.

L'HOMME AVEC DIEU.

SOCRATE coupable d'un crime que l'envie ne pardonne jamais, du crime d'être plus éclairé que son siècle, retournoit dans sa prison, condamné à mort par l'aréopage. Tout ce qu'il y avoit dans ce tems-là de grand dans Athens, lui servoit de cortège : Xanippe pleuroit, Alcibiade tonnoit contre sa patrie ; Platon plus éloquent ne parloit pas ; Socrate seul conservoit cette sérénité qui caractérise une ame supérieure aux revers ; il consolait ses amis, & eux seuls en effet méritoient d'être consolés. Après un quart-d'heure

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

PART. III. de marche, Platon sortant de la rêverie profonde où il paroissoit absorbé, se tourne vers le ciel.

P L A T O N.

Suprême ordonnateur des mondes, je te remerciois de m'avoir fait naître dans le pays de la terre où il y a le plus de lumieres..... j'avois tort.

S O C R A T E.

Non, Platon, il est juste de remercier le ciel même des douces illusions qu'il nous procure : eh ! que sont les jouissances de la vie, sinon des illusions ? tant que nous respirons sur ce globe, nous ne voyons les objets qu'au travers d'un rideau ; à la mort ce rideau se leve, & la vérité se découvre. — Platon, je vois déjà la main céleste qui entr'ouvre le rideau.

P L A T O N.

Quoi ! dans cette Athenes où Xénophane a foudroyé sans péril la théologie d'Hésiode,

où on lit les livres des sept sages, où Euripide fait entendre sur le théâtre la voix de la raison, Socrate boiroit la ciguë ! Socrate ne feroit vengé que par les vains murmures de la postérité !

L'HOMME
AVEC DIEU.

S O C R A T E.

Mon ami, vous avez cru votre siècle éclairé, & il ne l'est pas : quelques hommes de génie paroissent de tems en tems sur la scène, mais ils restent isolés & la multitude ne se détourne même pas pour les appercevoir.

Le philosophe écrit ; quant au peuple il travaille, il s'intrigue obscurément, il persécute ; mais il ne lit pas.

En général, tout homme sans principes a peur, & c'est parce qu'il a peur, qu'il opprime les sages ; c'est un enfant qui se heurte pendant la nuit contre des cailloux qu'il rencontre, & qui veut les punir de sa méprise en les changeant de place.

Au reste, cette peur ne produit rien sans le prêtre qui la fait mouvoir : Timée & Xénocrate

PART. III. phane n'avoient point fait trembler les interpretes des dieux ; voilà pourquoi ils sont morts dans leur lit : j'ai eu la courageuse maladresse de braver Anitus , & je vais boire la ciguë.

PLATON.

Et le voilà l'éternel opprobre de ma nation , qu'où il y a des loix il y ait des oracles , & qu'un prêtre ait droit de faire mourir un philosophe !

SOCRATE.

Mon ami , encore une fois , le peuple ne change jamais : c'est un assemblage de bêtes de somme qui se laisse monter & brider par le premier audacieux qui se présente ; cet audacieux est-il un homme de génie ? on dit que le siècle est éclairé : n'est-ce qu'un enthousiaste ? on traite le siècle de barbare.

Platon , vous êtes un des hommes les plus faits pour imprimer un caractère de grandeur au siècle où vous vivez : mais content d'éclairer les citoyens qui vous ressemblent , n'atten-

dez du peuple ni raison ni reconnoissance.

Vous voulez fonder une république parfaite, L'HOMME
AVEC DIEU.
laissez-y le peuple s'y introduire; mais qu'il y
soit à jamais sans pouvoir; que l'être organisé
pour ne penser que d'après les autres, ne puisse
jamais agir d'après lui-même : voilà le der-
nier conseil que vous donne mon amitié; il
est fait pour laisser une trace profonde dans
votre mémoire, je meurs pour en prouver la
sagesse. --

Socrate en instruisant ainsi ses disciples, étoit
arrivé jusques devant le parvis du temple de
Cérès; là il se vit arrêté par un peuple innom-
brable qui remplissoit la place & les avenues
du temple; on célébroit cette année une fête
séculaire, & les Athéniens alloient en foule
expier leurs crimes passés dans de vaines pro-
cessions; l'épidémie superstitieuse avoit gagné
jusqu'aux citoyens un peu instruits, & les prê-
tres avoient eu l'art de leur persuader, que le
plus sûr moyen d'aller après leur mort aux

PART. III. champs Élysées, c'étoit de se promener gravement de temple en temple, de hurler des chansons égyptiennes qu'ils n'entendoient pas, & de persécuter les philosophes.

Anitus qui présidoit à ces augustes mommeries, apperçut en sortant du temple Socrate qu'on conduisoit dans sa prison.

« Le voilà, s'écria-t-il, cet ennemi de Diane
 » qui ne veut pas qu'elle conduise le char de
 » la Lune ; ce destructeur de la morale, qui
 » ne va point aux processions ; ce monstre
 » qui met les prêtres au-dessous des philo-
 » sophes ; — & le peuple répétoit en cœur ;
 » *oui, c'est l'ennemi de Diane ; c'est le des-*
 » *tructeur de la morale ; c'est un monstre ;*
 » *c'est un philosophe.*

« Athéniens, continuoit l'artificieux pontife,
 » ce Socrate que vous voyez, enseigne à vos
 » enfans à fuir les courtisannes, c'est le cor-
 » rupteur de la jeunesse ; il a prouvé dans 'un
 » livre que je n'ai pas lu, qu'il n'y avoit qu'un
 » Dieu, c'est un athée ; -- » & la multitude

répétoit : *c'est un corrupteur de la jeunesse ,
c'est un athée.*

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

» Mes amis , ajoutoit le brigand sacré , si
» sans attendre le supplice auquel l'aréopage le
» condamne , & que par ses artifices il peut
» éviter , nous délivrions la Grece de ce tyran
» dangereux des esprits ! si nous frappions la
» victime que Jupiter livre entre nos mains ! si
» nous avons le courage de venger le ciel !... »

Les amis de Socrate n'attendirent pas que la multitude répétat en chœur , *vengeons le ciel* : ils se précipiterent avec lui dans le temple de Cerès , devenu désert par l'évasion du cortège d'Anitus ; ils en fermerent les portes & attendirent en silence que le tumulte religieux se calmât , ou que les fanatiques s'irritant des barrières qu'on opposoit à leur zèle destructeur , vinssent violer le plus sacré des asyles & rougir les autels du sang des philosophes.

Anitus n'osa pas assiéger un temple ; il continua à promener ses pieux énergumènes de carrefour en carrefour , & Socrate sauvé des

PART. III. poignards, pût espérer de mourir tranquillement . . . du poison.

Quand la sédition fut totalement apaisée , ce grand homme entra dans le sanctuaire , se recueillit quelques minutes , & portant ses regards vers la voûte de l'édifice , il adressa au suprême ordonnateur des mondes cette prière , qu'une tradition orale nous a conservée.

« O toi dont le pouvoir s'exerce dans tous
 » les points de l'espace , suprême ordonna-
 » teur des sphères immenses , dont mon esprit
 » calcule les rapports , & des mondes sans
 » nombre que la foiblesse de mon être dérobe
 » à mes regards , reçois l'hommage d'un de
 » tes adorateurs , qui libre de sa dette envers
 » les hommes , brûle de retomber dans ton
 » sein !

» Un peuple qui ne nous connoît ni l'un ni
 » l'autre , accuse d'athéisme l'humble philo-
 » sophe qui t'adresse ici sa prière , & qui ces-
 » seroit de l'être , s'il doutoit un instant de ton
 » existence.

» Eh ! comment à la vue de l'ordre admi-
» rable qui regne dans l'univers, pourrais-je L'HOMME
AVEC DIEU.
» admettre le plus étonnant des effets & rejet-
» ter la cause ?

» Oui, grand Dieu, tu existes ; je t'ai de-
» mandé à la nature, ton nom est empreint
» sur chaque anneau de cette grande chaîne,
» & par-tout l'existence de l'artiste est attestée
» par l'existence de l'ouvrage.

» Je te dois tous les biens dont je jouis, &
» tous ceux que j'espère ; — je suis un être trop
» sensible pour blasphémer mon bienfaiteur :
» je sens trop de volupté à m'appeller ton fils,
» pour avoir l'audace de renier mon pere.

» Mais qui es-tu ? quel est le téméraire qui
» tentera de déchirer le triple voile qui enve-
» loppe ton essence ?

» Sans doute tu n'es pas le Dieu de ce
» peuple d'aveugles qui t'engendre & te fait
» mourir ; qui croit que tu ordonnes les crimes
» dont il se souille, qui chante tes foiblesses,
» tes adulteres & tes métamorphoses.

PART. III.

» Tu n'es pas le Dieu de cet aréopage qui
 » soutient du glaive de la loi les pratiques
 » superstitieuses de la multitude, & qui or-
 » donne à tous les membres de la république
 » d'être absurdes, sous peine d'être mauvais
 » citoyens.

» Tu n'es pas le Dieu des prêtres de ce
 » temple, qui persécutent pour des dogmes
 » qu'ils ne sauroient entendre, & qui croient
 » honorer le ciel dont ils se disent les inter-
 » pretes, en faisant ruisseler sur les autels le
 » sang des philosophes.

» Tu existes, mais il est bien plus aisé à
 » l'homme de dire ce que tu n'es pas, que ce
 » que tu es.

» Le peuple te mesure sur l'échelle de son
 » intelligence ; il te fait vil, capricieux & aveu-
 » gle comme lui.

» Les imposteurs sacrés qui vivent de ton
 » culte te définissent au gré de leur intérêt : ils
 » font de toi un despote qui régit des auto-
 » mates, quand ils ne veulent qu'abrutir la

» terre : ils te peignent punissant les crimes des
» peres, jusques dans leur dernière génération , L'HOMME
AVEC DIEU.
» quands ils veulent se venger du sage qui les
» démasque & qui les éclaire.

» Le philosophe lui-même lorsqu'il veut
» t'apprécier , déraisonne ; ce n'est jamais
» que d'après lui qu'il crayonne ton image ;
» il a beau donner l'essor à son imagination,
» son être parfait n'est jamais qu'un homme
» extraordinaire, & son Jupiter un Colosse.

» Grand Dieu, j'ai cru épurer mon hom-
» mage, soit en te plaçant sans cesse entre les
» hommes & moi, soit en observant un silence
» respectueux sur ta nature.

» Obligé de choisir un culte qui fût digne
» de la raison que je tiens de toi, j'ai jeté un
» regard sur les religions de la terre ; elles
» m'ont paru l'ouvrage de la superstition popu-
» laire, ou du fanatisme sacerdotal, & je les ai
» rejetées.

» Alors laissant les hommes & les livres ,
» j'ai consulté mon cœur & j'y ai trouvé

PART. III. » empreint le culte simple & sublime de la
» nature.

» Ce culte adoucissoit mes mœurs, agran-
» dissoit mon entendement, & me mettoit en
» société avec le ciel & avec les hommes.

» J'y apprenois à être bon pere, bon ami,
» bon citoyen, à faire du bien à tout ce qui
» m'environnoit, à mériter l'ingratitude des
» hommes & à leur pardonner.

» Grand Dieu, tu as approuvé sans doute
» ce culte, puisque je trouvois mon bonheur
» en l'observant; je vais mourir : le grand
» rideau étendu entre la vérité & moi est
» sur le point de s'ouvrir; mais je crois avoir
» rempli mes devoirs envers toi, & je des-
» cends dans ton sein, sans trouble & sans
» remords.»

Cependant les satellites de l'aréopage cher-
choient par-tout Socrate; les portes du temple
s'ouvrent, & le philosophe se livre paisible-
ment à sa destinée. En sortant, un pyrrho-
nien qui s'étoit glissé dans le temple, & qui

avoit entendu sa priere, le tirant à l'écart :

Socrate , lui dit-il , *quoi , réellement tu crois* ^{L'HOMME} _{AVEC DIEU.}

qu'il y a un Dieu ? le sage lui répondit : *mon*
ami , je n'ai jamais trompé les hommes ;
mais si tu doutes encore , viens me voir boire
la ciguë.



LIVRE PREMIER.

DE L'EXISTENCE DE DIEU.

PART. III. **O**N peut regarder l'âge où nous vivons, comme destiné à faire époque dans les annales de l'espèce humaine, par la foule d'événemens extraordinaires qu'il a fait naître; on a vu dans l'intervalle de moins de trente ans une secousse violente du globe faire craindre du détroit de Gibraltar aux confins du Nouveau-Monde, aux peuples consternés, la catastrophe de la nature; on a vu le colosse des jésuites se briser impunément dans les états que depuis deux siècles il écrasait de son despotisme; on a conçu & exécuté le vaste édifice de l'Encyclopédie.

Parmi ces événemens extraordinaires, il faut compter l'impression du livre le plus audacieux que l'esprit humain ait imaginé; du livre où l'on prétend démontrer que Dieu n'existe pas & que toute religion est une absurdité.

Il faut l'avouer : les fondateurs des cultes ont préparé les voies à cette audacieuse extravagance, par ce lierre superstitieux dont ils ont cru étayer l'arbre de la religion ; des penseurs sont venus qui ont mieux aimé anéantir l'Être suprême que d'insulter à la raison.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Ces torrens de sang humain qui depuis deux cents ans ont été répandus sur les autels à la voix des prêtres, ont sur-tout contribué à propager l'athéisme ; on a préféré d'imaginer que Dieu n'existoit pas, que de lui supposer pour ministres des vautours & des antropophages.

Parmi les théistes même les plus pacifiques, on a quelquefois défiguré les notions primitives du culte religieux ; erreur dont d'habiles pyrrhoniens ont su tirer parti pour sapper toute croyance. Par exemple, les disputes sur l'essence de Dieu ont fait autant d'athées que de théologiens ; & il a paru plus simple aux auteurs du *Système* & du *Bon-Sens* de nier qu'il y eût un monde métaphysique, que d'y voyager sans boussole & sans étoiles.

PART. III. La religion est le système des devoirs de l'homme envers Dieu : voilà le principe de la nature : tout ce qu'on y ajoute n'est qu'un rêve brillant ou un système dangereux.

Le dirai-je encore ? De beaux génies, à force de chercher de nouvelles armes pour foudroyer l'athéisme, l'ont combattu avec assez peu de succès pour faire douter de la bonté de leur cause.

Pendant un siècle on a bâti le théisme sur la chimère des idées innées : la chimère a disparu & les doutes de l'incrédule sont restés.

Les sectaires se sont disputés au lieu de discuter, & la vérité n'a pu naître du choc des opinions ; Scot a rejeté les preuves de Thomas d'Aquin ; Descartes celles de Scot ; Locke & d'autres sceptiques celles de Descartes ; l'athée est venu & s'est mesuré à part avec chaque athlète, ce qu'il n'auroit osé faire, s'il les eût trouvés tous enrôlés sous le même drapeau.

Que penser du sublime restaurateur de la philosophie en Europe, quand il fait dériver

ses

les plus fortes démonstrations du théisme, de l'idée que *l'existence de Dieu est inséparable de son essence*, & de la nécessité d'une révélation (*)? Voilà un dogme bien fondé! il a pour base une erreur & une énigme.

L'HOMME
AVEC DIEU.

A Dieu ne plaise que je fasse revivre la stupide calomnie du jésuite Hardouin! Descartes étoit intimement persuadé de la vérité du dogme sacré dont il se faisoit l'apôtre; mais ses rêveries métaphysiques, sa théorie sur l'origine des êtres, son offre de faire un monde, si on lui donnoit du mouvement & de la matière, conduisoient assez naturellement à l'athéisme absolu de Diagoras. Au reste, il n'a jamais vu où pouvoit le mener le fil de son système; son génie ardent se plaçoit à créer

(*) Méditations métaphysiques de Descartes. — Ces deux argumens ont été foudroyés à Londres, où on peut impunément avoir raison contre les grands hommes, par les docteurs Hancock & Stillingfleet: voyez le Recueil donné par Burnet, des écrits publiés pour la fondation de Boyle, tome III, & orig. sacr. du docteur Stillingfleet, addit. posth. disc. 2.

des principes hardis, & son ame honnête en auroit défavoué les conséquences.

D'autres théistes qui ont moins cherché à être vrais qu'extraordinaires, ont aussi, sans le savoir, rendu problématique la première vérité de la nature : sans parler du sage Fontenelle qui ne sembloit frappé que de l'induction qu'on tire de la génération des animaux, pour prouver un être générateur (*); comment Maupertuis a-t-il voulu ramener tous les athées par une règle d'algèbre (**)? Comment un philosophe Anglois s'est-il imaginé que Dieu ne parloit à tous les hommes que dans le pli de la peau d'un rhinocéros (†).

Je desirerois qu'on ne dégradât pas la cause sublime de Dieu par de vaines apologies : n'oublions jamais que malgré son ostentation, l'athée est bien moins fort de sa propre force que de notre foiblesse.

(*) *Discours sur l'existence de Dieu*, dans le tome III de ses œuvres diverses.

(**) *Essai de Cosmologie*.

(†) *Transact. philosoph.* n°. 470.

CHAPITRE PREMIER.

*PREUVES PHILOSOPHIQUES QU'IL
EXISTE UN ÊTRE SUPRÊME.*

JE sens combien il est hardi de procéder à l'examen du théisme par la synthèse; Clarke, ^{L'HOMME} Descartes, Leibnitz y ont presque échoué; ^{AVEC DIEU.} & dois-je me flatter de réussir avec cette méthode, moi qui n'ai point le génie de ces philosophes célèbres, & qui n'apporte à cette discussion qu'un esprit dégagé des entraves du préjugé, un amour réfléchi pour le vrai, & de l'enthousiasme pour le bonheur des hommes.

La lente & sûre analyse est bien plus faite pour nos foibles intelligences que l'audacieuse synthèse; mais j'ai suivi jusqu'ici la première de ces marches; toute la philosophie de la nature, n'est encore qu'une échelle que j'ai fait monter à l'homme, pour parvenir à la divinité. Maintenant que je suis arrivé au sommet, il est tems de descendre; j'ai conversé avec des enfans, je vais parler un moment aux philosophes.

PART. III.

J'ai pesé les probabilités qui m'entraînent à croire que le mouvement est essentiel à la matière ; cependant le monde n'est pas Dieu , & je suis physicien sans être athée.

Le mouvement interne de l'élément primitif, n'est pas le seul qu'il possède ; il en est un autre qu'il ne peut avoir, que quand il lui est communiqué ; & c'est dans ce sens que Dieu est le grand moteur de l'univers.

Newton qui nous a ouvert les portes du monde physique avec la clef de la gravitation , étoit bien loin d'expliquer avec le seul mouvement de tendance vers le centre d'une sphere , le système de l'origine des êtres ; il est démontré par ses calculs , que la force qui fait graviter la matière, n'étant pas contrebalancée par une autre, tendroit à faire de tout une masse immobile : heureusement il y a deux poids à la grande machine , & de leur équilibre résulte l'ordre de l'univers.

Certainement on n'expliquera jamais par la théorie de la matière cette force projectile ,

qui fait décrire des ellipses à ces globes énormes qui roulent dans les déserts de l'espace ; L'HOMME
AVEC DIEU.
l'Être suprême a pu seul lancer les planetes sur la tangente de leurs orbites ; lui seul a pu tracer à notre système solaire sa route autour d'un autre système ; lui seul a établi l'harmonie primitive entre les êtres & peut la conserver.

Les télescopes & la raison nous ont éclairé sur la théorie des comètes ; nous savons que plusieurs de ces corps célestes , par la nature des courbes qu'ils décrivent , traversent différens systèmes , & qu'abandonnés à leur mouvement naturel ils rencontreroient dans leurs routes d'autres sphaères , au péril de s'entre-détruire ; il en est , telle que celle de 1680 , qui pourroient , dans cette hypothèse , faire périr une de nos planetes dans un déluge de feu , ou nous enlever au-delà des régions de Saturne , pour nous faire subir un hiver qui anéantiroit l'espece humaine ; d'autres inférieures en masse à la terre pourroient devenir ses satellites : chaque phénomène extraordi-

PART. III.

naire, que les astronomes des mondes décou-
vriroient dans l'espace, seroit un nouveau
sujet d'alarmes pour les êtres qui les habitent,
& les astres ne pourroient se mouvoir, sans
annoncer le tombeau de la nature.

Il faut donc qu'un être supérieur ait projeté
toutes les sphères célestes dans l'espace, &
leur ait tracé à jamais leur route.

Quand on est initié dans la physique des
corps célestes, on s'apperçoit aisément qu'il
n'y a point de nécessité absolue dans la déter-
mination de leur mouvement de rotation ;
le cours des planètes d'Occident en Orient,
pouvoit se faire dans toute autre direction,
comme les comètes ; les ellipses excentriques
que décrivent ces derniers corps pouvoient
avoir plus de courbures, ou même coïncider
dans leurs foyers, c'est-à-dire, devenir des cy-
cloïdes : c'est donc l'Être suprême qui a choisi,
de tous les plans particuliers possibles, celui
qui entre le mieux dans le plan général ; il y a
donc un Être suprême.

Vous vous trompez, dira l'apôtre du hafard,
L'HOMME
AVEC DIEU.
les mondes à force de se mouvoir dans toutes les directions imaginables, ont trouvé d'eux-mêmes la route qu'ils suivent aujourd'hui; les combinaisons contraires font infinies, il est vrai; mais la difficulté s'évanouit, quand on réfléchit à la série infinie de siècles que la nature a pu mettre à la découverte de l'harmonie générale: il suffit que l'événement soit possible, pour qu'il soit; & j'aime encore mieux le tâtonnement d'une cause aveugle, que le système qui admet deux causes.

Je réponds à l'athée que l'hypothèse qui admet des myriades de siècles avant de trouver l'harmonie des mondes, est le dernier période du délire philosophique; les sphères célestes n'ont pu se mouvoir au hafard dans l'espace sans se détruire; cette idée ramène la rêverie mythologique du chaos, & le chaos ainsi que le néant n'existe pas dans la langue des philosophes.

De plus, puisque dans le calcul des proba-

PART. III. bilités, il a fallu que les autres suivissent une infinité de fausses routes, avant de trouver celle qui se combine avec le système universel, je serai toujours fondé à dire que le dogme de l'existence de Dieu, est à l'égard de l'athéisme, dans le rapport de l'infini à l'unité.

L'étude approfondie de la nature fait connaître qu'il n'y a point d'être qui ne soit le centre de plusieurs autres qui se rapportent à lui, tandis qu'il tend vers un centre particulier, qui n'est lui-même qu'un point de la circonférence d'un autre système plus étendu; ce principe que les calculs astronomiques ont porté au dernier degré d'évidence, n'est pas moins vrai quand on resserre sa vue vers les infiniment petits qui végètent sur ce grain de sable qu'on nomme la terre; l'intelligence se perd dans cette foule de rapports: si l'athée en fait honneur au hasard, il le divinise; alors la querelle qu'il suscite à l'homme religieux, est une vaine dispute de mots, & l'ennemi du théisme est dans ce sens aussi

théiste que Socrate, Marc-Aurele & Newton. —————

Je regarde cette harmonie des êtres comme L'HOMME
AVEC DIEU.
une des plus fortes démonstrations de l'existence de Dieu. Puisque cette harmonie existe, il est probable qu'elle a toujours existé ; le chaos est donc un être de raison ; il est donc impossible qu'il y ait eu un tems où la grande machine étoit imparfaite , tandis que, dans un autre , des mites raisonnantes ont été assez éclairées pour découvrir cette imperfection ; mais la matiere n'a pu d'elle-même acquérir cette foule de mouvemens variés , qui se balancent sans cesse sans se détruire , pour concourir à l'organisation du grand tout ; il y a donc un Être suprême.

Quoi ! tout se meut dans l'univers , & il n'y avoit point de premier moteur ! tous les prodiges de la nature qui frappent nos regards seroient des effets sans cause !

Je fais que la nature travaillant à l'organisation des êtres est couverte pour nous d'un triple voile ; mais c'est parce qu'elle se cache pour

PART. III. nous , qu'elle travaille à découvrir pour la suprême intelligence ; c'est parce que l'univers est un grand problème , qu'il y a sûrement un Être suprême qui peut le résoudre.

On me demandera sans doute quel est cet être distingué de la matière qui a donné la première impulsion à ses élémens ? comment il est possible que l'harmonie des êtres ayant toujours existé , une intelligence ait présidé à cette harmonie , &c. &c. &c.

Je connois aussi bien que l'athée , toutes les objections qu'il peut me faire : il en est même auxquelles je ne vois pas de réponse ; mais c'est la faute de mon intelligence & non la preuve de la faiblesse de ma cause ; mes réponses dépendent de la solution de quelques problèmes dont je n'ai aucune donnée ; j'aime autant dire avec Montagne , *je ne fais pas* , que de tromper les hommes avec les athées & les théologiens.

Voici quelques-unes des énigmes dont l'explication est liée avec la question qu'on me propose.

Pourquoi existe-t-il quelque chose ?

Pourquoi l'être primitivement homogène
est-il devenu un composé hétérogène ?

L'HOMME
AVEC DIEU.

L'espace subsiste , puisque le vuide sans lequel les corps ne pourroient se mouvoir est démontré : or , qu'est-ce que l'espace ?

La matiere existe de toute éternité ; mais qu'est-ce que l'éternité ? par quelle absurde conséquence suis-je obligé d'admettre une durée éternelle qui se divise , & dont une partie est déjà écoulée ?

Ces énigmes regardent l'athée comme le théiste ; & Spinoza ne les expliquera pas mieux dans son système que Newton dans le sien ; mais ce ne sont que des énigmes , que les *Œdipes* d'autres planetes , avec un plus grand nombre d'organes & une intelligence plus parfaite peuvent expliquer ; l'hypothese de l'athéisme offre de plus une foule d'absurdités à dévorer , & on verra dans la suite que si j'admets un Dieu , c'est que je ne veux être ni absurde , ni aveugle , ni ingrat.

CHAPITRE II.

DES CAUSES FINALES.

PART. III. **L**ES preuves que je vais exposer sont fondées sur une théorie moins sublime, & leur réunion porte à mon gré le principe de l'existence de Dieu, au dernier degré d'évidence.

Le hasard n'a rien fait ; le hasard lui-même n'est, comme je l'ai déjà dit, que le cours inaperçu de la nature.

De quelle utilité peut être au genre humain le blasphème qui fait dériver l'origine & la conservation des êtres du concours fortuit & non spontané des atomes ? ne vaut-il pas mieux pour nous dépendre d'une intelligence suprême que de l'aveugle fatalité ?

L'architecture générale de l'univers décele une unité de dessein, & par conséquent un but de la part de l'architecte.

Ce but ne peut être l'ouvrage des causes secondes ; comme l'action insensible de l'air

sur un bloc de marbre ne formera pas le 
groupe de Laocoon , comme du concours **L'HOMME**
non raisonné des caractères d'une imprimerie, **AVEC DIEU.**
on ne verra pas résulter l'Iliade ou l'Esprit
des loix.

Les phénomènes qu'opèrent par hasard les
causes secondes, loin de servir à l'harmonie
générale ne sont d'ordinaire que des phéno-
mènes de destruction : le chymiste qui com-
bine des liqueurs qu'il ne connoît pas, y cause
des effervescences qui les anéantissent : l'enfant
qui embrase un mélange de soufre, de salpêtre
& de charbon, produit une explosion dont il
est la première victime.

Il n'appartient qu'à l'être des êtres, de
faire concourir tous les effets particuliers à
un bien particulier, & tous les biens parti-
culiers à un bien général.

Les planètes qui gravitent sur elles-mêmes
gravitent sur le soleil qui gravite à son tour sur
d'autres systèmes : le simple mouvement interne
qui est essentiel à la matière, n'a pu opérer

PART. III. tout cela : c'est une cause subordonnée qui demande l'intervention d'une première cause.

Il est évident que le but de cette foule innombrable de rouages qui composent la grande machine des êtres a été l'harmonie de l'univers.

On ne peut contester que le but de toute organisation dans le monde animé ne soit la propagation & l'existence.

Il est toujours essentiellement absurde de nier avec l'athée que l'œil soit fait pour voir, l'oreille pour entendre, le mouvement du sistol & du diastol pour servir de balancier à la machine humaine.

Il y a des causes finales & par conséquent un ordre & un Dieu principe de tout ordre.

Je fais que cette preuve des causes finales qui a tant frappé Clarke, Paschal & Newton, a été l'objet des railleries de nos philosophistes : mais le rempart de la vérité est à l'épreuve de l'artillerie des épigrammes.

C'est l'abus que des hommes vulgaires ont

fait de cette démonstration de l'existence de Dieu qui a donné un moment de triomphe à L'HOMME AVEC DIEU. l'athéisme.

Comment l'inepte physicien qui a fait le *Speâcle de la nature*, a-t-il avancé que c'étoit pour faire avancer nos flottes dans les ports, que Dieu avoit donné à l'Océan le double mouvement des marées ?

Comment, dans des romans astronomiques, a-t-on soutenu pendant tant de siècles que les sphères énormes du soleil & des étoiles fixes avoient été formées pour éclairer ce point imperceptible de l'espace qu'on nomme la terre ?

Comment, dans des romans théologiques, a-t-on dit que cet homme que le froid fait frissonner, qu'un insecte trouble, qu'un ver dévore, étoit né le roi de la nature ?

On n'a pas voulu voir que le même être pouvoit devenir à-la-fois cause principale d'un grand effet & cause subordonnée d'une multitude d'effets subalternes : des théistes vulgaires ont jugé de la nature par la foiblesse de

PART. III. leur entendement , & des athées artificieux en ont profité pour attaquer à-la-fois les théistes & la nature.

C'est cette foule innombrable de rapports qui doit rendre le philosophe très-circonspect quand il s'agit de prononcer sur le but de l'organisation des êtres : connoît-on toutes les pièces de la plus compliquée des horloges ? Un animalcule microscopique est un monde pour les infiniment petits : notre système solaire n'est lui-même qu'un point dans les déserts de l'espace : la raison effrayée s'arrête sur les bords de ces deux abîmes , & il n'y a que la superstition théologique qui apprenne à les mesurer.

Ce principe sert de réponse à toutes ces frivoles objections qu'on fait aux partisans des causes finales : -- Pourquoi cette profusion énorme de germes qui meurent sans se développer ? Quel est l'usage des ailes dans l'autruche ? Pourquoi l'homme a-t-il des doigts aux pieds & des mamelles ?

Ne suffit-il pas au reste que les causes finales
soient

soient évidentes dans le plus grand nombre des êtres, pour conclure qu'il n'en est aucun d'inutile ? il est mille fois plus embarrassant à l'apôtre du hasard d'expliquer une seule cause finale, qu'au défenseur du théisme de les expliquer toutes.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Il peut se faire que dans la multitude immense des rapports que les êtres ont entr'eux, il y en ait qui nous paroissent vagues & indéterminés; que nous importe ? Ce sont des chiffres mêlés çà & là parmi les caractères du grand livre de la nature : le sage voit la raison dans ce qu'il lit, & la suppose dans ce qu'il ne peut déchiffrer ; pour l'athée il ferme le livre, & suppose ensuite qu'il n'existe pas.



CHAPITRE III.

*DU SUFFRAGE AUTHENTIQUE OU
TACITE DE L'ESPECE HUMAINE.*

PART. III. **L**A première fois que l'athée se présenta au combat dans l'arène de la raison, il s'aperçut bien que ses armes n'étoient pas de la trempe de celle du deïcole : ce dernier démontra qu'il étoit l'interprète de l'espece humaine, & écrasa son adversaire du poids de l'univers.

Le philosophe qui vainquit Catilina & qui doutoit de tout, excepté des vérités éternelles de la nature, regardoit ce contentement universel des nations comme la preuve la plus triomphante de l'existence de Dieu (*); en effet, l'accord de l'homme stupide & de l'homme éclairé, de Newton & du Nègre-Blanc, sur une question aussi essentielle à la terre, forme une démonstration morale qui vaut presque en son genre les théorèmes des géomètres.

(*) *Tuscul.* lib. III.

L'athée qui a senti la force de ce raisonnement, a voulu l'é luder en niant le fait : il a montré avec ostentation la liste nombreuse des peuples accusés d'athéisme que nous ont donnée Locke & Bayle (*), & pour la première fois, il s'est montré crédule, afin de rendre odieux Cicéron, Descartes & Marc-Aurèle.

L'HOMME
AVEC DIEU

J'ai examiné cette question avec toute la simplicité d'un ami de la vérité ; & je suis sorti de son examen plus pénétré que jamais de l'existence de l'Être suprême, plus sûr que Ravaillac ne partage pas avec Henri le Grand l'éternité de la mort & du repos, plus convaincu que ma tombe ne communique pas au néant.

J'ai vérifié avec soin tous les passages des auteurs cités par Bayle & par Locke (**); &

(*) *Pensées sur la comète & Essai sur l'entendement humain*, liv. I, chap. III. — J'ai lu autant de voyageurs que ces deux philosophes, & je ferois la liste bien plus étendue si j'avois l'esprit crédule, le cœur faux & le desir de l'anéantissement.

(**) Cet ouvrage ne comporte pas une discussion étendue ; je ne citerai dans cette note que trois de mes remarques.

PART. III. il m'a paru que ces critiques & leurs garans s'accordoient à calomnier le genre humain.

Plutarque, Strabon, & Diodore de Sicile ne disent point j'ai vu, & quand ils auroient vu, il étoit sage de douter encore.

Acosta, Dapper, Maffée, Thevenot & Schouten, &c. ne font point autorité parmi les

Bosman demande aux negres de Cabo-Monte quelle est leur religion ? Ils lui répondent qu'elle consiste à obéir à leur roi. *Lettre 21.* Mais ces negres ne sont pas athées ; ils adorent véritablement leur roi , qu'ils croient fils du soleil & frere de la lune.

On a cru les Chinois athées , parce que le pere Martini dit : *Sinic histor. lib. I.* que la langue de ce peuple , malgré son abondance , n'a point de terme qui désigne Dieu. 1°. Le P. Martini a mal vu , & Freret qui connoissoit si bien la Chine , & dont on ne s'avisera pas de recuser ici l'autorité , le contredit. *Voyez Mémoires de l'Académie des inscriptions.* 2°. Les Hébreux n'avoient pas de terme particulier pour désigner Dieu ; & il n'étoit pas permis de prononcer le nom de Jehovah , qui n'exprime qu'un de ses attributs : les Hébreux étoient-ils des athées ?

Charles le Gobien , *Histoire des isles Mariannes*, page 64 , fait des athées de ces insulaires , & il reconnoît en même tems qu'ils admettent l'immortalité de l'ame. Il y a là une contradiction manifeste , & je dois en accuser le voyageur plutôt que les insulaires :

voyageurs, encore moins parmi les philosophes.

Ces voyageurs qui voient par - tout tant L'HOMME
AVEC DIEU.
d'athées, ne citent point les auteurs des nations qu'ils déshonorent; cependant c'étoit eux qu'ils devoient consulter, plutôt que des marchands d'esclaves ou des matelots.

Comment des commerçans, qui venoient enlever du sucre & de la cochenille, ou échanger du verre contre des hommes, se seroient-ils occupés à converser avec les auteurs d'une nation, & avec ses sages & ses législateurs? s'ils ignoroient leur langue, comment pouvoient-ils les interroger?

En supposant que quelques sauvages ont avoué qu'ils ne reconnoissoient point de Dieu, il falloit encore examiner quel étoit le motif qui les faisoit parler ainsi. Je vais me faire entendre : un homme éclairé tient en Italie des propos libres sur la religion; un inquisiteur fait des poursuites contre lui, & l'accusé pour se dérober au supplice, dit : qu'il proteste également contre toutes les religions de la terre. L'homme

PART. III. éclairé est un fourbe prudent, mais n'est pas un athée.

L'athéisme suppose une longue suite de raisonnemens faux : veut-on me persuader qu'un Caffre ou un Chichimécas sont des hommes à système ?

Ne suffit-il pas qu'il se trouve dans un vaisseau européen deux ou trois fanatiques, pour supposer sans religion des hommes qui n'ont pas la leur ?

Si ces peuples d'athées étoient encore barbares, il n'y avoit que des philosophes qui pussent les faire expliquer ; s'ils étoient éclairés, il n'y avoit que leurs sages qui eussent droit d'être leurs interpretes.

L'accusation d'athéisme est la plus grave qu'on puisse faire à des hommes. Si j'étois prince, & qu'on imputât devant moi ce crime à un peuple, je serois enfermer le dénonciateur comme un insensé, ou je le punirois comme le plus vil des calomniateurs.

Il faut bien que ce suffrage tacite ou authen-

tique de l'espèce humaine sur l'existence de Dieu
soit un fait, puisque de nos jours le patriarche
de l'athéisme en a fait l'aveu; il est vrai qu'il
regarde cette preuve comme futile, & c'est ce
qu'il faut examiner.

L'HOMME
AVEC DIEU.

On prétend que si l'espèce humaine s'accorde
à reconnoître un Dieu, c'est que de tout tems
elle a ignoré les loix de la physique : elle a vu
la nature riante & elle l'a adorée; elle l'a vu
malfaisante & la terreur l'a fait tomber aux
pieds des autels : il n'y auroit point de Dieu si
l'homme n'avoit admiré ou tremblé (*).

D'abord il est faux que de tout tems l'espèce
humaine ait ignoré les loix de la physique; les
arts font le tour du globe; il y avoit des siècles
de Louis XIV chez les Chaldéens & chez les
Atlantes avant que les Grecs & les Romains en
fussent assez, pour s'appercevoir qu'ils étoient
encore sauvages; des révolutions du globe ont

(*) Cette objection est éparpillée dans l'ouvrage diffus
& volumineux du *Système*; on la retrouve à chaque
page, mais diversement habillée; car l'auteur varie du
moins son style, s'il ne varie pas ses sophismes.

PART. III. anéanti, il est vrai, ces monumens de lumiere, mais ils n'en ont pas moins existé ; puisque de tems immémorial on a fait sur mer des voyages de long cours, il faut que de tems immémorial on ait trouvé la boussole ou un instrument qui y supplée : puisqu'on a calculé à Babylone les éclipses & l'âge du monde long-tems avant que l'Égypte construisit ses pyramides, il faut que le vrai système planétaire ait été connu primitivement dans l'observatoire du temple de Belus : nous prétendons que jusqu'à nous la physique a été à son berceau ; nous serions moins décisifs sans doute, si les annales de l'espece humaine remontoient au-delà de six mille ans, ou si les Ptolémées n'avoient pas vu brûler leur bibliothèque.

La nature malfaisante apprend à l'homme à travailler, & la nature riante lui apprend à jouir ; mais l'habitant des rives fortunées de l'Indus & du Gange adoroit un Dieu avant qu'il se fût apperçu qu'il vivoit dans le paradis du globe, & l'Égyptien chantoit les hymnes d'Or-

phée, avant qu'il se fût créé une patrie dans la fange de ses marais.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

L'homme ne croit pas en Dieu parce qu'il admire ou qu'il tremble; mais il commence par croire en Dieu, & quand une stupide théologie vient ensuite lui deffiner cet être si hors de la portée de nos organes, alors il admire ou il tremble (*).

(*) Voici un fragment du *Système* qui réunit tout ce que le pyrrhonisme a avancé de plus hardi dans la question que j'examine; je n'y joindrai qu'un petit nombre d'observations: après les principes que j'ai posés, la réponse à ces sophismes se trouve dans l'énoncé des sophismes mêmes.

« Les notions de la divinité que nous voyons répandues par toute la terre ne prouvent point l'existence de cet être; elles ne sont qu'une erreur générale diversement acquise & modifiée, dans l'esprit des nations qui ont reçu de leurs ancêtres ignorans & tremblans les dieux qu'ils adorent aujourd'hui. Ces dieux ont été successivement altérés, ornés, subtilisés par les penseurs, les législateurs, les prêtres, les inspirés qui les ont médités, qui ont prescrit des cultes au vulgaire, qui se sont servis de ses préjugés pour le soumettre à leur empire, ou pour tirer parti de ses erreurs, de ses craintes & de sa crédulité: ces dispositions seront toujours une suite nécessaire de son ignorance & du trouble de son cœur. --- *Système de la nature*, tome II, page 94.

Mais, ajoute le pyrrhonien, une preuve que la science de Dieu n'est qu'une sublime rêverie,

L'erreur générale tombe sur la nature de Dieu & non sur son existence.

La variété même des opinions sur l'être suprême prouve qu'il existe : comme les fables mythologiques sur les travaux d'Hercule & sur son apothéose prouvent qu'il y a eu un Hercule.

Je me doute bien que les prêtres ont prescrit des cultes à la multitude afin de la subjuguier ; mais ils n'ont pu bâtir leur système religieux que sur la base du dogme de l'existence de Dieu déjà universellement adopté ; le Dieu des prêtres a presque toujours été injuste , despote & sanguinaire , & le peuple, s'il eût été naturellement athée , n'aurait sûrement pas souffert qu'on augmentât le nombre de ses tyrans.

« D'ailleurs l'universalité d'une opinion ne prouve
 » rien en faveur de sa vérité ; ne voyons-nous pas un
 » grand nombre de préjugés & d'erreurs grossières jouir
 » même aujourd'hui de la sanction presque universelle
 » du genre humain ? Ne voyons-nous pas tous les
 » peuples de la terre imbus des idées de magie , de di-
 » vination , d'enchantemens , de présages , de sortilèges ,
 » de revenans ? Si les personnes les plus instruites se
 » sont guéries de ces préjugés , ils trouvent encore des
 » partisans très-zélés dans le plus grand nombre des
 » hommes , qui les croient pour le moins aussi fortement
 » que l'existence de Dieu. En conclura-t-on que ces
 » chimères , appuyées du consentement presque unanime
 » de l'espèce humaine , ont quelque réalité ?
 » Avant Copernic il n'y avoit personne qui ne crût que

c'est que dans des siècles où tout se perfectionne,

celle-là seule est restée dans son enfance : après

L'HOMME
AVEC DIEU.

» la terre étoit immobile , & que le soleil tournoit
» autour d'elle ; cette opinion universelle en étoit-elle
» moins une erreur pour cela ? » *Système de la nature*,
tome II , page 95.

Toute opinion qui n'est pas essentiellement opposée à la physique & à la raison , est vraie par-là même qu'elle est universelle.

Les préjugés sur les présages , sur les enchantemens & sur les sortilèges sont bien loin d'avoir joui de la sanction presque-universelle du genre humain ; le peuple de toutes les nations a été vil & superstitieux ; mais par-tout il y a eu des hommes éclairés qui ont réclamé contre ces monumens de barbarie ; Rome avoit ses augures , mais Cicéron & Lucrece se permettoient d'en rire : malgré les rêveries de dom Calmet , nous ne croyons ni aux vampires ni aux démonomanes.

Quant au dogme de l'existence de Dieu , il a été reconnu de tous les hommes qui n'ont pas eu quelque intérêt de le nier : on l'a retrouvé dans les huttes sauvages de la Terre-de-feu , comme dans le Portique d'Athènes ; dans le cœur d'un Missouri , comme dans la tête sublime de Marc-Aurele.

Par rapport à l'ignorance de la terre sur le vrai système planétaire , en la supposant aussi universelle qu'on l'affure ici , on ne peut en tirer aucune induction contre le théisme : il n'importe qu'aux astronomes de croire à Copernic , mais il importe à l'espèce humaine de croire à Dieu : les vérités physiques que la nature ne révèle qu'à de profonds observateurs , ne peuvent être mises

quatre mille ans de querelles on est aussi avancé
 PART. III. aujourd'hui sur l'idée qu'on doit attribuer à

dans la classe des vérités morales que la nature découvre à l'homme au premier instant qu'il sent éclore sa raison.

« Chaque homme a son dieu ; tous ces dieux existent-
 » ils ou n'en existe-t-il aucun ? Mais on nous dira :
 » chaque homme a son idée du soleil ; tous ces soleils
 » existent-ils ? Il est facile de répondre que l'existence
 » du soleil est un fait constaté par l'usage journalier des
 » sens , au lieu que l'existence d'un Dieu n'est constatée par l'usage d'aucun sens : tout le monde voit le
 » soleil , mais personne ne voit Dieu. Voilà la seule
 » différence entre la réalité & la chimère : la réalité est
 » presque aussi diverse dans la tête des hommes que la
 » chimère , mais l'une existe & l'autre n'existe pas : il y
 » a d'un côté des qualités sur lesquelles on ne dispute
 » point ; de l'autre côté , on dispute sur toutes les
 » qualités. Personne n'a jamais dit : il n'y a point de
 » soleil , ou le soleil n'est point lumineux & chaud ; au
 » lieu que plusieurs hommes sensés ont dit : il n'y a
 » point de Dieu. Ceux qui trouvent cette proposition
 » affreuse & insensée & qui affirment que Dieu existe ,
 » ne nous disent-ils pas en même tems , qu'ils ne l'ont
 » jamais vu ni senti , & que l'on n'y connoît rien ? la
 » théologie est un monde où tout suit les loix inverses
 » de celui que nous habitons ? » *Système de la nature* ,
 tome II , pag. 95 & 96.

Tous les dieux forgés par le vulgaire ou par les prêtres n'existent pas : mais le type original sur lequel ils ont été fabriqués , existe.

L'existence d'un être suprême est constatée par l'usage

l'Être suprême , que sur le sens d'une monade
ou d'une entéléchie.

L'HOMME
AVEC DIEU.

J'ai déjà fait pressentir ma réponse à ce sophisme : l'idée de l'existence de Dieu n'est point susceptible de perfection : on ne perfectionne que ce qui s'altère; or la notion qu'il y a un Être suprême se présente avec la même clarté à l'entendement d'un negre du Sénégal qu'à celle de l'auteur des provinciales.

Le mot de science n'est pas plus fait pour exprimer l'idée de l'existence de Dieu que pour désigner le sentiment de la pudeur.

de ma raison, & par l'usage même de mes sens qui me font communiquer à lui par l'intermède de la nature.

Je ne vois pas Dieu , parce que je ne suis ni théologien ni visionnaire ; mais je vois ses ouvrages : son nom est empreint dans mon cœur & au bas du grand tableau de la nature.

On nous dit que des hommes sensés ont assuré qu'il n'y avoir point de Dieu : c'est franchir l'abyme pour s'épargner la peine de le mesurer : je m'occuperai bientôt de ces hommes sensés , & je les mettrai en regard avec ces fous célèbres , les Socrate , les Zenon , les Zoroastre qui ont eu la témérité de croire en un Dieu , rémunérateur & vengeur , & de donner une base à la morale du genre humain.

PART. III. C'est la théologie qui, ainsi que l'art de déchiffrer des énigmes, mérite peut-être le nom de science ; & il faut avouer que celle-là est encore dans son berceau ; depuis le prêtre d'Égypte qui deffinoit Dieu avec des hiéroglyphes , jusqu'à nos docteurs , qui à force de subtilités en font un être de raison , c'est-à-dire , pendant près de quarante siècles cette branche des connoissances humaines est restée languissante & sans vie : on peut même dire qu'à cet égard , au lieu de nous tirer des fanges de la barbarie , nous nous y sommes enfoncés encore : car à l'ignominie d'être absurdes , nous avons joint le crime d'être persécuteurs ; nous avons anathématisé pour des attributs métaphysiques & massacré pour des mystères.



C H A P I T R E I V.

P R E U V E S M O R A L E S.

LE grand Newton qui connoissoit le ciel 
comme s'il n'avoit jamais cessé de l'habiter,  L'HOMME
AVEC DIEU.
proposoit le mouvement des planetes comme la
plus forte démonstration contre l'athéisme (*):
mais cette preuve, toute triomphante qu'elle est
pour le savant digne de l'apprécier, n'est point
faite pour entrer dans le code religieux destiné
au genre humain.

Non, non, il ne faut être ni métaphysicien,
ni naturaliste, ni géometre pour avoir une idée
intime de l'existence d'un Être suprême; c'est
la nature qui instruit tous les hommes de ce
principe par l'organe du sentiment. Le Caraïbe
& le Hottentot n'ont jamais raisonné comme
Clarke & Malebranche, cependant ils sont
aussi persuadés qu'il existe une intelligence

(*) Newt. *Optiks* III. Book query 31.

———— supérieure, que les orateurs fondés par Boyle,
 PART. III. Leibnitz & la Sorbonne.

Oui, tous les hommes sentent la nécessité d'admettre une divinité qui les protège. L'homme heureux désire de voir continuer sa félicité; l'homme qui ne l'est pas, désire de la voir commencer.

Et quel seroit, ô ciel ! l'asyle de cet infortuné que la tyrannie opprime à force ouverte, ou que l'ignorance condamne sous le voile de la justice, s'il n'étoit point de Dieu qui le dérobat aux fureurs de l'homme ? la philosophie qui enseigne à abuser, meneroit alors au bonheur, plutôt que celle qui enseigne à se priver pour jouir ; & Néron qui embrase sa patrie, seroit plus sage que Codrus qui expire pour elle.

Le plus sage des Athéniens est accusé d'avoir parlé contre les dieux : quel sera le juge entre Athenes & Socrate ? cette même divinité qu'Aristophane blasphème en la défendant, & que le philosophe défend encore en expirant. Aussi le sage, persuadé qu'il est un être qui juge les justices

justices humaines, voit sans frémir son existence se dissoudre ; & en buvant la ciguë , il se croit L'HOMME
AVEC DIEU.
plus heureux que les pâles calomniateurs qui la lui présentent.

En vain cherche-t-on à se faire illusion à soi-même : tout nous dit que la grandeur de l'homme ne doit pas se borner à la petitesse de ce globe ; la vie est pour la moitié du genre humain une nuit orageuse , & pour l'autre , elle n'est qu'un instant de sommeil ; il est donc nécessaire pour le bonheur de l'humanité entière , que cette vie ne soit que l'aurore d'un jour éternel.

Qu'il est frappant ce contraste de l'innocence, opprimée dans une partie de l'univers, & triomphante dans l'autre ! C'est ainsi qu'on voit en Laponie les campagnes couvertes d'une neige éternelle , tandis que l'air brille de mille feux ; l'été est dans le ciel , & le plus affreux hiver regne sur la terre.

Si j'avois le monstrueux scepticisme de Diagoras & de Vanini , je frémirois encore d'en

PART. III. faire part au genre humain; je ne voudrois pas arracher de ses yeux le bandeau qui lui cache l'horreur de son sort; & par humanité, je rebâtirois d'une main l'édifice que je renverferois de l'autre : heureusement toutes les lumières de mon esprit & toutes les facultés de mon ame, se réunissent à me persuader l'existence d'un premier moteur : sans cette idée primitive, la vertu n'est qu'un nom, la conscience un préjugé & la nature un phantôme : ainsi je ne suis point homme, s'il n'est point de Dieu.

Oui, malgré les ironies audacieuses avec lesquelles l'athée croit foudroyer le théiste, il ne répondra jamais à cette objection terrible, que la divinité seule peut être le frein des attentats qu'on dérobe à la vigilance des loix; voilà pourquoi le plus grand homme de ce siècle a dit avec tant de raison :

Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer (*).

Le théisme en général est nécessaire pour

(*) Poëme intitulé *les Systèmes*.

prévenir les grands crimes : je suppose qu'un
scélérat doué d'une ame forte , qu'un Catilina L'HOMME
AVEC DIEU.
se voyant menacé du supplice dit au consul
de Rome : « Je ne suis point encore ta vic-
» time : la victoire n'a pas décidé qui de nous
» deux est un grand homme : mais quand
» même ta fougueuse éloquence , ainsi que la
» tête de Méduse pétrifieroit nos soldats , que
» m'importe de me voir dans une heure traîné
» sur l'échafaud ? pendant cette heure du moins
» je serai vengé de l'opprobre dont on veut
» me couvrir : il ne me faut qu'une heure pour
» renverser Rome , pour embraser ton sénat ,
» & justifier aux yeux de la postérité ta haine
» & mon supplice. »

Cicéron pouvoit répondre à ce fougueux
conjuré : « Je sens que tu peux être encore une
» heure le génie du mal pour mes concitoyens ;
» mais après cette heure commence le regne
» terrible de la religion ; un Être suprême
» t'attend au bout de ta carrière sanglante :
» oseras-tu braver l'ordonnateur des mondes ,

PART. III. » comme un foible consul de Rome ? sa voix
» terrible t'appelle sur le bord de cette tombe
» où tu vas entrer chargé de l'indignation
» publique. -- Ecoute & tremble ».

C'est ainsi que l'orateur philosophe auroit pu
contenir l'audacieux sophiste : pour Caton il
auroit répondu par un coup de poignard.



CHAPITRE V.

ENTRETIEN DE SOCRATE ET
DE PHILOXENE.

SOCRATE échappé, comme nous l'avons vu, L'HOMME
AVEC DIEU.
au glaive sacré du fanatisme, avoit été conduit par les satellites de l'aréopage, du temple de Cérès dans sa prison: le pyrrhonien qui s'étoit glissé avec son cortège, & qu'il avoit invité à lui voir boire la ciguë, se rendit avec empressement à ce grand spectacle: ce sophiste avoit pendant cinquante ans observé l'homme vivant en société: il voulut une fois voir le sage aux prises avec la mort: il sentoît qu'une heure passée avec Socrate entrant dans la tombe, étoit plus faite pour l'éclairer qu'un demi-siècle de commerce avec des méchans ou des imbécilles.

Philoxene, c'est le nom de ce pyrrhonien, étoit un athlète dangereux dans la dispute; car il avoit acquis l'apathie de Zénon: les traits de sentiment ne faisoient qu'effleurer son ame froide & cadavéreuse: il falloit de grands traits

———— de lumiere pour le convaincre, & un coup de
PART. III. tonnerre pour l'émouvoir.

Par une bizarrerie singuliere, cette statue raisonnante avoit épousé depuis quelques années la fille de la célèbre Aspasia, jeune héroïne, la plus tendre & la plus sensible des beautés d'Athenes : c'étoit une image du supplice de Mezeuce, l'union d'un être vivant & d'un cadavre.

Aspasia, quand Philoxene se rendit à la prison de Socrate, avoit dans son sein le germe d'une maladie cruelle qui l'enleva, quelques jours après, à sa patrie ; son époux sentit son ame se déchirer pour la premiere fois : il desira un instant d'être immortel ; mais l'habitude du sophisme revint bientôt l'égarer, & la mort d'Aspasia fut perdue pour lui.

Au reste, Philoxene avoit des mœurs pures, de la franchise & de la vertu : sa vie étoit sans cesse en contradiction avec sa logique, & il auroit rendu l'athéisme respectable, si on pouvoit mériter du genre humain lorsqu'on lui ravit son Dieu & sa morale.

Socrate étoit seul dans sa prison , quand

Philoxene y entra : c'étoit le matin du jour où ^{l'HOMME} le sage devoit mourir ; la Grece entiere paroif- ^{AVEC DIEU.}soit dans l'attente : mais le maître de Platon faisoit les préparatifs de sa mort, avec la même tranquillité qu'un homme vulgaire fût le lit où il va s'endormir. Philoxene garda quelque tems le silence respectueux qu'on observe malgré soi, quand on entre dans le sanctuaire d'un temple à demi ruiné ; ensuite il éleva sa voix , mais avec une sorte de timidité.

PHILOXENE.

Je vois bien, ô Socrate ! que vous n'êtes pas de ces sages qu'on puisse juger au premier coup-d'œil : votre philosophie cache si peu de prétention ! on doit commencer par sourire de votre bonhomie , & finir par l'admirer : oui , je soupçonne que le bon homme chez vous n'est que le voile du grand homme.

SOCRATE.

Je n'ai aspiré jusqu'ici qu'à être bon : les

PART. III.

talens sublimes sont trop funestes à ceux qui les possèdent ! ils mortifient trop le vulgaire qui en est privé ! -- Malgré l'oracle d'Apollon, j'ai vécu obscur ; & si le nom de Socrate est cité un jour sur la terre , je ne le devrai sans doute qu'à ma mort. -- Mais qui êtes-vous , homme sensible , qui venez assister à la dernière scène du drame de ma vie ?

PHILOXENE.

Sensible ! Socrate, -- je n'eus jamais cette foiblesse.

SOCRATE.

Vous n'êtes pas sensible ! que faites-vous donc parmi les hommes ?

PHILOXENE.

Je les observe.

SOCRATE.

Vous n'avez donc pas besoin d'eux ? -- auriez-vous le malheur de les gouverner ?

PHILOXENE.

Le hasard m'a donné quelques titres , & l'adversité quelques vertus ; j'ai commencé par être

prince , j'ai été ensuite laboureur , & j'ai fini
par être honnête homme.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

S O C R A T E.

Fort bien ; mais avez-vous toujours été honnête impunément ? ne s'est-il pas trouvé dans votre pays quelqu'Aristophane pour vous rendre ridicule , & quelqu'Anitus pour vous rendre odieux ? Ici , on n'est guere en sûreté , quand on a l'audace de mépriser un poète & un grand-prêtre de Cérès.

P H I L O X E N E.

Je ne vais jamais ni au théâtre ni au temple , & je vis tranquille.

S O C R A T E.

Je soupçonne qu'on peut être bon citoyen , & ne pas assister aux farces anti-philosophiques d'un Aristophane : je fais aussi que le sage peut , sans fréquenter les temples , honorer l'Être suprême. . . .

P H I L O X E N E.

Que dites-vous , bon Socrate ? avez-vous encore le préjugé de l'homme qui n'a pas le

PART. III. courage de penser d'après lui-même ? reconnoîtriez-vous , par hafard , un être fuprême ?

Pour moi , je n'ai ni la foibleffe de craindre ce phantôme , ni l'orgueil de le braver , fupposé qu'il existe ; je fuis ce que le peuple appelle un athée , & ce que les gens fenfés nomment un philofophe.

S O C R A T E.

Votre fecret eft trahi : il n'y a dans la Grece qu'un Philoxene , & vous l'êtes.

P H I L O X E N E.

Qui , je fuis l'époux de la jeune Afpafie : cette beauté ingénue fait ferver depuis fix ans fes charmes, fon filence éloquent & fa douleur , à m'affervir fous l'empire des préjugés religieux : mais quand la plus tendre des femmes échoue , quel fophifte tenteroit de me perfuader ?

S O C R A T E.

Vous me paroiffez trop froid pour être perfuadé : mais vous pourriez être convaincu. --- Je ne me flatte cependant pas , ô Philoxene , d'un tel fuccès : mais cherchons enfemble la

vérité : raisonnons & laissons disputer le vulgaire des hommes : — parlez-moi avec sincérité, que pensez-vous du genre humain , vous qui jouez depuis cinquante ans le rôle d'observateur ?

L'HOMME
AVEC DIEU.

P H I L O X E N E.

Le genre humain ne change point de nature dans l'intervalle d'un demi-siècle : j'ai voulu le connoître , pour avoir droit de le mépriser. — Mes anciens malheurs ne m'ont point rendu misanthrope , mais j'ai appris par mon expérience , qu'en général les hommes menés en lisières par l'intérêt , sont d'orgueilleux imbécilles , réunis en société par des fourbes politiques ou des fourbes religieux : s'il s'élève de tems en tems quelques honnêtes gens , dans cette nuit d'erreurs & de crimes , ce sont des philosophes éclairés par la raison , ou des gens obscurs éclairés par les philosophes.

S O C R A T E.

Mais vous vivez avec des êtres si vils ou si coupables.

P H I L O X E N E.

PART. III.

Je ne vis qu'avec Aspasia , l'univers entier est pour moi dans ma maison : j'y trouve l'image de ce ciel , dont vous autres théistes vous cherchez en vain dans un monde imaginaire la réalité.

S O C R A T E.

La terre n'a qu'une Aspasia & fort peu de philosophes : ne nous réglons pas par des événemens extraordinaires. Dites-moi , si vous aviez un peuple à gouverner , comment vous y prendriez-vous pour l'empêcher d'être dupe ou frippon ?

P H I L O X E N E.

Je lui proposerois tacitement pour modele l'exemple de ma vie : je serois vertueux d'abord pour ma félicité , ensuite pour celle de mes sujets.

S O C R A T E.

Vous vous écarterez déjà de votre premier principe , que les hommes n'ont de Dieu que l'intérêt qui les maîtrise : je veux que le vôtre soit d'être juste , pour avoir des sujets bien

pacifiques , bien unis , bien esclaves ; mais vos
sujets doivent raisonner différemment ; le L'HOMME
AVEC DIEU.
grand nombre dira : pourquoi avons-nous un
roi ? l'avons-nous élu ? avons-nous le droit
de l'élire ? Est-il physiquement plus fort que
nous ? a-t-il plus d'intelligence ? — Quel-
ques-uns ajouteront : faisons-le descendre du
trône ; quand nous serons à sa place , nous
serons justes comme lui.

P H I L O X E N E .

Eh bien , Socrate , je formerai un code
politique comme Zoroastre , Minos & Solon ;
mes sujets ne seront pas censés obéir au prince ,
mais à la loi.

S O C R A T E .

Y pensez-vous , Philoxene ? quoi ! des loix
humaines pour gouverner des hommes ! &
de quel droit mon égal vient-il me donner
des chaînes ? Sa législation n'est utile que contre
les infracteurs qu'elle fait naître. Par quelle
absurde barbarie me rend-il coupable , afin
d'avoir le droit de me punir ?

PHILOXENE.

PART. III.

Je vous entends. — Eh bien, je vous accorde que le peuple a besoin d'un culte ; il faut environner ses yeux du bandeau de la superstition, pour l'empêcher de troubler la terre ; l'égarer, pour lui ôter la faculté de se nuire, & abrutir son intelligence afin de le mettre hors d'état d'en abuser. — Mais un philosophe a-t-il besoin d'erreurs pour être juste ? Non ; il l'est sans consulter les préjugés populaires ; il l'est même malgré ces préjugés.

SOCRATE.

Combien, ô Philoxene ! je pourrois, si je vous estimois moins, triompher de votre réponse ! Quoi ! c'est vous qui conseillez de tromper les hommes ? & vous êtes honnête ! le mot de probité est dans votre bouche, quand le blasphème est dans votre cœur ! . . . A Dieu ne plaise cependant que j'humilie, par le fiel de ma critique, l'homme estimable que je puis éclairer ! non, mon cher Philoxene, l'erreur ne fut jamais utile au genre humain ;

elle déshonore également le législateur qui la ~~_____~~
 fait naître & le vulgaire qui l'adopte. Si le ^{L'HOMME}
 culte de l'Être suprême fait le bonheur de la _{AVEC DIEU.}
 terre, c'est qu'il est la base de toutes les vérités,
 & le principe de toutes les vertus. Pour l'a-
 théisme, il n'est utile qu'aux riches qui veulent
 jouir sans inquiétude, & aux grands qui veulent
 opprimer sans remords; c'est le système des
 tyrans, qui, après avoir tourmenté leur exis-
 tence dans la recherche de vains plaisirs,
 appellent encore le néant au bout de leur
 carrière.

P H I L O X E N E.

Socrate, l'éloquence est bien froide, quand
 il ne s'agit que de raisonner; & qui vous a
 dit que Dieu existoit?

S O C R A T E.

Qui me l'a dit? toute la nature.

P H I L O X E N E.

Mais la nature n'est que l'effet aveugle d'une
 cause privée d'intelligence; ainsi l'oracle est
 aussi obscur que la prêtresse qui l'annonce.

S O C R A T E.

PART. III.

Ne décidons pas où il faudroit du moins douter : répondez-moi, Philoxene, ne mettez-vous aucune différence entre le lierre qui tapisse les murs de cette prison & Socrate qui raisonne avec vous ?

P H I L O X E N E.

Je ne suis pas assez absurde, pour confondre une plante avec l'être intelligent qui m'éclaire.

S O C R A T E.

Vous supposez donc par l'ordre de mes raisonnemens que j'ai de l'intelligence ?

P H I L O X E N E.

J'en ferois privé moi-même, si je pouvois en douter.

S O C R A T E.

Eh ! quoi, deux ou trois argumens philosophiques font de l'homme un être intelligent, & l'ordre admirable qui regne dans l'univers, n'est que l'effet de l'aveugle hasard ! -- Descendez dans le sein de la terre, voyez la nature travailler en silence à la formation des minéraux

&c

& à la végétation des plantes. Parcourez la surface de la terre, & voyez l'homme libre ^{L'HOMME} _{AVEC DIEU.} & éclairé se consoler par la vertu, des maux physiques dont il est affligé; portez vos regards au-dessus de vous, & voyez ces orbes lumineux, qui, dans le spectacle varié qu'ils présentent, n'ont jamais changé le cours uniforme de leurs révolutions. Si dans cette harmonie constante des êtres, vous n'appercevez qu'un silence profond, ô Philoxène ! pourquoi me donnez-vous le titre d'intelligent ? Voulez-vous me séduire par une flatterie ou m'offenser par une satire ?

P H I L O X È N È.

Je ne suis ni un Satrape de la Perse, ni un Aristophane; mais depuis que je me connois, je m'étudie à être vrai. — J'ai droit d'attribuer de l'intelligence à l'homme, parce que je la sens en moi, parce que je puis même la définir; mais je ne comprends pas de même l'être que vous faites présider à la formation de l'univers; & je ne suis athée, que parce que j'ai la bonne-

PART. III. **SOCRATE.**

Eh bien ! j'en appelle à cette même bonne-foi qui vous rend athée : répondez-moi ; raisonnerois-je avec justesse , si je disois : je ne comprends pas le mécanisme du flux & du reflux de l'Océan ; donc il n'y en a point : la plupart des propriétés de la matiere me sont inconnues ; donc elles n'existent pas : je ne suis point initié dans le mystere de la génération ; donc je ne ferai jamais pere ? cette logique sans doute n'est pas celle de la nature.

O Philoxene ! vous appelez Dieu une qualité occulte , & vous en concluez qu'il n'existe pas ; c'est imiter ces despotes de la Perse , qui font de leurs esclaves des eunuques , afin d'avoir le droit de ne pas les traiter comme des hommes.

Nous ignorons quelle est la nature du grand être qui gouverne tout , mais l'édifice existe , & sa vue dépose en faveur de l'existence de l'architecte : cette vérité est le cri de la nature , & le triomphe de la raison.

Mais si l'existence de Dieu étoit une vérité éternelle, d'où vient en ai-je douté un seul moment ?

L'HOMME
AVEC DIEU.

SOCRATE.

Parce que vous avez voulu avec un entendement borné déchiffrer tous les hiéroglyphes de la nature ; parce que n'ayant que cinq sens, vous avez tenté de pénétrer l'essence des choses.

L'athée n'est pas le seul sophiste qui nie ce qu'il ne voit pas avec évidence : il y a dans Athenes des penseurs subtiles qui à force de se défier de leurs sens, en sont venus à assurer que la matiere n'existe pas : ils prennent leurs corps pour des phantômes, & s'indignent de la douleur qui les avertit du délire de leur système.

Philoxene, le peuple n'explique rien, le sophiste veut tout expliquer : pour le philosophe, il tâche d'interpréter çà & là quelques lignes du vieux manuscrit de la nature ; & quand les difficultés l'arrêtent, il n'accuse que lui-même, & ne déchire pas le feuillet.

PART. III.

Socrate, il y a dans la fabrique de l'univers des défauts essentiels qui trahissent le peu d'intelligence de son modérateur. Telle est l'introduction du mal physique & du mal moral ; cette horrible dissonnance dans l'harmonie des êtres frappe tous les regards, & ce n'est point là un problème à expliquer : or, dans l'alternative d'admettre une cause aveugle ou une cause méchante, j'aime encore mieux attribuer l'existence de tout au hasard qu'à un Dieu, qui seroit le tyran de l'univers.

S O C R A T E.

Philoxene, on a mille fois satisfait à vos plaintes contre l'Être suprême : le mal physique vient de ce que la matiere n'ayant rien de stable dans les formes successives qu'elle adopte, n'est point le Dieu de l'univers : quant au mal moral, il dérive de cet apanage sublime de l'homme qu'on appelle la liberté : le premier n'est rien pour le sage qui fait l'apprécier ; le second lui donne droit à la vertu : la discorde

peut troubler ce point fugitif de notre existence qu'on appelle la vie ; mais à la mort tout rentre dans l'ordre : la mort ! . . . quelle idée terrible ce mot doit réveiller en vous ! Si le néant ne se trouve pas au bout de votre carrière ; si votre corps ne se dissout que pour procurer à votre ame le réveil de l'éternité . . . ah, Philoxene ! . . . je veux croire que vous n'avez pas acheté par des crimes votre sécurité contre les remords ; j'aime à me persuader que le desir d'être anéanti ne vous a pas entraîné au dogme affreux de l'anéantissement ; mais s'il existe un bienfaiteur éternel des hommes , ne frémissez - vous pas d'augmenter le nombre odieux des ingrats ? — Mon ami , l'heure de la vie est sonnée pour moi ; dans peu elle sonnera aussi pour vous : l'hiver a blanchi votre tête & annonce sa décadence ; la tombe s'ouvre sous vos pas ; tombez aux genoux de l'Être suprême , pour vous endormir dans son sein. — Vous aimez Aspasia : quel abyme immense osez - vous donc creuser entr'elle & vous ? Aspasia ! . . . je ne fais quel

L'HOMME
AVEC DIEU.

PART. III. pressentiment vient tout-à-coup m'agiter ; je crois entendre la voix de mon *Génie* qui ne me trompa jamais. . . . Tremblez , homme infortuné ! le ciel pour vous va cesser d'être sur la terre ; dans peu , le voile de la mort s'étendra sur tout ce que vous aimez ; avant trois jours peut-être , ce cœur où vous réglez sera rongé des vers. . . . Ah ! si les vertus d'Aspasie expirante ne sont pour vous que la vague impulsion d'un ressort qui s'anéantit ; si en embrassant pour la dernière fois son corps livide & glacé , vous ne desirez pas de renaître avec elle. . . . Philoxene , vous ne l'avez jamais aimée. . . . Vous n'êtes pas digne de rencontrer Dieu sur la route de l'éternité.



C H A P I T R E V I.

D E L' A T H É I S M E.

IL a été un tems où l'on croyoit aux forciers, quoiqu'il n'y en eut pas, & on brûloit les malheureux qui étoient soupçonnés de forcellerie.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Dans le même tems, on croyoit qu'il ne pouvoit y avoir de vrais athées, quoiqu'il y en ait eu chez presque toutes les nations; & on brûloit encore les malheureux qui étoient soupçonnés d'athéisme.

Dans ces siècles d'erreurs & d'horreurs, la tendre humanité m'auroit empêché de faire entendre ma voix contre l'athéisme : il étoit trop dangereux alors de prononcer le nom d'athée; à ce mot terrible, le peuple frissonnoit, le prêtre préparoit ses anathêmes, & le magistrat allumoit ses bûchers.

Nos mœurs se sont adoucies; Freret & la Mettrie sont morts dans leur lit : voilà l'époque où le philosophe peut tonner contre les athées,

où il peut être vertueux sans être homicide.

PART. III. Je ne vois pas même pourquoi je ferois passer dans mon ouvrage tout le fiel dont Derham, Abbadie, & le docteur Bentley ont souillé leurs apologies du théisme (*): plus une cause est juste, moins elle doit être soutenue par des injures.

Souvenons-nous que le théisme est le dogme de la nature & la religion du genre humain; son culte simple & sublime embrasse tous les siècles & toutes les nations. Que peuvent contre ce colosse les foibles traits que de tems en tems on lui a lancés? Les livres des athées ont péri presque tous, & les autels du Dieu de la raison subsistent encore.

(*) Voyez sur-tout le livre du docteur Bentley, qui pour titre, *De Stultitia Atheismi*; c'est la diatribe d'une énergumène plutôt que l'ouvrage raisonné d'un philosophe.



ARTICLE PREMIER.

COMBIEN L'ACCUSATION D'ATHÉISME
EST VAGUE ET ARBITRAIRE.

L'AUTEUR inintelligible du *Système intellectuel* faisoit des athées de presque tous les anciens philosophes (*); le cynique Toland les égaioit en nombre aux théistes (**); & le minime Merfenne écrivoit en 1623, dans son commentaire sur la Genèse, que de son tems il y en avoit à Paris au moins cinquante mille.

L'HOMME
AVEC DIEU.

A entendre ces assertions audacieuses, il semble que les athées forment une secte à part,

(*) Il comptoit dans cette classe les disciples d'Anaximandre, qui faisoient tout dériver d'une matiere insensible; les élèves de Démocrite qui attribuoient tout au concours des atomes; le grand nombre des Stoïciens qui admettoient une nature aveugle, mais agissante selon des regles sûres, & les partisans de Straton qui faisoient part de la vie à la matiere. *Syst. intell.* de Cudworth, cap. II. J'aime mieux croire que Cudworth étoit un fou que de faire des athées de tous les sages de la Grece.

(**) Voyez Reimann, *Hist. universelle de l'athéisme*.

PART. III. ayant ses chefs & ses étendarts , & où chaque individu porte comme le pere Caïn de la Genèse le caractère de sa réprobation empreint sur son visage.

Quand on vient ensuite à l'examen, on est tout étonné de voir que ce qui caractérise le plus grand nombre de ces athées n'est qu'une nuance fugitive qui nous échappe au moment où nous croyons la saisir ; les vrais athées , quoi qu'on en dise , seront toujours en très-petit nombre : ils seront dans l'ordre moral ce que sont les monstres dans l'ordre physique , & c'est un nouveau sujet d'admirer la nature.

Les sectaires de tout tems ont créé des mots odieux pour désigner tout homme qui ne marchoit pas sous leurs drapeaux : mais ces mots odieux ne caractérisent aux yeux du philosophe que le fanatisme de celui qui en fait usage (*).

(*) « L'accusation d'athéisme ne signifie rien , sinon » que les philosophes & les théologiens se sont souvent » trop échauffés dans la dispute. --- *Examen du Matérialisme* , par le prêtre Bergier , tome II , page 118. --- Il faut qu'un principe soit bien évident pour qu'un phi-

Malgré le jésuite Garasse, Port-Royal ne fut jamais un berceau d'athéisme : malgré le jésuite qui a fait composer l'Énéide de Virgile à des moines de Cîteaux, la postérité ne mettra jamais dans la classe des Diagoras le rival de Newton & l'auteur des Provinciales.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Quoi qu'en dise l'apôtre Paul (*), les anciens philosophes n'étoient pas sans Dieu, parce qu'ils étoient sans foi : & faire d'eux des athées, c'est flétrir leur cendre & calomnier leur mémoire.

De stupides voyageurs ont mis au rang des athées les peuples barbares, parce qu'ils n'avoient d'idée ni de la transubstantiation, ni de la conception immaculée, ni de la donation de Rome à S. Pierre ; mais des sauvages ne sont pas sans culte, parce que leurs tyrans sont sans logique.

D'un autre côté, le compilateur Elie s'appuie de l'ignorance même de ces peuples barbares, pour établir l'universalité du théisme.

lofophe se rencontre ainsi avec un docteur de Sorbonne.

(*) *Epistol. ad. Ephesios*, Cap. II, vers. XI & XII.

PART. III. « Jamais, dit-il, on ne les vit nier la provi-
 » dence; ce n'est point le Celte ou l'Indien qui
 » ont imaginé les systèmes d'Evhemere & de
 » Diagoras (*). »

Elien le défenseur des sauvages se trompe ainsi que les voyageurs qui les calomnient; des peuples abrutis par la plus profonde ignorance ne pourroient avoir de culte raisonné, cependant ils ne feroient pas athées: il ne faudroit pas plus leur demander ce qu'ils pensent du théisme, que leur opinion sur les monades de Leibnitz ou sur les homœomeries d'Anaxagore.

Il y a même des hordes sauvages, telles que celles des Omaguas qui, subissant au berceau une opération meurtrière qui écrase leur tête & dégrade le siege de leur intelligence, ne peuvent déposer ni pour ni contre dans le grand procès qui nous occupe: ils ne sont point théistes, ils ne sont point athées, ils ne sont rien.

On a calomnié les lettrés de la Chine, quand sous le prétexte qu'ils n'adorent que le *Tien*,

(*) Elian. *Histor. divers.* lib. II, cap. XXIII.

on en fait des athées; le Tien n'est-il pas le Jéhovah de la Palestine, l'*Éternel géomètre* L'HOMME
AVEC DIEU. de Platon, & le *Deus optimus maximus* du capitolé.

On a calomnié une des nations les plus respectables de l'Europe moderne, quand on a fait de sa capitale le foyer de l'athéisme, sous prétexte qu'elle a produit les Tindal, les Collins, les Bolingbroke & les Shaftesbury.

Par quelle logique également absurde & atroce ose-t-on intenter contre des nations entières l'accusation d'athéisme? les législateurs avoient-ils quelque intérêt à faire de l'incrédulité la base de leur politique? Les peuples qui ne se défendoient qu'avec Dieu contre leurs tyrans, ont-ils souffert qu'on le leur ravît? L'athéisme est-il devenu une loi nationale? Non, non, le genre humain n'est point absurde, mais des philosophes ont été quelquefois calomniateurs, & ce feroit une autre calomnie que d'en faire le reproche aux philosophes.

Descendons des grandes sociétés aux indi-

PART. III.

vidus qui les composent ; il est évident que c'est un crime de leze-humanité , de mettre les gens de lettres au rang des Diagoras , sous prétexte qu'ils n'épousent pas les rêveries des Scot , des Bonaventure & des Thomas d'Aquin ; qu'ils ne croient pas à S. Roch , & aux onze mille vierges , & qu'ils disputent contre les docteurs sans soutenir Thèse.

Si quelques écrivains pouvoient être appelés de ce nom odieux , il semble d'abord que ce devroient être ces controversistes mal-adroits qui trahissent la cause du théisme , en la soutenant par des preuves aussi foibles que leur génie ; cependant il seroit affreux de les désigner ainsi ; leur cœur n'est point coupable des erreurs de leur plume ; de plus leurs stupides apologies ne peuvent nuire réellement à la religion de la nature ; les échafauds s'écroulent & l'édifice reste.

Il ne suffit pas d'avoir des idées fausses de la divinité pour être au rang des athées ; nous verrons dans la suite qu'il est impossible à l'intel-

ligence humaine de déchirer le voile qui couvre
 l'essence de Dieu; les athées de cette classe ^{L'HOMME}
 n'existent pas, ou le genre humain est athée. ^{AVEC DIEU.}

Si des erreurs sur les attributs de Dieu constituoient une branche de l'athéisme, les théologiens seroient les patriarches des athées; ce sont eux qui ont égaré le monde, en donnant à l'Être suprême des qualités absurdes ou des qualités contradictoires, en faisant de lui un être imaginaire ou un homme.

Il faut le dire à la honte de l'esprit humain, en tout tems on a fait servir l'accusation vague & barbare d'athéisme au malheur des hommes à talens, des rois & des sages (*).

Socrate fut accusé d'athéisme, pour avoir raillé les mythes de Cérès & son grand-prêtre.

(*) Une mauvaise définition peut faire en ce genre un mal irréparable: le professeur Félice appelle athéisme l'indifférence du philosophe qui croit en Dieu & pense que tous les cultes sont égaux. --- *Principes du droit naturel* de Burlamaqui, édition d'Yverdon, tome III, page 16. --- Cela suffiroit, dans un siècle de barbarie, pour conduire sur l'échafaud les Bayle, les Montagne & les la Motte le Vayer.

PART. III. L'empereur Frédéric II, pour avoir défendu les privilèges du trône contre les attentats du pape.

Le chancelier de l'Hôpital, pour avoir refusé d'être persécuteur (*).

Galilée, pour avoir dit que la terre tourne ;
Descartes, pour avoir admis des idées innées ,
& Gassendi, pour les avoir réfutées.

Un pere Hardouin a composé exprès un ouvrage, pour prouver que Paschal, Malebranche, Arnaud, Nicole, le pere Quesnel, le philosophe Régis, &c. sont tous des athées (**); & qui fait si dans la suite, quelque

(*) *Homo doctus sed verus athæos.* Voyez *Comment. rer. Gallicar.* lib. XXVIII.

(**) Cet ouvrage absurde a pour titre *Athæi detecti*; il se trouve dans la collection des œuvres de ce jésuite, connue sous le nom de *Joannis Harduini opera varia.*

La preuve de l'athéisme du P. Mallebranche, c'est que cet homme célèbre dit, *Recherches de la vérité, t. I*: « La preuve de l'existence de Dieu la plus belle, c'est » l'idée que nous avons de l'infini.

Paschal est rangé dans la classe des athées, pour avoir dit, *Pensées diverses, tit. XXVIII, n°. 64*: « Nous » ne pouvons aimer ce qui est hors de nous; il faut

nouveau Bayle ne fera pas servir ce livre extravagant pour augmenter la liste qu'on nous a ^{L'HOMME} donné des athées vertueux ? ^{AVEC DIEU.}

Il est aisé de créer des athées , comme des magiciens , avec un trait de plume. On a long-tems écrit contre la forcellerie ; on a persécuté ceux qui en étoient soupçonnés , on les a brûlé même en France ; ensuite on a été fort surpris de voir qu'il ne pouvoit y avoir de forciers.

Je suis membre de la grande société du genre humain , avant d'avoir une patrie : ainsi la crainte de blesser mes concitoyens ne me fera point trahir la vérité , & je dois avouer qu'aucun pays de l'Europe n'a produit plus d'athées de

» aimer un être qui soit en nous... Or , il n'y a que
» l'être universel qui soit tel. »

Descartes subit la même accusation pour avoir dit dans la troisième de ses méditations métaphysiques : *Dei nomine intelligo substantiam infinitam , independentem , & summè intelligentem.*

Observons en finissant cette note , que les méditations métaphysiques de Descartes ont été brûlées en Italie par la main du bourreau , & que les œuvres du P. Hardouin n'ont même jamais été mises à l'index.

Tome VI.

G

PART. III. cabinet que celui qui se glorifie de son siècle de Louis XIV.

Mais après cet aveu que m'arrache l'amour du vrai, il doit m'être permis sans doute de réclamer contre la fureur des anti-philosophes qui ont osé accuser nos célèbres théistes d'athéisme; il en est même qui pour rendre odieux de grands hommes, les ont appelés à-la-fois théistes & athées, ce qui est contradictoire.

Montagne & Charron ont subi cet opprobre pour avoir répandu des doutes sur la scholastique & plaisanté des moines.

Bayle & la Motte le Vayer pour avoir apprécié la superstition de leur siècle & avoir sonné le tocsin de la raison contre l'intolérance.

La plaisanterie de Fontenelle sur Mero & Enegu, dans laquelle il met dans ses balances philosophiques Rome & Geneve, lui valut le nom d'athée : frere le Tellier, confesseur de Louis XIV, & l'Anitus de ce siècle, menaça le Lucien François de la Bastille, & celui-ci ne détourna l'orage qu'en faisant imprimer une

apologie en vers de la révocation de l'édit de Nantes (*); foiblesse moins grande que celle ^{L'HOMME} de nier la divinité, mais presqu'aussi dan- ^{AVEC DIEU.} gereuse.

Le bon abbé de Saint-Pierre, dont les rêves platoniques sont si chers aux gens de bien, fut mis à cause de son *Allégorie du mahométisme*, au rang de ces mêmes Diagoras qu'il réfutoit sans cesse par l'exemple de sa vie, & par le théisme répandu dans ses ouvrages.

On a grossi la liste des athées, du nom même du président de Montesquieu; le frénétique qui avança cette absurdité, étoit ce folliculaire ecclésiastique qui vit obscurément de ses complaints anti-molinistes, de sa haine contre les évêques, & de ses injures contre les philosophes.

Il est très-aisé de calomnier la mémoire d'un théiste, en imprimant sur sa tombe un soupçon d'athéisme: ainsi je desirerois qu'un bon-mot

(*) Voyez le recueil intitulé le *Triomphe de la religion sous Louis le Grand*, imprimé à Paris en 1637.

ne fût pas même un titre suffisant pour ravir
 ART. III. Dieu à un esprit-fort.

Le roi de Castille Alphonse X ne fut point un athée, pour avoir dit : *si j'avois assisté au conseil de Dieu lorsqu'il créa les mondes, je lui aurois donné de bons avis sur leur mouvement* ; un instant de mauvaise humeur contre le système astronomique de Ptolémée, ne prouve pas le dernier égarement de l'esprit humain ; & on ne rejette pas la divinité, parce qu'on n'admet ni le ciel crySTALLIN ni les épicycles.

Rabelais même le curé de Meudon & l'historien de Gargantua, pourroit n'avoir point été un athée, quoiqu'il eût dit en mourant : *je vais chercher un grand peut-être.*

Je me hâte de franchir l'intervalle qui sépare l'athée de convention du vrai athée.

Je serois tenté de regarder comme l'ennemi né du théisme, le sceptique déterminé qui voyant des difficultés dans tous les cultes inventés par les hommes, rejetteroit même celui qui nous a été donné par la nature ; le savant de

mauvaise foi qui ne retireroit de ses vastes con-
noissances, que des motifs de douter de tout L'HOMME
AVEC DIEU.
ce qu'il ne voit pas ; le sophiste captieux qui
persuadé que Dieu se dérobe également à ses
sens & à son entendement, se tourmenteroit
à nier son existence.

En un mot, le vrai athée est à mes yeux le
penseur audacieux qui attribue l'origine & la
conservation de tout, à la combinaison des
éléments ; qui ne distingue pas la providence
de l'énergie de la matière, & qui asservit tous
les êtres au joug impérieux de la fatalité.

De tels athées sont en plus petit nombre qu'on
ne pense, parce qu'il faut une longue série de
sophismes pour parvenir à ce système ; il faut
abuser long-tems de la raison, pour mériter
d'être réfuté par les théistes ; or la plupart des
athées ne raisonnent pas.

La foule des athées modernes est composée
d'hommes voluptueux qui ne lisent rien, qui ne
discutent rien, & qui ne trouvant aucun culte
religieux où ils puissent étouffer leurs remords,

PART. III. adoptent le système qui met le néant au bout de leur carrière (*).

Il n'y aura donc jamais sur la terre qu'un très-petit nombre de vrais athées, & ceux-là il faut les plaindre, les instruire, & non leur dire des injures, & encore moins les brûler.

(*) C'est dans ce sens que le philosophe peut applaudir à cette maxime d'un roi éclairé, mais qui fut d'ailleurs un très-méchant homme. --- *Dixit insipiens in corde suo non est Deus.*



ARTICLE II.

DE L'ORIGINE DE L'ATHÉISME.

SHAFSTESBURY dit que le premier athée fut sans doute un homme de mauvaise humeur (*); je ne serois point surpris en effet qu'un Chaldéen naturellement contemplateur du ciel, jugeant de l'arrangement des astres par l'absurde système de Ptolémée, ne vît dans le désordre de l'univers, l'empreinte d'une cause aveugle, & que sa mauvaise humeur contre l'horloge ne lui fît nier l'existence de l'horloger.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Pour moi je serois tenté de croire que le premier athée a été un raisonneur ignorant, qui a voulu sans avoir de données, résoudre le problème de l'essence des choses.

Ce raisonneur dut se fermer les yeux sur les causes finales & croire que tout procédoit d'un principe aussi passif que son entendement.

Il dut s'accoutumer peu à peu à voir tout se

(*) *Lettres sur l'enthousiasme*, sect. III.

PART. III. dissoudre autour de lui, & à voir naître sans cesse l'image de la mort & du néant ; cet enthousiasme de la vertu qui fait faire à l'homme sensible tant de grandes choses, ne dut jeter en lui aucune racine : son cœur glacé ne dut point s'ouvrir au doux sentiment de la bienveillance, & c'est dans ce sens que l'on peut dire que le premier athée est l'homme qui ne sut point aimer.

A toutes ces causes générales, il a pu dans la suite s'en joindre d'autres qui ont contribué à propager l'athéisme : le plaisir de s'écarter des routes communes, & d'être cité comme des hommes extraordinaires, a pu engager des cyniques à brûler le temple de la religion, pour acheter la triste célébrité d'Erostrate.

L'indignation que fait naître, soit la bassesse des cultes superstitieux dont la terre est inondée, soit l'atrocité du fanatisme qui les conserve, a pu encore entretenir dans des esprits déjà mal disposés, les germes de l'athéisme ; le raisonneur a dit : l'homme religieux est superstitieux ou fanatique, donc il n'y a point de religion ;

il eût été plus conséquent de dire avec le philosophe : le peuple outrage Dieu par des pratiques stupides ou barbares, donc le sage peut l'honorer par un culte simple & sublime : on défigure Dieu dans de ridicules tableaux, donc il y a un Dieu.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Enfin, il ne seroit pas impossible que des despotes insolens entourés de courtisans & d'eunuques, se voyant gênés par les entraves d'un culte religieux, n'eussent originairement adopté un système destructeur qui leur donnoit la facilité de tourmenter l'espèce humaine. Lorsque Caligula dans un tems d'orage crioit à Jupiter : *Ecrafe-moi, ou je t'écrafe !* s'il n'étoit pas dans un accès de délire, parloit sûrement en athée; au reste, ce seroit encore une consolation pour les malheureux troupeaux d'êtres intelligens, qu'on mène avec la verge du despotisme, de voir que leurs tyrans s'ôtent tout espoir de défarmer le Dieu qui va les punir, & qu'après avoir été pendant leur vie les plus absurdes des êtres, ils en seront à la mort les plus malheureux.

ARTICLE III.

DU DANGER DE L'ATHÉISME.

PART. III. **J**E ne dirai point avec l'enthousiaste Abbadie que l'athée ne peut avoir de vertu (*); quoique le système qui anéantit Dieu anéantisse aussi cette précieuse sensibilité qui est le germe des vertus sociales, cependant il est possible que l'athée soit homme de bien : le desir d'être heureux peut l'engager à concourir à l'harmonie générale : qui sait même s'il ne se refusera pas à des crimes secrets, dont il croit s'être assuré à jamais l'impunité, pour ne point être troublé par la voix importune des remords ?

D'un autre côté l'athéisme ne suppose pas ,

(*) *Vérité de la religion chrétienne*, tome I, sect. I, chap. XVII. Comme tous les enthousiastes se copient, le docteur Bentley osa aussi, dans le discours qu'il prononça pour la fondation de Boyle, avancer cette étrange thèse, que l'athée ne pouvoit être ni bon parent, ni bon sujet, ni bon ami.

comme l'a cru le sage Charron, une ame forte
 & vigoureuse ; l'athée qui s'est fait des principes
 est, ainsi que je l'ai prouvé, le plus froid des
 êtres : son entendement n'habite que le désert
 qu'il a fait lui-même ; il ne connoît que l'exis-
 tence dont il jouit : il ne sert que les hommes
 dont il a besoin, & la vue du néant qu'il place
 au-delà de la tombe, en détendant les ressorts
 de son ame, en fait un automate incapable de
 donner la plus légère impulsion à la grande
 machine de l'univers.

Pour l'athée sans principe, sa vigueur n'est
 que celle du délire : c'est Salmonée qui se flatte
 avec de vains feux d'artifice d'éteindre la foudre
 dans la main de Jupiter.

Or, il est infiniment dangereux pour la
 société qu'une secte qui glace l'homme se pro-
 page : ôtez l'enthousiasme, & vous ferez dis-
 paroître la race des héros : croyez-vous que si
 Régulus eût raisonné son patriotisme, il fût
 rentré dans Carthage ? Faites de Socrate un
 froid sophiste, son nom ne sera point flétri par

**L'HOMME
 AVEC DIEU.**

PART. III. l'aréopage, & sa mort obscure deviendra inutile pour l'exemple des hommes.

Les grandes passions sont ce feu principe avec lequel les législateurs vivifient le monde politique : les chefs du corps social doivent donc encourager la doctrine, qui tend à doubler les forces de chaque individu & non celle qui favorise une inertie, présage de sa décrépitude.

Il est infiniment dangereux pour la terre de soutenir une secte qui nous condamne à l'automatisme, qui juge l'homme un enfant & qui lui ravit son pere.

Il est infiniment dangereux pour le genre humain de le mettre sous le joug impérieux de la nécessité & d'autoriser par-là les malheurs des peuples & les attentats des rois.

L'athéisme est d'autant plus funeste au repos de la terre, qu'il détruit tous les freins qui arrêtent le vulgaire des hommes, sans donner la plus légère base à la morale.

L'athée de cabinet est d'ordinaire un homme tranquille qui ne nuit qu'à lui-même, en

s'abreuvant des fluides venimeux qu'il compose.

Mais s'il ose fonder une secte, s'il éternise par des ouvrages destructeurs le mal qu'il fait à ses contemporains, il est coupable du crime de lèse-société, le crime le plus grand dont on puisse faire mention dans les annales des hommes.

Le plus grand malheur de l'athée de cabinet est de faire l'athée de cour : c'est Chiron qui élève Achille, dit le plus beau génie de ce siècle (*) : il le nourrit de cervelles de lion : un jour Achille traînera le corps d'Hector autour des murailles de Troye & immolera douze captifs innocens à sa vengeance.

Résumons. L'athéisme secret est le plus grand des délires ; l'athéisme public est le plus grand des crimes.

(*) Questions sur l'Encyclop. tome IV, art. Dieu.



ARTICLE IV.

CONSIDÉRATIONS SUR LES ATHÉES LES
PLUS CÉLEBRES.

PART. III. **I**L ne faut pas croire qu'il y ait parmi les hommes une chaîne non interrompue d'athées, comme il y en a une de théistes; le privilege de germer dans toutes les têtes bien organisées n'est donné qu'aux vérités éternelles de la nature.

Je me propose de jeter un coup-d'œil sur ce petit nombre d'athées que leur personne ou leurs écrits ont rendu célèbres; il est utile au théiste de connoître les ennemis de son Dieu & de lire les monumens de son triomphe empreints sur les cadavres des Titans qu'il a foudroyés.



CHÉOPS. (*)

LE premier athée célèbre que je rencontre dans les annales de l'espèce humaine est un despote qui écrasa l'Égypte du poids de ses crimes & de son orgueil ; c'est le Pharaon Chéops, si connu pour avoir prostitué sa fille, afin d'achever une pyramide ; on assure qu'il fit fermer les temples de l'Égypte & qu'il défendit à ses peuples de sacrifier à la divinité. Quoique par amour pour les hommes, j'incline à penser tout le mal possible des despotes, je ne puis cependant ajouter foi à cette extravagance de Chéops ; il ne fut jamais de l'intérêt d'un souverain absolu de ravir Dieu à ses esclaves ; il n'y a guère que la religion qui puisse empêcher l'homme injustement opprimé de répondre aux sophismes de son tyran par un coup de poignard.

L'HOMME
AVEC DIEU.

(*) C'est le Chemnits de Diodore.

C R I T I A S.

PART. III.

LE pays de la terre où on a le plus raisonné doit être celui où on a le plus déraisonné; la sphere des connoissances métaphysiques est très-bornée : on dit d'abord ce qui est vrai , ensuite on hasarde ce qui n'est que vraisemblable , & on finit par n'écrire que ce qui est extraordinaire.

La Grece a de tems immémorial été féconde en athées : il y en avoit avant Bias ; car l'histoire nous a conservé un mot de ce sage , à des sophistes de cette classe qui voyageoient avec lui sur la mer de l'Archipel ; une tempête survint & les détracteurs de l'Être suprême se mirent à l'invoquer : *taisez-vous* , leur dit Bias , *de peur qu'il ne s'apperçoive que vous êtes sur ce vaisseau* (*).

Dans cette foule d'athées , le plus grand nombre n'a pas écrit : c'étoient les Boindins d'Athenes qui s'imaginoient détrôner Dieu avec

(*) Diog. Laërt. Vit. Biantis.

des épigrammes; il ne faut tirer de l'oubli ni leurs noms ni leur mémoire.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

D'autres vrais athées de cabinet ont écrit, mais leurs livres ont péri & la postérité ne les a pas regrettés : tels sont un Diogene de Phrygie qui n'est connu que par un mot du prêtre Elien (*), un Théodore, un Nicantor, un Hippon & un Evhemere qui ne sont célèbres que par le sophisme d'un pere de l'église (**).

Un des premiers athées célèbres que je rencontre dans la Grece fut à-la-fois un athée de cour & un athée de cabinet : il s'agit de Critias, un des trente tyrans d'Athenes, l'assassin de l'orateur Thérामене & du guerrier Alcibiade. Sextus Empiricus nous a conservé un fragment des poésies de ce sophiste, qui renferme son système d'athéisme; il y suppose que les loix

(*) *Hist. divers.* lib. II, cap XXXI.

(**) Voyez Clément d'Alexandrie *in proteptrico*. --- Cet apôtre des chréticques, malgré les monumens historiques, a rayé ces sophistes de la classe des athées, sous prétexte qu'ils ont mené une vie exemplaire; il a cru que quand on étoit sans Dieu, on étoit sans mœurs & sans vertu.

PART. III.

religieuses n'ont d'autre origine qu'une pieuse fiction, & que les premiers législateurs ne trouvant dans leurs institutions aucun frein contre les crimes secrets, inventerent Dieu & imaginerent la providence (*).

On pouvoit répondre à Critias que Dieu ne fut pas inventé pour prévenir les crimes secrets, mais que l'impunité des crimes secrets sur la terre démontre l'existence de Dieu.

On pouvoit ajouter qu'en admettant même cette absurde hypothèse, Critias qui découvroit aux peuples l'heureuse imposture des législateurs, ouvroit la porte à tous les crimes dont l'impunité pouvoit se pressentir & devenoit par-là coupable du crime affreux de leze-société.

Au reste, ce Critias n'avoit pas assez de génie pour fonder une secte; Proclus disoit que s'il passoit pour un philosophe parmi les ignorans, il passoit aussi pour un ignorant parmi les philosophes (**).

(*) Voyez Sextus Empir. *advers. mathematicos.*

(**) Voyez son commentaire sur le *Timée* de Platon.

ARCHITAS.

VÈRS le tems où Critias tourmentoit Athenes de son épée & l'égaroit avec sa plume, Architas, l'élève de Pythagore, se faisoit dans Tarente l'apôtre du hafard : à force de rêver dans son cabinet sur l'origine des choses, il avoit trouvé que l'univers pouvoit être le produit des nombres : les élémens de la matiere dans cette hypothese peuvent se combiner à l'infini, & le monde que nous voyons est l'effet d'une de ces combinaisons.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Architas qui faisoit dériver l'harmonie des êtres d'un coup de dez, ne voyoit pas que l'instant suivant, une nouvelle combinaison du hafard, pouvoit détruire les mondes déjà formés ; il y a l'infini contre un à parier, d'abord que le hafard ne produit pas l'ordre, & ensuite que ce n'est pas lui qui le conserve.

Cet Architas étoit le premier mathématicien

PART. III. de son siecle: il fit, dit-on, un pigeon volant (*); Archimede qui dans la suite le prit pour modele & le fit oublier, inventa des machines un peu plus utiles à sa patrie, sans être moins curieuses.

Il est très-extraordinaire au reste que ce physicien, qui étoit bien convaincu que son pigeon volant n'étoit point l'effet de la combinaison aveugle des élémens de la matiere, attribuât à cette cause l'origine de l'univers.

(*) Voyez l'édition que M. Gramm a donnée à Coppenhague d'un fragment de cet écrivain que Porphyre nous a conservé.



P R O T A G O R A S.

L'ABDÉRITAIN Protagoras exerça d'abord le métier de porte-faix. Démocrite le vit un jour arranger géométriquement des fagots, pour les tenir en équilibre, & ce trait lui suffit pour pressentir son génie : comme dans le siècle dernier un mathématicien devina celui du jeune Pascal en lui voyant tracer avec du charbon les figures des élémens d'Euclide ; le sophiste qui passa sa vie à rire des hommes, mit Protagoras au rang de ses disciples, lui donna son manteau, sa physique & ses erreurs, & le porte-faix un matin se réveilla philosophe.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Protagoras fut le premier des Grecs qui profita la philosophie, en donnant ses leçons pour de l'argent : cependant voyant qu'il ne s'enrichissoit pas à apprendre à ses disciples les vérités vulgaires de la physique & de la morale, il tint école ouverte d'athéisme ; il ne fonda pas de sectes, mais on

PART. III. vint en foule pour l'entendre & son but vénéral fut rempli.

Encouragé par le succès de ses leçons, il osa bientôt configner son athéisme dans un ouvrage que son audace rendit célèbre : Athenes, instruite de cet attentat contre l'ordre cial, brûla le livre & bannit le sophiste qui mourut dans son exil; il eût été plus heureux, s'il n'eût jamais rencontré Démocrite, & qu'il eût conservé son Dieu & ses fagots.



STILPON.

L'ATHÉISME de Stilpon fut plus couvert que celui de Protagoras, & peut-être par-là plus dangereux; il ne se permit contre le ciel que des épigrammes; mais dans une ville aussi frivole qu'Athènes, les épigrammes font plus de mal que les syllogismes; l'aréopage lui intenta un procès criminel, mais celui-ci justifia ses plaisanteries par d'autres: les juges sourirent & l'accusé fut absous.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Stilpon après cette aventure devint, je ne dis pas plus sensé, mais plus circonspect; un étranger lui ayant demandé dans une place publique, s'il étoit vrai qu'il y eût des dieux: *imprudent*, lui dit-il, *écarte la foule, & tu auras de moi une réponse.*

Il paroît que malgré la prudence de Stilpon, le cynisme de ses opinions étoit très-connu dans Athènes; un jour qu'il reprochoit à la jeune Glycere de corrompre la jeunesse: *qu'importe*, lui répondit-elle, *par qui elle soit corrompue, par une courtisane, ou par un sophiste?*

B I O N.

PART. III. **B**ION de Borystene, qu'il ne faut pas confondre avec le poëte Bion dont les idylles charmantes sont si célèbres & si peu lues, fut un athée sans principes; on peut juger de lui par une épigramme de Diogene Laërce.

« On dit que le scythe Bion nia l'existence
 » des dieux; mais atteint d'une maladie dan-
 » gereuse & tremblant à l'approche de la
 » mort, on vit l'audacieux qui n'avoit jamais
 » regardé les temples qu'avec dédain, rougir
 » les autels du sang des victimes, croire aux
 » enchantemens d'une magicienne, & laisser
 » suspendre à son col de frivoles amulettes;
 » insensé qui pense que les dieux s'achètent,
 » comme s'il n'y en avoit que quand il plaît à
 » Bion de les croire (*).

(*) Diog. Laërt. *Vit. Blant.* --- Voilà dans le nombre immense de vers qu'a fait cet historien des philosophes, les seuls qui méritent peut-être d'être conservés; encore a-t-il fallu les réduire.

STRATON.

CE sophiste, à force de rêver sur la nature, parvint à se persuader que cet être qu'il ne pou-
voit définir étoit la première des causes.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Il supposoit autant de substances diverses qu'il y a de molécules dans la matière, & prétendoit que l'assemblage de ces molécules, quoique sans intelligence, avoit en se combinant produit les êtres intelligens.

Ce système a été dans la suite rectifié par Spinoza, & n'en est pas devenu plus raisonnable.

Straton fut le précepteur de Ptolémée Philadelphe; il est probable qu'il n'en fit pas un athée; car ce prince fut gouverner les hommes.



D I A G O R A S.

PART. III. **D**IAGORAS, un des plus fougueux blasphémateurs de la divinité, avoit épousé dans sa jeunesse toutes les superstitions sacerdotales de son pays; la vanité en fit un athée; il avoit composé un poëme qu'on lui déroba; il poursuivit l'ennemi de sa gloire devant les tribunaux: celui-ci fit serment que le poëme lui appartenoit & fut cru: Diagoras voyant le succès de cette imposture, conclut que la providence étoit un être de raison, enseigna qu'il n'y avoit de Dieu que l'aveugle fatalité, & fit des livres pour le prouver.

On voit que la logique de Diagoras étoit celle d'un homme en délire; c'est au contraire parce que le crime triomphe sur ce point de l'espace, qu'il doit avoir ailleurs son supplice; c'est parce que l'ordre moral est sans cesse troublé par l'homme, qu'il faut un Dieu pour le rétablir.

Ce sophiste fut l'athée le plus déterminé qui eût encore paru dans la Grece; il n'employa aucun artifice pour pallier ses dogmes destructeurs : il ne dit pas je doute qu'il y ait un Dieu ; il dit, *un Dieu est un être impossible.*

Avec de pareils principes, il s'effrayoit peu des objections vulgaires du théisme : se trouvant un jour sur une flotte grecque au milieu d'un violent orage, il entendit les matelots se dire entr'eux qu'ils avoient bien mérité la colere du ciel, en se chargeant du plus effréné des impies : *Voyez, leur dit Diagoras, le reste de la flotte que tourmentent la mer & les vents ; croyez-vous que chacun de ces navires porte un Diagoras (*) ?*

L'aréopage instruit du trouble que répandoit dans la société le dogme affreux de Diagoras mit sa tête à prix ; on promit un talent à son assassin, & deux à celui qui l'ameneroit vivant à Athenes (**); le décret de proscrip-

(*) Cicér. *De naturâ Deorum*, lib. III, cap. 17.

(**) Cicér. *De naturâ Deorum*, lib. V, & Schol. d'Aristoph. *in avibus*.

PART. III. tion fut gravé sur une colonne d'airain; mais un pareil éclat tendoit plus à flétrir la doctrine de l'athéisme qu'à exterminer la race nécessairement peu nombreuse des athées; les Grecs tolérans par sentiment & par système détestèrent les livres de Diagoras, & l'auteur mourut dans son lit.

Un phénomène très-extraordinaire dans l'histoire de ce célèbre athée, c'est qu'il fut le législateur de Mantinée, & que ses institutions eurent la sagesse de celles des Minos & des Solon; les Grecs d'autant plus justes qu'ils étoient plus éclairés furent distinguer le code de Diagoras de ses livres; ils flétrirent en lui le sophiste, & ils éleverent des statues au législateur.



VARRON.

ROME qui ne créa rien en philosophie, tira de la Grece ses erreurs & ses paradoxes ; Athènes lui donna en particulier ses Diagoras , & il faut mettre à leur tête Varron, écrivain célèbre par la variété de ses connoissances, qui n'a été égalé dans son pays que par Pline le naturaliste & de nos jours que par Freret & Leibnitz : des cinq cents volumes qu'il composa sur toutes sortes de matieres, il ne nous reste qu'un traité d'agriculture & un petit nombre de fragmens, épars en différens ouvrages qui sûrement ne valent pas les siens. Parmi ces fragmens il en est un qui décele son athéisme : « Les » villes, dit-il, sont antérieures aux dieux » qu'elles ont inventées, comme le peintre au » tableau qu'il a fait naître (*). » — Dans les principes de la nature la comparaison n'est juste qu'autant que l'idée est renversée : alors le peintre est Dieu, & le tableau est l'univers.

(*) *Civitates Diis quos ipsæ instituerunt, ut pictor tabella priores sunt.* — Varr. apud Sartorii *Hypocris. gentil.* p. 7.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

LUCRECE.

PART. III. **L**UCRECE, le seul poëte philosophe que Rome ait produit, alla à Athènes étudier les dogmes d'Épicure, & de retour dans sa patrie, il leur donna par ses vers tantôt élégans & tantôt sublimes le sceau de l'immortalité.

Épicure, le maître de Lucrece, se trouva par-là le patriarche d'une secte dont il n'a jamais été; car il est bien démontré, par les trois volumes in-folio du vertueux prêtre Gassendi, que le fondateur de la philosophie corpusculaire ne fut point un athée; mais si la personne d'Épicure est à l'abri de la critique des philosophes, il n'en est pas de même de son système, sur-tout quand il se trouve rajeuni par le pinceau vivifiant de Lucrece.

Épicure & son élégant commentateur détruisent essentiellement la divinité, en la faisant végéter obscurément au milieu des intermondes.

Leur théorie sur l'origine des choses ne fera

jamais qu'un rêve poétique; comment les atomes essentiellement homogènes, ens'accrochant L'HOMME
AVEC DIEU.
sont-ils devenus hétérogènes ?

Par quelle absurde logique fera-t-on dériver l'intelligence & la liberté de la déclinaison des atomes ?

Qu'est-ce qu'un système fondé sur l'ignorance la plus profonde de la saine physique, sur les rêveries astronomiques de Ptolémée, sur l'impossibilité des antipodes, & sur la chute des étoiles ?

Au reste, quelque absurde que soit aux yeux du philosophe l'ouvrage de Lucrece, c'est l'arsenal où, depuis cette époque, les athées de tous les siècles & de toutes les nations semblent avoir puisé les armes avec lesquelles ils ont cru foudroyer le théisme; & réfuter le poème *sur la nature des êtres*, c'est anéantir la *Théologie politique* de Spinoza, le *Bon-Sens* & le *Système*.

Lucrece n'eut pas le tems de pressentir le ravage que son livre pouvoit faire parmi les

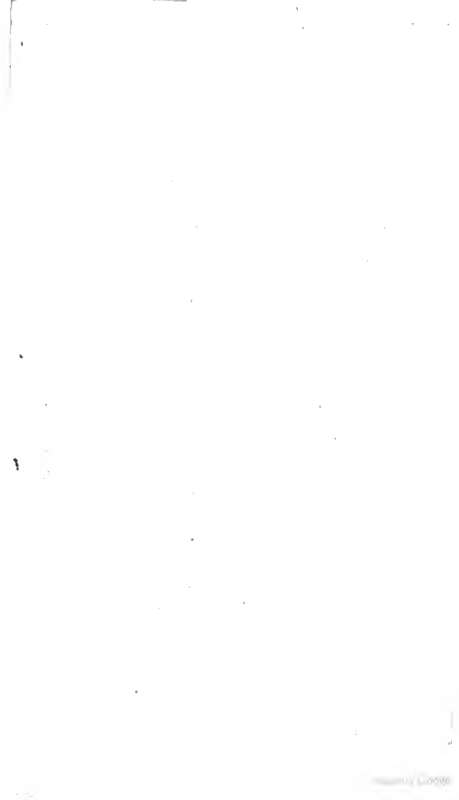
PART. III.

penseurs mal organisés : un philtre que lui fit prendre sa femme pour le rendre plus amoureux, le rendit frénétique, & dans un de ses accès il se donna la mort ; il étoit âgé de 42 ans.

Les mœurs de ce poëte furent douces, son cœur sensible & sa vie sans tache ; il faut le mettre dans le rang du petit nombre d'athées qui ont été vertueux.

On ne voit pas que le poëme de Lucrece ait jamais été flétri dans l'ancienne Rome ; cependant la religion y étoit regardée par le sénat, comme un frein politique, fait pour être respecté par le citoyen même qui ne s'y soumettoit pas ; mais les vainqueurs du monde subordonnoient le soin du culte à l'administration sociale : le patriotisme chez eux faisoit pardonner à l'athéisme, & on pouvoit attaquer Dieu impunément, pourvu qu'on calomniât Carthage & qu'on blasphémât contre les rois.

FOÉ.





Je consens à être aveugle.... je ne verrai point les hommes.

F O É.

VERS l'an 65 de notre ere, parut à la Chine une secte d'athées dont la doctrine approchoit assez de notre spinosisme ; son fondateur n'étoit pas un écrivain vulgaire, il avoit pour pere le roi In-Fam-Vam, & se nommoit Xekia : à l'âge de trente ans il prit le nom de *Foë*, mot Chinois qui signifie *non homme* ; & en effet, en ôtant Dieu aux hommes, il méritoit d'en perdre même le nom.

Les lettrés visionnaires qui ont écrit sa vie, & les visionnaires jésuites qui l'ont traduite, assurent que la simple inspection de la planète de Vénus lui dévoila le premier principe des êtres & l'origine des choses (*); ainsi il en apprit plus en un clin-d'œil qu'Epimenide dans sa vie de patriarche, & nos philosophes après une expérience raisonnée de plus de soixante siècles.

(*) Voyez les prolégomenes qui sont à la tête du *Confucius* des missionnaires & le dict. de Bayle, art. *Spinoza*.

PART. III.

Foë qui ne croyoit pas sa nation encore mûre pour l'athéisme , lui prêcha pendant quarante ans la doctrine vulgaire ; ce ne fut qu'à l'âge de septante-neuf , quand il se vit étendu sur son lit de mort , qu'il ouvrit son ame toute entiere à ses disciples : « Mes amis , leur dit cet enthousiaste , j'ai trahi la vérité pendant quarante ans , mais j'entre dans la tombe (*). Le vuide est le principe de tout : vivez heureux & ne cherchez rien au-delà ; vous étiez dans le néant avant d'être , vous y retombez quand vous ne serez plus. »

Les bonzes de la Chine partirent de ce testament de mort , pour diviser la doctrine de leur fondateur en deux : ils appellerent l'une la *doctrine publique* , & l'autre la *doctrine secrète* : la première consistoit à se soumettre aux dog-

(*) Le même événement est arrivé 1500 ans après ; nous avons vu un prêtre , dans un testament de mort , avouer que pendant sa vie il avoit trompé les brebis sacrées dont il étoit le pasteur , & leur tenir mot à mot le langage que tient ici Foë à ses disciples : tant les sectaires de tous les siècles se ressemblent ! — Voyez ci-après l'article *Messier*.

mes politiques de l'état où l'on vit ; mais ce n'étoit que le ceintre d'une voûte qu'on détache, L'HOMME
AVEC DIEU. quand l'édifice est achevé : dès qu'on étoit suffisamment initié dans les mystères de la secte, on parloit sans voile, & on expliquoit aux prosélytes le code affreux de l'athéisme.

La parfaite apathie des stoïciens, ou si l'on veut, la doctrine de l'automatisme, se lioit dans l'imagination des partisans de Foë avec son système ; les commentateurs de son évangile débitoient que plus on s'approchoit de la nature d'une pierre, plus on devenoit semblable au premier principe (*): — tous les scélérats qui avoient des remords, cherchoient alors à devenir pierres, & l'athée de cabinet fit éclore les athées de cour.

(*) Voyez sur l'apathie la correspondance du docteur Young & de Fontenelle, au tome III de cet ouvrage.



AVERROËS.

PART. III.

JE franchis un intervalle de près de douze cents ans ; pendant ce tems-là on ne rencontre pas un seul athée de principe : le petit nombre des détracteurs de l'existence de Dieu qui parurent alors , furent des disciples de Lucrece qui le commenterent obscurément , mais sans dogmatiser.

Averroës , si célèbre dans l'Europe , pour avoir traduit Aristote en arabe , avoit des sentimens très-libres sur Dieu & sur les cultes religieux de la terre : il appelloit le christianisme la religion des aveugles , à cause de l'obscurité de ses dogmes ; le judaïsme la religion des enfans , à cause de la frivolité de ses cérémonies , & le mahométisme la religion des pourceaux , à cause de la licence de sa morale.

Son athéisme fit tant de bruit à Maroc où il exerçoit la première des magistratures , que le souverain l'obligea à se rétracter à la porte de

la mosquée, & en vertu de la sentence royale, tous les Musulmans eurent la permission de lui cracher au visage. Averroës se soumit à tant d'opprobres ; il rentra chez lui flétri, conspué, sifflé, mais plus athée que jamais.

Averroës peut être regardé comme le chef d'une secte d'athées qui subsiste encore parmi les Musulmans ; on les appelle *manscrini*, ou les *possesseurs du secret* ; ils sont en général plus lettrés que le reste des Turcs, & on en voit beaucoup à Constantinople (*) : le grand muphti qui représente le pontife de Rome, & qui en a si non le pouvoir, du moins l'intolérance, cherche autant qu'il est en lui à exterminer ces malheureux, soit avec le cordon des muets, soit avec la flamme des bûchers. Bayle rapporte que de son tems on en fit périr un à Constantinople avec beaucoup d'éclat ; il se nommoit Effendi : on lui offrit la vie, s'il se rétractoit : il répondit que la vérité lui étoit

(*) Voyages de Gemelli Carreri, tome I, page 406.

plus chere que le jour, & il mourut martyr de
 PART. III. l'athéisme (*).

Averroës mourut en 1226, juge suprême des mêmes Musulmans qui avoient craché sur lui à la mosquée : ce qui n'est point extraordinaire dans un état soumis au pouvoir absolu.

(*) Bayle, *œuvr. divers. Parallele de l'athéisme & de l'idolâtrie.*



P O M P O N A C E.

P O M P O N A C E, né à Mantoue, patrie de Virgile & de Sannazar, étoit de la taille d'un Lapon; ce pygmée avoit la tête d'Encelade, & tenta tant qu'il vécut, de détrôner la divinité.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Son livre *de l'immortalité de l'ame*, où il la nie; celui *des enchantemens*, où il se fait le défenseur de l'influence des astres; & celui *du destin*, où il se joue de la providence, firent beaucoup de bruit en Italie: on les mit à l'index; mais l'auteur ne fut pas brûlé, ce qu'il faut attribuer en partie à la circonspection de son caractère: car il avoit pour maxime de parler en homme crédule, & de penser en philosophe.

Pomponace avoit la plus haute idée des philosophes: *ce sont*, dit-il dans un de ses ouvrages, *les seuls êtres qui méritent le nom d'hommes; pour les autres, il faut les regarder*

comme de simples figures , propres à remplir
PART. III. *les vuides qui sont dans l'univers.*

Ce bébé de l'athéisme étoit un des plus violens enthousiastes du péripatétisme : on peut même dire que ce sceptique qui croyoit au-dessous de lui de se prosterner devant un Être suprême , adoroit réellement Aristote. Il mourut dans son lit , vers le milieu du seizieme siècle.



DESPERIERS.

DESPERIERS fut, dit-on, un des pré-
 curseurs de Spinosa, & on le prouve par sa L'HOMME
AVEC DIEU.
 petite satire du *Cymbalum mundi*, où il
 s'amuse aux dépens des adeptes qui cherchent
 le grand œuvre, des chevaux qui parlent, &
 des chiens d'Actéon : dès que le livre parut, il
 fut brûlé par le parlement, & censuré par la
 Sorbonne ; on l'a réimprimé au commence-
 ment de ce siècle, & on voit à sa lecture qu'il
 peche bien plus contre le bon-sens, que contre
 la divinité.

Desperiers avoit été valet-de-chambre de la
 sœur de François premier : il se perça de son
 épée dans son palais au milieu d'un accès de fré-
 nésie : les théologiens ne manquèrent pas alors
 de renouveler leurs anathêmes ; ils persuaderent
 à la nation, que l'écrivain qui s'étoit tué comme
 Lucrece, devoit avoir été athée comme lui, ce
 qui pourroit n'être vrai qu'en Sorbonne.

RUGGERI.

PART. III. **L**E Florentin Côme Ruggeri, s'introduisit en qualité d'astrologue à la cour de Catherine de Médicis ; il entra dans une conspiration, & on lui fit son procès : son principal crime étoit d'avoir percé au cœur une image de cire qui représentoit Charles IX ; on l'appliqua à la question, il la soutint avec intrépidité, & on ne le condamna qu'aux galères ; mais bientôt après la reine-mère qui avoit besoin de l'influence des planetes pour s'endormir sur ses crimes, le rappella à la cour & l'astrologue flétri devint plus puissant que jamais.

Ruggeri sous le grand Henri IV, devint historiographe de France (*) : mais au lieu d'écrire les mémoires de son siècle, il ne fit que des almanachs.

Cet Italien passe pour avoir été un des athées les plus effrénés que l'Europe ait vus depuis

(*) Thuanus *de vitâ suâ*, lib. VI.

Diagoras : son siecle le jugea ainsi sur ses almanachs & ses horoscopes : la postérité plus sensée, L'HOMME
AVEC DIEU.
ne le conjecture que par le délire de sa mort.

Les prêtres s'étant rendus chez lui avec leur cortège funebre, & voulant l'intimider par l'image d'un Dieu irrité & de l'éternité des peines : *insensés que vous êtes*, leur dit-il, *y a-t-il d'autres démons que les fanatiques qui tourmentent notre existence, & d'autre Dieu, que des rois qui la rendent heureuse ?* Il expira en proférant ces blasphèmes ; son cadavre fut traîné sur la claie & ses cendres jetées à la voirie (*).

(*) Dict. de Bayle, art. *Ruggeri*.



VANINI.

PART. III. L'ATHÉISME du malheureux prêtre Napolitain Vanini, est encore plus consigné dans sa vie que dans ses ouvrages : presque tous ses livres sont imprimés avec privilège & respirent l'orthodoxie & la barbarie de son siècle ; il n'y a que ses dialogues *sur les merveilles de la nature* où l'on puisse entrevoir la licence de ses opinions ; c'est-là qu'il conseille de décharger les villes des vieillards , des fainéans & de tous les hommes inutiles à la patrie , & de mettre ainsi à mort tous les ans un million d'hommes comme des ronces qui étouffent les plantes salutaires ; idée atroce , mais qu'il avoit puisée dans la législation de Lacédémone : car il n'étoit pas fait pour tirer de sa tête même une erreur.

Le minime Mersenne qui auroit été le plus obscur des moines , qui sont les plus obscurs des hommes , sans l'honneur que lui fit Des-

cartes de cultiver sa correspondance , osa 
 imprimer que Vanini étoit parti de Naples **L'HOMME**
 avec douze apôtres pour convertir l'univers **AVEC DIEU.**
 à l'athéisme ; mais ce malheureux métaphy-
 sicien n'étoit ni assez éclairé , ni assez en-
 thousiaste pour fonder une secte ; l'origine de
 ce conte fut sans doute quelque épigramme
 téméraire contre le christianisme , & il falloit
 être aussi stupide que Mersenne pour la rap-
 porter sérieusement , afin de flétrir la mémoire
 de Vanini.

Quoi qu'il en soit de ce fait , le sophiste
 Napolitain parla d'une manière assez incon-
 sidérée pour qu'on l'accusât d'athéisme devant
 le parlement de Toulouse ; son procès lui fut
 fait avec une atrocité que la même ville n'a
 renouvelée que de nos jours dans l'abominable
 procès de Calas : on le condamna , non pour
 avoir proposé aux législateurs d'assassiner les
 membres inutiles de la société , mais pour avoir
 conservé chez lui un crapaud vivant dans un
 vase , ce qui étoit aux yeux de ses juges une

PART. IIL

preuve évidente de magie : on poussa la dé-
mence jusqu'à le condamner comme athée &
comme adorateur de ce crapaud , ce qui est
contradictoire ; mais la logique du fanatisme
n'est pas celle du bon-sens.

La sentence de Vanini fut exécutée en 1619 ;
il eut la langue coupée & fut brûlé vif ; on
assure qu'un moment avant son supplice ,
l'exécuteur lui ayant ordonné de demander
pardon à Dieu , au roi & à la justice , il
répondit : *Je ne crois pas en Dieu ; je n'ai
point offensé le roi , & je donne la justice
au diable (*).*

Dans ces tems de barbarie on ne réfutoit
point l'athée , on le brûloit ; c'étoit l'unique
jurisprudence de nos climats : comme si nos
peres avoient appréhendé qu'on n'oubliât
qu'ils descendoient de ces adorateurs de Teu-

(*) Voyez sur la plupart de ces faits la vie de Vanini ,
imprimée à Londres en 1717 , & dédiée à mylord North :
car Vanini a eu un historien aussi bien qu'Alexandre &
Charles XII.

tatès qui brûloient dans des paniers d'osier
leurs Jephthé & leurs Iphigénie.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Quelque tems avant le supplice de Vanini, on avoit brûlé dans Paris un homme soupçonné d'avoir dogmatifé secrètement en faveur de l'athéisme; ce malheureux, dont le nom même n'est pas parvenu jusqu'à nous, disoit qu'il n'y avoit d'autre Dieu dans l'univers qu'un corps pur & sans tache: aussi quand on le brûla il avoit encore sa virginité (*); cet athée d'une nouvelle espece étoit un frénétique obscur, qui fut opprimé par des frénétiques puissans: & dans toute société l'abus de la raison est encore moins dangereux que l'abus du pouvoir.

(*) Œuvres divers. de Bayle. --- *Parallele de l'athéisme & de l'idolâtrie.*



B R U N I.

PART. III.

GIORDANO Bruni, un des plus grands propagateurs de l'athéisme qu'ait produits le seizième siècle, composa une foule d'ouvrages qui n'ont de mérite que leur cynisme & leur rareté : celui où l'impiété de cet Italien se montre le plus à découvert, fut imprimé à Londres chez le lord Sydnei, l'un des plus grands hommes de l'Angleterre ; il a pour titre *la déroute de la bête triomphante*. (*) L'auteur suppose que Jupiter indigné de voir son culte si négligé, assembla toutes les constellations, & leur représenta que l'offense étoit d'autant plus grande, qu'il leur avoit imposé à presque toutes le nom d'une divinité ; ce qui faisoit du ciel un livre de théologie. Momus

(*) *Spaccio della bestia triomphante*. --- Addison dit, que de son tems ce petit pamphlet contre les religions étoit devenu si rare qu'on l'achetoit trente louis. Voyez le *Spettateur*, tome IV, disc. XXVII. --- Un moyen bien sûr de faire tomber dans l'oubli tous ces livres merveilleux, seroit de les réimprimer.

• répondit

répondit qu'il falloit l'attribuer aux contes scandaleux qu'on avoit faits sur ces mêmes L'HOMME AVEC DIEU, divinités, & à ce sujet le prétendu Lucien des athées détruit tous les cultes de la terre : la conclusion de l'apologie est que Jupiter bannit les divinités du ciel & donne le nom des vertus aux étoiles.

Si du moins Bruni avoit substitué le culte simple & sublime du théisme aux cultes extravagans dont la terre de tout tems a été inondée, on lui pardonneroit d'avoir défendu la meilleure des causes dans la plus insipide des allégories.

Mais on voit par son traité de l'*Infini*, par son *Souper du jour des cendres*, &c. que c'étoit un sophiste sans principes & sans caractère ; il s'étoit proposé d'anéantir Dieu & l'inquisition ; Dieu lui a pardonné peut-être ; pour l'inquisition elle le fit brûler vif, & la sentence du saint-office fut exécutée à Venise en 1600.

CAMPANELLA.

PART. III. **C**E dominicain de la Calabre débuta dans son ordre par un crime que les moines ne pardonnent jamais , celui d'avoir raison contre ses anciens : le plus frénétique de ses confreres l'accusa d'avoir voulu livrer Naples aux ennemis de l'état , & ce qui dans ce tems-là paroissoit encore plus grave , d'être un hérétique. Campanella fut puni par vingt-sept ans de prison , & y subit la question jusqu'à sept fois dans l'espace de vingt-quatre heures ; je ne serois point surpris qu'une oppression aussi longue & aussi abominable eût porté ce malheureux à blasphémer contre la providence ; l'effet du crime triomphant est de rendre Dieu plus cher à l'homme éclairé & de faire un athée de l'homme sans principes.

Campanella devenu libre fit imprimer à Rome son *Atheismus triumphatus* , où toutes les objections contre Dieu sont exposées avec

force, tandis que tout est vague & infipide dans les réponses: cet ouvrage pourroit être intitulé *Atheismus triumphans*; les bibliographes qui jugent des livres par le frontispice, rangent cet ouvrage parmi les apologies du christianisme; & il est probable que c'est l'autorité de ces quinze-vingts de la littérature qui a empêché le saint-office de mettre ce livre à l'index.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**



BERIGARD.

PART. III. C'ÉTOIT un sophiste, grand partisan des quiddités & des catégories, qui professa avec distinction la philosophie à Pise & à Padoue; son *Circulus Pisanus* & ses *Dubitationes Galilæi Lyncæi*, renferment les germes de l'athéisme le plus réfléchi; il attribue au hasard la fondation du monde, jette des doutes sur l'existence divine, & anéantit la providence; ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'est que ses livres furent approuvés avec éloge par le saint-office. Mais aucune contradiction ne doit étonner dans un tribunal essentiellement contre nature.



K N U T S E N.

CE Diagoras Allemand est très-connu, pour avoir tenté d'exécuter le projet que le calomniateur Merfenne prêta à Vanini : il voulut fonder une secte d'athées sous le nom d'*amis de la conscience* ; on y entroit en promettant de nier l'existence de Dieu & l'immortalité de l'ame, & de ne se conduire que par les lumières de la raison. Les dogmes de cette nouvelle profession de foi sont consignés dans deux dialogues allemands de Knutsen, qui sont un chef-d'œuvre d'extravagance (*) ; le patriarche de la secte se vantoit d'avoir trouvé beaucoup d'*amis de la conscience* : ce qui étoit le moyen le plus ingénieux d'en faire naître ; mais malgré ses prétentions, sa tombe renferme aujourd'hui son nom, sa secte, & ses ouvrages.

L'HOMME
AVEC DIEU.

(*) On connoît aussi de ce sophiste une lettre latine qu'on peut lire dans les *entretiens sur divers sujets d'histoire & de littérature*, par le savant la Croze.

THÉOPHILE.

PART. III.

CE poète célèbre pour son tems, fut une des plus déplorables victimes de l'inquisition françoise, dans un siecle où les jésuites étoient puissans & par conséquent persécuteurs : une satire qu'il eut la foiblesse de se permettre contre ces religieux fut le germe de tous ses malheurs : on l'accusa d'athéisme : on lui fit son procès & il fut brûlé en effigie en 1621 ; il revint à Paris cinq ans après, logea chez le duc de Montmorency, qui lui avoit offert un asyle, & y mourut de chagrin à l'âge de 36 ans ; l'accusation d'athéisme intentée contre lui n'est rien moins que prouvée : ses vers insipides ou boursoufflés attaquent moins Dieu que le bon-sens ; & il n'y a d'évident dans cette persécution, que la rage des prêtres qui l'accuserent, & la démence barbare des juges qui le flétrirent.

DES-BARREAUX.

LE soupçon de la postérité sur l'athéisme de Des-Barreaux est un peu mieux fondé, mais ne L'HOMME
AVEC DIEU. doit point être mis cependant au rang des vérités historiques; c'étoit un conseiller au parlement, grand parisan d'Épicure, vivant comme Pétrone, & aimant trop la tranquillité pour ne pas croire même au Dieu des théologiens.

On trouva, dit-on, dans les papiers de Théophile des lettres latines de Des-Barreaux, où son impiété se montrait sans voile; mais ces lettres ne furent point imprimées, & tant que ces pieces du procès ne seront pas entre les mains du public, personne n'a le droit de flétrir sa mémoire.

Boileau a pu dire dans ses satyres :

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu, du ton de Des-Barreaux :

Mais au tribunal de la raison, de quelle autorité peut être une satire ?

PART. III. Au reste, si Des-Barreaux a été vraiment un
 athée, il l'étoit sans principe, & de quel poids
 feroit le suffrage d'un Épicurien qui, tant qu'il
 se portoit bien, faisoit des épigrammes contre
 Dieu, & à la moindre indigestion, lui deman-
 doit pardon, dans des sonnets qu'ensuite il
 aimoit à défavouer ?



LISZINSKI.

CASIMIR Liszinski, gentilhomme Polonois, L'HOMME
AVEC DIEU.
 s'étoit fait un ennemi d'un évêque de Posnanie; celui-ci l'accusa d'athéisme à la diète de Grodno, & comme il étoit très-puissant, il fut écouté; malheureusement, on avoit trouvé chez Liszinski un manuscrit où il soutenoit que c'étoit l'homme qui étoit le créateur de Dieu; il n'en fallut pas davantage pour condamner l'auteur au feu : la sentence fut exécutée en 1689, & ses cendres ayant été mises dans un canon furent tirées en l'air du côté de la Tartarie (*); on voit que chez toutes les nations, on s'est permis très-légerement de brûler les hommes pour la cause de Dieu.

(*) *Spektateur* d'Addisson, tome IV, disc. 17.



H O B B E S.

PART. III. **C**E célèbre sceptique de l'Angleterre n'attaqua pas le théisme avec des argumens de l'école, ou dans des vers oubliés : il étaya le génie de Lucrece de sa puissante dialectique : c'est à lui peut-être qu'on doit Spinoza, & il est bon de s'arrêter un moment sur sa personne & sur ses ouvrages.

Hobbes naquit à Mamelsbury, l'année où la flotte invincible de Philippe II fut détruite par les tempêtes; il fut dans sa jeunesse de la société du chancelier Bacon : c'est chez ce beau génie qu'il apprit à détruire non l'idée de Dieu, mais les préjugés des hommes.

Londres commençoit à devenir le foyer de cette guerre civile célèbre, d'où devoit dériver la constitution angloise, le chef-d'œuvre des gouvernemens, & le seul de l'Europe moderne où l'on ait cimenté par des loix, le contrat qui lie un roi à ses peuples. Hobbes étudia la poli-

tique en lui-même, & non dans les livres frivoles de ses contemporains, & le fruit de ses travaux, fut son traité *du citoyen* & son *Leviathan*. L'HOMME
AVEC DIEU.

Ces deux ouvrages qui, malgré les erreurs qu'ils renferment, respirent la tolérance & l'amour des hommes, ne furent accueillis d'aucun parti : Hobbes étoit philosophe & ne pouvoit se faire entendre par des rebelles ou par des esclaves.

Obligé de quitter l'Angleterre, il vint en France; Richelieu régnoit alors pour Louis XIII, & le défenseur des droits du citoyen fut accueilli de l'assassin des de Thou, des Marillac & des Montmorency.

Une dispute qu'il eut dans ce tems-là avec Descartes sur les loix du mouvement, acheva de développer dans son esprit les germes de l'athéisme; il s'en falloit bien que ses principes fussent les mêmes que ceux de son adversaire : le philosophe François étoit parti de cet axiome, *je pense, donc je suis*; celui de Mamelsbury, posa pour base de sa métaphysique : *je pense,*

PART. III. *donc la matiere peut penser ;* quoique l'infini sépare ces deux systêmes, il est venu de nos jours un Hardouin qui a mis d'accord leurs auteurs en les rangeant tous deux dans la classe des athées.

Le philosophe a appelé de ce jugement par rapport à Descartes : il n'en est pas de même de Hobbes ; on ne peut douter à la lecture réfléchie de son *corps politique*, de son *décameron*, de ses écrits polémiques contre l'évêque de Derry, qu'il n'eût les sentimens les plus audacieux sur la divinité.

Son grand principe que tout s'exécute par des loix mécaniques, & que la matiere par sa seule énergie a produit & conserve le systême des êtres, conduit au dogme destructeur de la fatalité.

Ses axiomes politiques que la nature a donné à tous, le droit à tout, même à l'offense ; qu'il n'y a point de différence entre le juste & l'injuste, & qu'on n'est vraiment bon ou méchant, que dans la ville où l'on vit, renversent essentiellement la morale du genre humain.

Hobbes né le plus indépendant des êtres qui respirent sur ce globe, soutenoit que l'athée ^{L'HOMME} ne donnant pas son consentement au pacte de ^{AVEC DIEU.} l'homme avec Dieu, n'étoit point sous son empire, & ne devoit point être obligé d'observer ses loix (*), comme si le modérateur des mondes ressembloit à nos foibles despotes, dont un Caton rend la tyrannie inutile en fuyant, ou par un coup de poignard.

Le philosophe de Mamelsbury croyoit le premier dogme du théisme tellement inutile aux législateurs, qu'il a écrit que si dans une république où l'on ne reconnoîtroit point de Dieu, quelque citoyen venoit en proposer un, il le feroit pendre.

Quelqu'atroces que soient ces propositions, ce ne furent point celles contre lesquelles l'Angleterre réclama : c'étoit sa liberté qui l'occupoit alors & non son culte; ou plutôt elle ne s'occupoit de son culte que par rapport à sa liberté; aussi quand Hobbes imprima que la

(*) *De cive*, cap. XIV & XV.

PART. III.

sanction civile étoit nécessaire à la religion , & que le vrai pontife étoit le magistrat , cette vérité éternelle souleva la moitié de la nation ; les prêtres qui avoient intérêt que l'état fût dans l'église & non l'église dans l'état , anathématisèrent le philosophe , & ils en firent un athée non pour avoir nié Dieu , mais pour avoir prévenu les crimes du sacerdoce.

Hobbes odieux à une partie de l'Angleterre par l'audace de ses écrits politiques , fut soupçonné d'avoir favorisé Cromwel dans son régicide : ce fait n'a jamais été avéré ; on ne put lui reprocher à cet égard que cette phrase du *Leviathan* : « Les sujets ne sont obligés envers » leur souverain que tant qu'il lui reste le pouvoir de les protéger (*). » Le sophiste de Mamelsbury est déjà assez coupable envers les

(*) *Obligatio civium erga eum qui summam habet potestatem , tandem nec diutius permanere intelligitur quam manet potentia civis protegendi.* — Charles I étoit alors malheureusement hors d'état de protéger ses sujets fideles : il n'en falloit pas tant pour empoisonner les vus du philosophe.

hommes fans charger encore fa mémoire du crime de rebellion.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Hobbes mourut tranquillement à l'âge de 91 ans regretté de tout ce qui l'approchoit ; car il étoit fils tendre , citoyen éclairé & bon ami ; ainfi il refferroit par l'exemple de fa vie les vertus sociales qu'il relâchoit par l'intempérance de fa plume.

Une fi finguliere contradiction n'étoit pas la feule qui caractérisât la perfonne de ce philofophe : ce fceptique qui nioit hautement qu'il y eût une fubftance diftincte de la matiere , avoit tellement peur des efprits , qu'il ne pouvoit refter feul dans une chambre fermée (*) ; il vanta l'excellence des mathématiques & il écrivit contr'elles ; il profita de l'excellente dialectique de Bayle , & il affecta pour lui le plus fouverain des mépris ; Hobbes , en un mot , fut un homme extraordinaire , mais ne fera jamais un grand homme.

(*) *Londres*, tome II, page 8.

SPINOSA.

PART. III. **C**E fameux athée tant cité & si peu lu, naquit en 1632 d'un juif Portugais, établi à Amsterdam; l'activité de son génie s'exerça de bonne heure : trop éclairé pour admettre sans motif les idées reçues, il commença par se faire le juge de la religion de ses peres; les rêveries du rabinnisme n'étoient pas de nature à pouvoir germer dans son entendement, & il ne tarda pas à les rejeter : les juifs instruits de cette apostasie secrete craignirent les suites de sa franchise, & répondirent à ses argumens par un coup de poignard.

Spinosa revenu de sa blessure abandonna publiquement un culte qui autorisoit les assassins, & se livra tout entier à la philosophie, l'amie des mœurs & de la tolérance; il laissoit passer quelquefois trois mois entiers sans sortir de son cabinet : cette persévérance dans le travail auroit fait de ce philosophe le rival de Descartes,

Descartes, s'il avoit eu sa logique & son génie. ~~_____~~

Spinoza, en adoptant le dogme effréné de L'HOMME
AVEC DIEU.
Diagoras, conserva les mœurs de Socrate; il avoit la sobriété des bonzes & de nos anachorètes : son désintéressement étoit si héroïque, que malgré la modicité de sa fortune, il remit aux héritiers de l'infortuné Jean de Witt une pension de 200 florins que lui faisoit ce grand homme : on ne le connoissoit dans sa solitude que par ses bienfaits : il sembloit que ce vertueux sophiste cherchât à rendre à la terre par l'exemple de sa vie, le Dieu qu'il lui ravissoit par son système.

Ses travaux inconfidérés réunis à ses malheurs abrégèrent ses jours : il mourut à la Haye, âgé de 45 ans, avec les regrets de tous les gens de bien qui n'avoient pas lu ses ouvrages.

Spinoza ne tomba que par degrés dans l'athéisme ; il en paroïssoit très-éloigné au commencement de sa carrière philosophique, quand il publia les *Principes de Descartes démontrés à la façon des géometres* : mais il en est de ce

PART. III. juif célèbre comme de Bayle : son scepticisme étoit un fluide corrosif qui commença par mordre sur les erreurs & qui attaqua ensuite les vérités de la nature.

Le premier ouvrage où Spinoza fut lui-même, est ce fameux traité *Théologo-politique*, où il examine les cultes religieux en citoyen du monde; ses principaux traits sont dirigés contre la législation de Moïse, les prophéties des juifs & leurs miracles. S'il faut croire ce dangereux sceptique, le législateur Hébreux étoit un fanatique imbécille; les prophéties n'ont pas plus de poids que les oracles des Sybilles, & les miracles sont impossibles: il y a au reste des recherches immenses dans cet ouvrage, & Newton y avoit puisé les principes fondamentaux de sa chronologie.

Les œuvres posthumes de Spinoza, bien plus hardies encore que le traité *Théologo-politique*, renferment sa vraie profession de foi: il expose son système avec un ordre géométrique qui étonne; le fameux comte de Boulain-

villiers l'a analysé avec précision dans un livre qui a pour titre *Réfutation de Spinoza* : cette réfutation annoncée dans le frontispice ne se trouve pas dans l'ouvrage ; & il est probable que c'est afin de faire passer le poison, qu'on a écrit sur le vase le mot d'antidote.

**L'HOMME.
AVEC DIEU.**

Suivant ce héros des athées modernes , il n'y a qu'une seule substance douée de l'étendue & de la pensée ; tous les êtres de l'univers sont des modes de cette substance , qu'on peut appeller Dieu , si l'on ne veut pas effaroucher le vulgaire ; un autre ordre de choses que celui que nous voyons est impossible ; les causes finales sont une chimère , & le monde ne se meut que par les loix d'une aveugle fatalité.

Bayle , qui malgré son pyrrhonisme n'étoit qu'un théiste inconséquent , a réfuté ce système d'une manière triomphante (*) ; il a prouvé

(*) Voyez son Diction. histor. au mot *Spinoza* ; vous y trouverez des choses : si vous ne voulez que des mots & des injures , lisez l'ouvrage qui a pour titre : *Arcana atheismi revelata philosophiæ & paradoxa refutata examine tractatibus Theologo-politici , authore Cupero* ; &

PART. III. qu'une substance unique ne peut être composée de parties hétérogènes & divisibles comme la matière; que ce monde n'est pas le meilleur des mondes possibles; que des effets sans cause sont une contradiction dans les termes; & que Dieu dans cette hypothèse étant sujet à déraisonner avec les sophistes, à être violé avec Lucrece, & à se manger avec les Cannibales, se trouve le plus extravagant des monstres qui soient sortis de l'imagination des mythologues & des théologiens.

La physique de Spinoza a pour base la chimère Cartésienne sur le plein. Sa métaphysique roule sur le néant des abstractions: sa morale dérive d'une ignorance profonde de la nature des hommes & de leur rapport avec les êtres qui les environnent. — Quand un athée marche ainsi sans cesse sur des sables mouvans, il est difficile qu'il parvienne à la vérité aussi-tôt que le théiste, qui suit d'un pied ferme une route qui lui a été frayée par une chaîne de grands hommes.

les critiques diffuses du bénédictin Lamy ou du ministre Bredembourg.

T O L A N D.

CE sceptique Irlandois étoit né avec une ame fiere & indépendante , que l'indigence aiguillonnoit fans humilier & que l'oppression irritoit fans abattre ; le premier ouvrage qu'il publia fut son *Christianisme sans mysteres*, la moins audacieuse de ses déclamations contre le culte de ses ancêtres : on le flétrit dans sa patrie au lieu de l'instruire ; on l'opprima au lieu de le réfuter : alors sa plume cessa d'être circonspecte ; il lança contre tous les cultes religieux son *Nazaréen*, son *Panthæisticon* & ses *Origines* (*). Il sembloit que cette attaque dût irriter les serpens du fanatisme : mais contre l'attente générale, ils cessèrent de siffler, & Toland

L'HOMME
AVEC DIEU.

(*) Le christianisme sur-tout étoit à ses yeux une idole qu'il se faisoit un devoir d'abattre : on voit dans ses ouvrages les plus étrangers à la religion des traces de son animosité contre ce culte ; il a fait une vie de Milton, où à propos de l'*Eikon Basiliki*, attribué à l'infortuné roi Charles I, il se joue de nos livres sacrés ; sa fureur est trop ouverte pour être dangereuse.

persécuté pour avoir combattu un culte, cessa
 PART. III. de l'être quand il les attaqua tous.

Les idées extraordinaires, je ne dis pas les idées justes, se rencontrent en foule dans les ouvrages de Toland; il est le premier ou plutôt le seul écrivain qui ait avancé que Moÿse étoit aussi athée que Spinoza : le savant Huet a eu la foiblesse de réfuter sérieusement ce paradoxe.

Toland étoit lui-même athée; & quoiqu'il n'en fassé pas l'aveu, on le voit évidemment dans ses ouvrages. Il mourut en 1722, en disant : *Je vais dormir.*



MANDEVILLE.

CE médecin Hollandois publia dans la patrie des Locke & des Newton tous les ouvrages L'HOMME
AVEC DIEU. audacieux auxquels il doit une sorte de célébrité; ses *Pensées libres* & la *Fable des Abeilles* sont les seuls que conservent les bibliomanes; le cynisme s'y montre à découvert; l'auteur y nie la distinction du juste & de l'injuste, & tente de faire l'apologie de la licence & des crimes: sans l'allégorie qui sert de voile à ces dogmes atroces, l'athée lui-même ne pourroit les lire. Mandeville mourut à Londres en 1733, après avoir vécu dans les principes qui dirigent sa plume.



M E S L I E R.

PART. III. **I**L y avoit en Champagne un curé de mœurs irréprochables qui vivoit en stoïcien, & donnoit à l'indigent chaque année le reste de son revenu ; on le proposoit à l'incrédule comme l'exemple du sacerdoce : il mourut en 1733 ; on chercha son testament, & on trouva sous ce titre un manuscrit très-volumineux, sur l'enveloppe duquel étoient ces mots adressés à ses paroissiens : « J'ai vu & reconnu les » erreurs, les folies & les méchancetés des » hommes ; je les déteste : je n'ai osé le » dire pendant ma vie ; mais je le dirai au » moins en mourant. Puissé ce mémoire , » écrit de ma main , servir de témoignage à » la vérité ! »

On ouvrit ce manuscrit & on y lut avec étonnement une critique naïve & grossière de tous les dogmes qu'il avoit prêchés pendant vingt ans : son but étoit d'anéantir toute reli-

gion, même celle de la nature (*); on ne traîne pas son cadavre sur la claie, supplice cependant bien plus fait pour son crime que pour le suicide.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Quelqu'éloge qu'on fasse de la vie privée de Meffier, il ne fera jamais mon héros. Un honnête homme qui a des doutes sur son culte, n'entre pas dans le sacerdoce : il ne prêche pas pendant vingt ans des dogmes dont il croit voir l'absurdité ; il n'est pas hypocrite toute sa vie, pour être philosophe quand il ne sera plus. -- Si toutefois on est philosophe quand on ravit à l'homme son Dieu & sa morale.

(*) Voyez les détails de cette singulière anecdote, *Nouv. mélang. de M. de Voltaire*, tome VII, page 301.



F R E R E T.

F R E R E T, un des écrivains les plus étonnans
 PART. III. de son siècle par ses vastes connoissances & par
 l'abus qu'il fit de sa raison, vécut moins avec
 les hommes qu'avec les livres, & on s'en
 apperçoit assez à l'aspérité de ses mœurs & à
 la sécheresse de ses ouvrages.

Reçu à l'âge de 25 ans à l'académie des
 belles-lettres, il y débuta par un discours hardi
 sur l'origine des François, qui lui valut la célé-
 brite & la Bastille (*); les inquisiteurs d'état qui
 le conduisirent dans sa prison ne lui laisserent
 que le dictionnaire de Bayle, pour en charmer
 les ennuis; Freret apprit presque par cœur ce
 fameux sceptique; ses doutes contre les cultes

(*) On demandoit à un homme d'état philosophe
 quel étoit dans la capitale l'emplacement où l'on pourroit
 ériger une statue à un roi qui voudroit être le pere de ses
 peuples, à Louis XVI: il répondit, *la Bastille*. --- Mot
 sublime que tous ces petits Machiavels de cour qui font
 de la politique l'art d'opprimer, ne font pas à portée
 d'entendre.

religieux germerent dès-lors dans sa tête ardente, & voilà l'origine de la *lettre de Thrasibule*.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Freret qui connoissoit presque toutes les langues anciennes & modernes, qui avoit défriché toutes les landes de la chronologie, qui par l'étude raisonnée qu'il avoit faite des annales humaines, étoit devenu le citoyen du monde entier, Freret, en un mot, le Varron des modernes, a reçu du fond de sa tombe le tribut d'éloges qu'il méritoit pour l'étendue & la variété de ses connoissances : mais je ne l'envisage ici que comme destructeur du théisme.

Avant d'attaquer la religion de la nature, ce sceptique s'effaya sur celle de ses peres : je ne parle point de sa *Moyfada*, satyre de college, qu'il eut dans l'âge mûr le courage de défavouer ; mais son *Examen des apologistes du christianisme*, est un ouvrage digne de Celse ou du grand Julien, & quelque'hétérodoxe qu'il paroisse, il est resté jusqu'ici sans réponse.

Freret très-profond dans ses écrits, étoit très-modeste dans les titres qu'il leur imposoit :

PART. III. *l'examen de nos apologistes*, est cependant moins un examen qu'un jugement ; & le livre audacieux qu'il écrivit contre la divinité , au lieu de s'appeller *lettre de Thrasibule* , pouvoit être décoré à son frontispice du titre fastueux de *Système de la nature*.

Ce qui me confirme dans cette idée , c'est que les principaux sophismes du *système* sont tirés de cette lettre de Thrasibule qu'on ne cite jamais (*) ; le nouveau Mirabaud n'auroit pas plus existé sans Freret que Boileau sans Juvenal & l'auteur de l'Enéide sans celui de l'Iliade.

Les sophismes de l'athée , au reste , ne sont pas plus neufs dans Freret qui cite des faits , que dans Mirabaud qui fait des phrases. Ils

(*) Tout ce que dit le patriarche des athées des idées innées , de l'action & de la réaction des parties du grand tout , de la manière dont l'homme a créé son Dieu , de l'altération des êtres qui les rend alternativement causes & effets , des rêveries théologiques sur les attributs de l'être suprême ; toute cette chaîne , dis-je , soit de raisonnemens , soit de sophisme , est copiée de la *Lettre de Thrasibule*. Voyez sur-tout depuis la page 161 jusqu'à la page 174.

roulent sur l'impossibilité de connoître l'essence de Dieu, qu'on confond avec celle de s'affurer de son existence; sur l'incompatibilité apparente du mal physique & de la providence; sur l'absurdité des cultes des hommes qu'on fait retomber sur celui de la nature, &c. tous ces argumens cent fois rebattus & cent fois réfutés ne peuvent guere plus être rajeunis que par le style; ce sont des traits rouillés dont on polit encore le fer, mais dont on a pour jamais émouffé la pointe.

Ajoutons pour l'honneur de la mémoire de Freret, que la *lettre de Thrasibule* ne fut point imprimée de son vivant; s'il eut le malheur de devenir athée, il n'y ajouta pas le crime d'en faire.

Ce savant mourut en 1749, âgé de 62 ans; il avoit vécu trois siècles, si on en juge par ses ouvrages.



LA METTRIE.

PART. III. **P**ERSONNE n'a écrit contre Dieu avec plus d'audace que La Mettrie, & personne ne mérite moins d'être réfuté ; c'étoit, dit-on, un fol qui n'écrivoit que dans l'ivresse : on s'en apperçoit assez à l'incohérence de ses idées, & à sa brillante imagination, à son éternelle déraison & à ses faillies.

Son *Histoire naturelle de l'ame*, son *Homme-plante*, son *Homme-machine*, son *Art de jouir*, sont sans logique & sans méthode : toutes les productions de sa plume effrénée, ne peuvent être lues que par les élèves de Pétrone, au milieu du repas de Trimalcion.

La Mettrie fut toute sa vie un prodige de contradictions : il la passa à traduire Boerhaave & à se jouer de sa morale ; à exercer la médecine, & à écrire contre elle : l'auteur de l'*Homme-machine* avoit vraiment la machine de son entendement détraquée ; & ses livres n'ont pas plus d'autorité en philosophie que les oracles

de la Sybille de Cumes ou de l'Elie des convulsionnaires.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

La plus forte contradiction qu'on reproche à La Mettrie, est d'avoir cherché à anéantir Dieu dans ses écrits, tandis qu'il avouoit à ses amis dans l'intimité, qu'il croyoit à son existence : la manie d'être cité par-tout, comme une machine extraordinaire, suffit pour expliquer ce problème moral ; au reste, on a vu en ce genre un prodige encore plus extraordinaire : un jésuite employé vingt ans dans les missions du Canada, avoit affronté cent fois le martyre pour amener les sauvages au culte d'un Dieu qu'il regardoit comme un imposteur. Un philosophe lui objectant cette inconséquence : « ah, répondit-il, vous n'avez pas d'idée du plaisir qu'on goûte à se faire écouter de vingt mille hommes, & à leur persuader ce qu'on ne croit pas soi-même. »

La Mettrie mourut à Berlin en 1751, âgé de 43 ans, & sa mort plus brillante que sa vie, fut honorée d'un éloge funebre du roi de Prusse.

BOULANGER.

PART. III. **C**E génie extraordinaire qui se forma lui-même malgré la nature, fut jugé dans sa jeunesse, le plus inepte des hommes, par ses instituteurs; & il eut cela de commun avec le célèbre Malebranche : ils appellerent tous deux à la postérité de ce jugement des beaux-esprits de college ; Malebranche lut Descartes & fit la *Recherche sur la vérité* ; Boulanger étudia le cœur humain & le fruit de son travail fut le *Despotisme oriental*.

Boulanger étoit ingénieur des ponts & chaussées : ce fut sur les grands chemins dont la direction étoit confiée à ses talens qu'il devint philosophe : on diroit que l'intelligence fuit à certains égards les progrès de la vue ; l'une & l'autre trop resserrées dans l'enceinte des villes se développent avec avantage dans une campagne ouverte, & où on jouit en liberté de toute la nature.

Boulanger

Boulanger eut la sagesse de bonne heure de se défier d'une imagination dont on est porté à confondre le brillant avec l'audace; il voulut savoir ce que pensoient sur la nature les hommes qui l'avoient précédés, afin d'acheter le droit de confirmer leurs opinions ou de les combattre; mais on ne peut apprécier les anciens, que par la lecture de leurs écrits originaux; suivant ce principe il étudia les langues; dans l'intervalle d'un petit nombre d'années il apprit le grec, le latin, l'arabe & l'hébreu avec ses dialectes: sa logique naturelle lui tenoit lieu de grammaire; & quand on a une tête bien organisée, on volé de soi-même dans une carrière où on ne feroit que ramper avec les méthodes arbitraires des Etienne, des Schrevelius & des Mascleff.

Le *Despotisme oriental* fut le premier écrit de Boulanger; mais il n'est que le dernier chapitre d'un ouvrage bien plus audacieux qui ne parut qu'après sa mort; je veux parler de l'*Antiquité dévoilée*, livre plein de recherches,

PART. III.

de saine critique, & quelquefois d'excellente philosophie, mais où il s'est trop abandonné à ses conjectures : quelque brillant que soit un édifice, on n'aime point à le voir bâti sur des nuages.

Le christianisme dévoilé est une satire amère contre la religion de nos peres, qui a révolté jusqu'au théiste : la terre a peu de cultes essentiellement destructeurs : les assassinats sacrés, les bûchers de l'inquisition, les guerres religieuses sont moins l'ouvrage de la doctrine que des imposteurs qui l'annoncent : on peut écrire contre le fanatique, mais sans l'être soi-même.

En général, Boulanger paroît trop affecté des maux qui affligent l'espece humaine ; les révolutions physiques du globe, les traces d'un grand déluge empreintes sur nos monumens, les crimes du sacerdoce sont les seuls objets qui se présentent à ses pinceaux : son imagination voit tout en noir, & s'il avoit été sublime, il auroit été le Tacite des philosophes.

Ce malheur de voir par-tout le mauvais

principe , le conduisit insensiblement à nier le bon ; il ne falloit peut-être que présenter des tableaux rians à son imagination pour le guérir de l'athéisme. Boulanger mourut à Paris en 1759 , âgé de 37 ans : il ressembloit , dit-on , à Socrate tel qu'il est représenté dans d'anciennes agathes : mais il n'avoit de ce grand homme que le courage & la physionomie.

L'HOMME
AVEC DIEU.



MIRABAUD.

PART. III.

MON enthousiasme pour la tolérance m'engage à ne parler ici que des athées qui ne font plus : ce n'est point au philosophe de la nature à fournir de l'aliment à la haine sacerdotale, & à indiquer à la loi les victimes qu'elle doit frapper.

Puisque le nom de Mirabaud se trouve à la tête du *Système de la nature*, je vais supposer un moment que ce livre effréné a été réellement trouvé dans les papiers du traducteur du Tasse ; je n'oublierai jamais, même en réfutant un athée, que la personne de l'auteur qu'on critique doit toujours être distinguée de ses ouvrages.

Le *Système de la nature* est de tous les livres de ce siècle, celui qui est le plus aisé à réfuter, pourvu que la critique parte de la plume d'un théiste & non celle d'un théologien.

Le cynique Mirabaud, tout en déclamant contre l'obscurité des principes métaphysiques,

est lui-même, dans sa définition de la nature, de l'intelligence & des élémens de la matière, ^{L'HOMME} ~~avec Dieu.~~ aussi obscur que Sanchoniaton, ou les livrès d'alchymie.

Le *système* fourmille de contradictions : ici *l'homme est produit de toute éternité* (*) ; comme si la réunion de ces deux mots *produit* & *éternité*, n'étoit pas nécessairement incompatible : là *l'observateur attentif voit la nature se remplir de germes errans* (**), tandis que quelques pages plus haut, il assure *qu'il n'y a point de germes* (†) : ailleurs il avance cette étrange proposition, que *dès que le vice rend l'homme heureux, il doit aimer le vice* (††) ; & dans ses péroraïsons éloquentes il assure au genre humain que le bonheur n'existe que dans la vertu.

Il me semble que quand on ose affirmer que Dieu n'existe pas, il faut le démontrer à la façon

(*) Tome I, pages 81 & 82.

(**) Ibid. page 34.

(†) Ibid. pages 23 & 27.

(††) Ibid. page 152.

PART. III. des géomètres : dès qu'on ne m'offre que des doutes, je dois préférer ma croyance à l'athéisme : s'il n'y a rien d'évident sur la terre, j'aime encore mieux me tromper avec mon cœur & le genre humain, qu'avec un petit nombre de sophistes qui mutilent ma sensibilité, & me font mourir mille fois avant d'entrer dans la tombe.

Après une lecture très-réfléchie de ce livre effréné, il m'a paru que l'auteur ne s'étoit point proposé pour but de faire un ouvrage utile, mais un ouvrage singulier, & que, ne se sentant point assez de génie pour élever à la vérité un monument qui fît époque, il avoit tenté d'acheter la célébrité d'Erostrate, par le livre le plus hardi qui fût sorti encore de la main des hommes.

Il m'a semblé que cet écrivain n'étoit ni chymiste, ni physicien; & il n'y avoit cependant qu'un homme tel que Newton, Stalh ou Boerhaave qui eût le droit de décomposer la matière, & de faire un nouveau système sur la génération des êtres.

Je suis tenté de croire que le *Système de la*

nature est un recueil des chapitres faits sans méthode, & dont des phrases de rhétorique forment seules la liaison; l'auteur avoit assez d'esprit pour écrire avec chaleur quelques pages de sophismes; mais sa tête n'étoit pas assez bien organisée pour embrasser d'une vue générale un vaste système d'erreurs, où toutes les idées s'enchaînaient & dont rien ne trahit la foiblesse de l'architecte (*).

L'HOMME
AVEC DIEU.

(*) L'indifférence de l'auteur de la *Philosophie de la nature* pour ce livre si vanté par les femmes qui ne le lisent point, est justifiée par une lettre de M. de Voltaire, qui nous est tombée entre les mains, & dont nous allons transcrire quelques fragmens.

Lettre de M. de Voltaire à l'Auteur de la Philosophie de la nature.

« Je suis bien sûr, monsieur, que vos mélanges sur
 » Suétone me donneront autant de plaisir que votre
 » dernier ouvrage, & que j'y trouverai par-tout la
 » main du philosophe: je mets une différence essentielle
 » entre la *Philosophie de la nature* & le *Système de la*
 » *nature*; il y a, j'en conviens, deux ou trois cha-
 » pitres éloquens dans le *Système*, mais tout le reste est
 » déclamation & répétition; l'auteur suppose tout &
 » ne prouve rien: son livre est fondé sur deux grands
 » ridicules; l'un est la chimère que la matière non pen-

PART. III.

Voilà pourquoi il y a si peu de choix dans les matériaux qui forment ce tout monstrueux ; tant de pensées foibles ou extravagantes à côté de quelques principes pleins de lumière , & un enthousiasme si factice pour la vertu , après avoir répété le blasphème de Brutus.

Quant au mérite littéraire de l'ouvrage , il me semble encore bien au-dessous de sa réputation ; il est aisé de démontrer que l'auteur n'a rien créé , & qu'il s'est contenté de rassembler sous un point de vue les opinions extravagantes qui sont répandues dans le traité théologo-

-
- » fante produit nécessairement la pensée : chimere que
 » Spinoza même n'ose admettre : l'autre
 »
 »
 » C'est la honte éternelle de la France que des philo-
 » sophes d'ailleurs instruits aient fait servir ces inepties
 » de base à leurs systèmes.
 » Vous êtes bien loin , monsieur , de tomber dans de
 » pareils travers , & je n'ai vu dans votre livre que du
 » génie , des connoissances & de la raison.
 » Votre sage critique.

A Ferney , ce 25 novembre 1771.

politique de Spinoza, dans la lettre de Thräfibule, & dans les œuvres de la Mettrie, de Bolingbroke & de Shaftesbury.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Son unique mérite est d'avoir rajeuni par le style des absurdités qui commençoient à déplaire en vieillissant; encore combien en général la maniere de l'auteur est-elle lâche & traînante! on achete par une heure d'ennui quelques lignes écrites avec chaleur: un philosophe qui feroit le génie du mal, pourroit mettre en trente pages les deux volumes du système, & il en feroit alors un miroir ardent qui embraseroit une partie de l'Europe.

Des femmes ont dit que ce livre étoit éloquent: je ne puis le croire; il n'y a point d'éloquence sans vérité: voilà pourquoi les sophistes ingénieux qui foudroyoient Socrate, n'étoient point regardés à Athenes comme des hommes éloquens: voilà pourquoi dans le roman d'Héloïse, de deux lettres contradictoires sur le suicide, il n'y en a qu'une qui soit un chef-d'œuvre d'éloquence.

PART. III.

Je ne fais si je me trompe ; mais dans trente ans on ne lira pas plus le système , qu'on ne lit aujourd'hui les rapsodies théologiques de Spinoza, le Leviathan de Hobbes, & le livre apocryphe des Trois Imposteurs ; la physique, le théisme & la raison , auront sapé alors les pieds d'argile de ce colosse qui semble nous écraser ; & malheur à nous si j'étois un faux prophète !



CHAPITRE VII.

RÉFLEXION PHILOSOPHIQUE ET NATURELLE SUR LA PHILOSOPHIE QUI NE CONSISTE QU'À DÉTRUIRE.

LES hommes ont presque toujours mal jugé L'HOMME
AVEC DIEU.
les philosophes ; ils les ont persécutés , quand ils étoient utiles ; ils les ont adorés , quand ils cessoient de l'être.

Il y a des tems où un philosophe peut être regardé comme un demi-dieu parmi les nations ; c'est lorsqu'elles sont en proie à la superstition & au fanatisme ; lorsque d'indigenes préjugés déshonorent leurs opinions , leur culte & leurs loix ; lorsque , pour les ramener à la nature , il faut détruire également ce qu'elles font & ce qu'elles croient ; les Bacon , les Galilée , les Descartes paroissent alors , & donnent une secousse à l'esprit humain pour le tirer de sa léthargie ; mais le premier usage que les peuples font de leur liberté , c'est de frapper leurs libérateurs.

PART. III.

Cependant les germes qu'ont semés ces grands hommes se développent ; le mouvement philosophique se communique d'un état à l'autre ; la révolution s'achève , & tout le monde devient philosophe : c'est dans ce moment que les sages de la terre sont remplacés par les sophistes. Dès qu'on ne trouve plus de préjugés à détruire , on attaque les vérités immortelles de la nature , & cette philosophie bâtarde fait alors plus de tort au genre humain que les anciennes erreurs dont la philosophie légitime l'a délivré ; cependant à mesure que l'art devient moins utile , les artistes sont plus honorés ; on tremble d'imiter les hommes stupides qui mépriserent Bacon (*), qui exilèrent Descartes , & qui brûlèrent les ouvrages de Galilée , & on ne prononce qu'avec respect les noms de Chubb , de Tyndale & de la Mettrie.

Quand les philosophes ont été les plus res-

(*) Ce grand homme a mis dans son testament : *Je legue mon nom & mes ouvrages à la postérité ; car mon siècle ne me connoît pas.*

pectables des hommes, on a cabalé contre eux ; ~~_____~~
 quand ils sont devenus moins dignes de respect, ^{L'HOMME}
 ils ont cabalé à leur tour. _{AVEC DIEU.}

Le nom de cabale ne doit offenser personne ; il est certain que dans tous les tems où les hommes de lettres ont pu faire une secte à part, ils ont cabalé pour être les dispensateurs uniques de la célébrité. De grands hommes même n'ont pas été exempts de cette foiblesse : voyez Port-Royal ; jamais on n'a vu sur la terre de société qui ait rendu plus respectable le génie & la vertu ; cependant ces solitaires célèbres n'étoient pas exempts des préjugés des sectaires. Arnaud doutoit que les jésuites pussent produire un bon géometre , & Paschal faisoit l'éloge des Enlumineurs (*).

Je serois tenté de pardonner à des hommes de génie , de vouloir asservir tous les êtres qui pensent , à leurs opinions littéraires ; mais je ne vois qu'avec douleur que des philosophes caba-

(*) Ridicule déclamation en vers contre les jésuites, dont on voit un grand éloge dans les Provinciales.

PART. III.

lent pour faire du scepticisme la religion de la terre; on diroit qu'ils cherchent moins à m'éclairer qu'à me rendre infortuné.

J'étois heureux & tranquille dans ma croyance : observant avec simplicité les loix sociales, fidele au culté de ma patrie, & espérant de me reposer un jour dans le sein du Dieu que mon pere en expirant avoit invoqué; pourquoi un écrivain téméraire vient-il renverser l'édifice de mes connoissances? Pourquoi cherche-t-il à anéantir dans un instant cinquante années de vertu? Pourquoi m'expose-t-il à vivre dans la crainte & à mourir dans les remords?

Qu'on ne dise point que la religion naturelle n'est qu'un tissu de préjugés qui déshonorent l'être qui pense? C'est bien à des philosophes que j'ai vu naître à attaquer un culte qui subsiste depuis la naissance des âges! J'exigerois autant de preuves pour justifier leur incrédulité, qu'ils en exigent de moi pour justifier ma croyance.

Je fais que les théologiens ont défigurè

l'ouvrage de Dieu & de la nature ; mais ces préjugés même deviennent une nouvelle preuve de son authenticité ; comme les faux calculs sur la quadrature du cercle démontrent l'excellence de la géométrie.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Mais accordons pour un moment à Freret & à Shafesbury que tous les cultes de la terre sont des préjugés ; ce blasphème ne les rendra pas plus conséquens ; la philosophie ne consiste pas à détruire tous les préjugés. Combien y a-t-il d'institutions sublimes fondées sur eux , & qui font la gloire des peuples & des législateurs ? L'honneur lui-même , considéré sous certains points de vue , n'est-il pas un préjugé ? Ainsi quand même la religion qui fait notre bonheur ne seroit que le fruit de l'imposture , le philosophe devoit encore la respecter ; il devoit préférer les ténèbres d'une erreur utile au genre humain , à l'affreuse lumière de la vérité.

Au reste , il s'en faut bien que le théiste ne marche dans le crépuscule de la vie qu'avec un bandeau sur les yeux : tous ses sens déposent

PART. III. en faveur du Dieu qu'il adore , & il a mille fois plus de motifs pour y croire , que le pyrrhonien n'en invente pour en douter.

L'athée demande pour se faire théiste le miracle de Julien : il veut lire sur un nuage en caractères de feu : *Homme, adore la divinité* : mais le spectacle de ces systèmes de soleils gravitans les uns sur les autres , pour maintenir l'harmonie de l'univers , n'est-il pas plus lumineux qu'un vain nuage ? Quels sont ces caractères qu'on oblige la main de Dieu à tracer pour se faire reconnoître ? Veut-on que l'ordonnateur des mondes parle la langue de l'athée & s'affujettisse à sa grammaire ?

Le philosophe qui ne dogmatise que pour détruire a une singulière logique ; il dit : on souffre sur ce globe , donc la providence est un phantôme : il y a du mal , donc il ne peut y avoir un auteur du bien.

Pour mettre tout le monde à portée d'apprécier ce sophisme , je suppose que des enfans de Negres & d'Albinos qui n'ont encore rien

vu,

vu, entrent pour la première fois dans la plaine où sont les ruines de l'ancienne Palmyre; après le premier quart-d'heure de silence, ils se mettront à raisonner chacun suivant son préjugé; l'Albinos dira: c'est un Albinos qui a construit Palmyre; non, répondra le Negre, il n'y a que l'être infini, le grand Hanne-ton qui ait eu ce pouvoir: survient un Brame qui leur dit: vous vous trompez tous deux; les élémens de cette terre que vous foulez aux pieds se sont combinés d'eux-mêmes pour former ces colonnes: l'Albinos & le Hanne-ton n'ont rien créé, & il n'y a point de Palmyre.

L'HOMME
AVEC DIEU.

L'Albinos est le peuple qui fait de Dieu un homme ordinaire; le Negre est le théologien qui à force de subtilités en fait un être de raison; le Brame est l'athée qui le nie.

Le Negre & l'Albinos se trompent, parce qu'ils veulent juger de ce qu'ils ne sont pas à portée de connoître; mais celui de tous qui raisonne le plus mal est le Brame, qui sur les ruines mêmes de Palmyre veut que Palmyre n'ait jamais existé.

PART. III. Un philosophe n'a point le droit d'écrire contre Dieu à cause des nuages dont il s'enveloppe ; c'est être de mauvaise foi que de juger du théisme par le voile léger qui le couvre , & non par les traits de lumière qu'il laisse échapper de toutes parts. Le point mathématique , le calcul des infiniment petits , la considération de ces lignes , qui , en s'approchant sans cesse ne parviennent jamais à se rencontrer , sont autant d'écueils pour l'intelligence des géomètres. En conclurez-vous qu'Archimede & Bernouilli sont des imposteurs ? Ferez-vous avec Hobbes un nouveau livre contre la géométrie ?

Voici une remarque plus décisive qu'on ne pense , contre la philosophie qui ne consiste qu'à détruire : j'ai déjà eu occasion plus d'une fois de la faire pressentir ; mais c'est ici le lieu de la mettre dans un nouveau jour.

Il est presque impossible que les personnes qui ont reçu de la nature une grande souplesse dans les organes , beaucoup de finesse dans

le tact & un cœur très-sensible , favorisent L'HOMME
AVEC DIEU.
une doctrine qui tendroit à l'athéisme ; il est
aussi essentiel à leur bonheur d'adorer un être
& d'aimer les autres , que d'exister ; le silence
de la nature resserre leurs cœurs comme la
vue d'un champ de bataille hérissé de cadavres.

Pour l'athéisme , quand il n'annonce pas un
cœur corrompu , il suppose du moins une
ame triste & glacée ; d'ordinaire un athée
est un homme blasé , ses passions n'ont plus
d'énergie , son imagination est froide, comme
il se représente la nature.

S'il peut y avoir un homme de bonne-foi
qui soit sans religion , c'est un savant égaré
par l'esprit de système, dont les études pro-
fondes ont émouffé l'activité des organes , &
qui cesse de croire , parce qu'il cesse de sentir.
Tel étoit l'auteur célèbre de la *Lettre de Thra-
sibule* , l'homme de l'Europe qui avoit acquis
le fonds le plus prodigieux de connoissances ;
mais sans tempérament , sans ame & sans génie.

Bacon, Locke, Malebranche & Newton qui

PART. III.

étoient auffi philosophes que Freret , mais qui avoient plus de fenfibilité , furent des hommes religieux ; ils ne prononçoient qu'avec respect le nom de l'Être fuprême ; ils avoient trop étudié les grands effets de la nature pour ne pas adorer la premiere caufe.

En général, les hommes dont l'imagination ardente & la fineffe de goût trahiffent la fenfibilité , font naturellement pieux. Voyez Pafchal , Fénelon , le docteur Young & furtout l'immortel Racine ; on n'auroit pu leur ravir Dieu fans leur ravir en même tems la moitié de leur exiftençe.

Il me femble que la dévotion dans un beau génie nourrit l'imagination ; le langage de l'une & de l'autre eft le même : les lettres latines d'Héloïfe à Abailard me paroiffent des poèmes pathétiques ; & je regarde les nuits philofophiques d'Young comme un livre afcétique , tel qu'auroient pu le faire un Pacôme & un Hilarion , s'ils avoient fu écrire.

Quel eft l'homme fenfible qui pourroit

s'accommoder d'une doctrine essentiellement l'HOMME
 contraire à tous les nœuds qui l'enchaînent à AVEC DIEU.
 la nature ? qui voudroit vivre dans la société
 sans famille, sans patrie & sans ami ? qui oseroit
 s'exposer à être seul au milieu de l'univers ?

Je ne parle point ici de la religion comme science ; il est trop facile d'en abuser. Mais la religion comme principe des mœurs , fait la félicité du genre humain : lorsqu'elle est éclairée, elle maintient l'harmonie entre les principes qui constituent l'homme ; elle réprime encore les passions , lorsqu'elle est triste & minutieuse.

Je crois avoir assez prouvé que la philosophie , qui ne consiste qu'à détruire , est un fléau pour une nation ; cependant je suis fort éloigné de faire aux gens de lettres un crime d'être philosophes ; je ne suis ni assez stupide pour mépriser les beaux génies qu'on honore de ce titre , ni assez enthousiaste pour écouter leurs oracles sans les peser. Voici mon vœu , & peut-être celui de tous les gens de bien. Il feroit à souhaiter que la philosophie s'occupât

PART. III. plus à élever qu'à renverser ; qu'elle éclairât les peuples sans les rendre malheureux ; qu'elle foudroyât à son gré la superstition & le fanatisme , mais qu'elle respectât la religion de la nature. Ne peut-elle pas écarter les ronces qui défigurent le plus auguste des monumens sans le mutiler ? Que le sage n'aspire pas à n'être que hardi ; qu'il me rende chers Dieu & les hommes , & la terre est à ses pieds.



L I V R E I I.

DES ERREURS HUMAINES SUR L'ESSENCE DE DIEU.

BACON a dit : une philosophie superficielle fait de l'homme un athée , mais une philosophie profonde en fait un homme religieux : c'est sur la foi de ce beau génie que j'ose m'enfoncer un moment dans l'abyme de l'essence de Dieu ; le flambeau que je porte me servira , sinon à me conduire , du moins à m'éclairer , sur les chûtes des grands hommes.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Lorsque de nos jours un philosophe a proposé avec circonspection ses doutes sur l'essence de Dieu , un tribunal subalterne abandonnant les causes des citoyens confiées à son arbitrage , pour juger la cause de Dieu qui ne le regardoit pas , a crié à l'impiété & à l'athéisme ; il a flétri , pros crit , opprimé un homme de lettres

PART. III. qui n'opposoit aux décrets, aux anathêmes & aux bûchers, que Dieu, son livre & l'indignation tacite des gens de bien.

Aujourd'hui que ce livre brûlé renaît de sa cendre, on ne trahira point la vérité par une prudence pufillanime; si l'essence de Dieu est vraiment un problème inexplicable à l'intelligence humaine, ce n'est pas avec des sentences du Châtelet qu'on pourra le résoudre; le décret du saint-office contre Galilée n'a pas porté la terre au centre du système solaire: poursuivons notre carrière avec courage & appelons à la postérité d'un jugement odieux, dût-elle ne rendre qu'une justice tardive à notre mémoire.



CHAPITRE PREMIER.

*DES ERREURS POPULAIRES
SUR L'ESSENCE DE DIEU.*

TELLE est la nature de l'esprit humain que, L'HOMME
AVEC DIEU.
s'il n'exerce son activité sur les êtres sensibles, il s'élance dans la région des chimères : l'inertie ne peut être son élément ; il faut qu'il travaille sur la nature ou qu'il cherche à l'ancrer.

L'homme du peuple borné en général aux fonctions animales n'a pas le loisir de tendre avec vigueur les ressorts de son intelligence ; mais il réfléchit quelquefois , quoique d'une manière vague & décousue , & ces idées précipitées n'étant point corrigées par des idées subséquentes , il n'est pas étonnant que l'erreur en soit le résultat.

Un cri échappé du fond des entrailles annonce à tout être pensant qu'il y a un Dieu : si le peuple étoit sage , il s'arrêteroit là & adorerait ce Dieu en silence.

PART. III.

Mais l'homme vulgaire qui croit en Dieu, veut fixer ses regards sur ce Dieu qu'il adore ; il se croiroit athée, s'il ne dessinoit pas l'objet de son culte : il faut que l'ordonnateur des mondes ait à ses yeux des proportions de grandeur, comme la statue que l'artiste veut placer sur sa base.

Les attributs du Dieu populaire sont d'abord très-imparfaits ; il faut du tems pour que le philosophe vienne rectifier les desseins grossiers de la multitude : Sophocle n'a pas paru avant Thespis, & les palais n'ont pas été construits avant les chaumières.

Il est probable que les peuples sauvages dont les idées fugitives se seroient échappées, si elles n'avoient été fixées par des objets physiques qui frappassent leurs organes, voulant offrir leurs hommages au Dieu dont leur cœur & leur raison leur attestoient l'existence, commencèrent à se prosterner devant le Soleil : dès que le premier pas vers l'erreur étoit fait, le second étoit aisé à justifier ; puisque l'homme

avoit eu la foiblesse de vouloir saisir Dieu, il ne pouvoit mieux faire que de choisir pour le représenter l'astre brillant qui vivifie la nature.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Mais il y a des jours où le ciel est voilé par les nuages; des climats tels que ceux du pôle sont privés de la vue du soleil pendant des mois entiers : cependant le peuple sent le besoin d'adorer son Dieu : alors il le représente par des images frivoles de l'astre qui répand la lumière; ces symboles grossiers reposent son imagination, & il est religieux.

Dans ces belles contrées de l'Asie qui semblent le berceau du genre humain, le feu devient le symbole du soleil, qui est lui-même le symbole de la divinité; & il faut avouer que de toutes les erreurs du peuple sur l'essence divine, l'opinion qui identifie Dieu avec l'élément principe, est celle qui fait le plus d'honneur à son intelligence.

Mais il s'en faut bien que le culte de Zoroastre ait été la religion de toutes les sociétés naissantes : la plupart des premiers adorateurs

PART. III.

du soleil ne jugeant du disque de cet astre que par sa grandeur apparente, crurent le bien désigner par une pierre circulaire : voilà l'origine de ce caillou conique que la Syrie révéroit sous le nom d'Elagabal (*) & de la meule informe dont on avoit fait le type de Jupiter Ammon (**).

Peu à peu les peuples sortent de la fange de la barbarie : alors on voit éclore chez eux des sculpteurs ; ces artistes donnent le poli au marbre & à l'airain : on taille en forme de rayons la circonférence de la pierre , & le peuple s'applaudit de la supériorité de son soleil sur celui de ses voisins qu'il traite de barbares.

Les progrès des arts amènent insensiblement ceux de la raison ; on voit le soleil se mouvoir de lui-même & parcourir à pas de géant sa vaste carrière ; alors on rougit de l'avoir désigné par une pierre soit brute , soit rayonnante : on propose au culte public la nature animée , plutôt que les froids ouvrages de l'art , & voilà

(*) Herod. lib. V.

(**) Quint-Curt. lib. IV , cap. VII.

au rang des dieux la tortue de l'Inde qui porte 
 le monde solaire sur son écaille ; le bœuf Apis L'HOMME
AVEC DIEU.
 qui a le firmament empreint sur le poil qui
 le couvre, & le hanneton phosphorique des
 Caffres.

Quelque demi-sceptique paroît au milieu de
 ces peuples à demi-civilisés : il leur fait entendre
 que , puisque l'homme est le maître de la tortue ,
 du bœuf & du hanneton , il ne peut les choisir
 pour symboles de la divinité : ce raisonnement
 étoit sans réplique ; dès-lors les animaux n'ont
 plus été que des dieux subalternes , & le Dieu
 par excellence est devenu un homme.

De ce moment la science des attributs de
 Dieu s'est divisée en trois branches : l'homme
 a donné à son idole ses vertus , ses foiblesses
 & son impuissance , & voilà le Dieu populaire ;
 il a réuni à ses qualités & à ses vices un grand
 pouvoir , & voilà le Dieu des théologiens ;
 enfin il a donné à ses perfections finies une éten-
 due infinie , & voilà le Dieu des philosophes.

Ne fixons en ce moment nos regards que

PART. III. sur le Dieu populaire ; il est évident que l'idée de faire un homme du soleil convenoit parfaitement à l'intelligence de la multitude : ce soleil paroïsoit un char de feu roulant dans les plaines de l'espace ; mais qui conduit ce char ? C'est sans doute un jeune homme invisible dont la beauté est indépendante des outrages du tems : & voilà Apollon , le dieu de la terre , qui sous des noms différens , a eu le plus d'encens & d'adorateurs.

Les poètes sont venus avec ce cortège d'artistes qui peignent au lieu de discuter , & embellissent la raison au lieu de l'étendre ; ils ont fait l'histoire de cet Apollon , & quand la rouille du tems s'est une fois répandue sur ces contes religieux , ils ont acquis la même autorité qu'ont pour nous les marbres d'Arondel ou les fastes du capitolé.

C'est un singulier spectacle pour l'observateur de la nature humaine , de voir comment s'y sont pris ces poètes de l'antiquité pour rectifier leur absurde mythologie : l'homme

grossier que le peuple avoit divinisé ne tarda pas à bleffer leur raison : ils sentirent aisément combien un Dieu qui croît & qui digere étoit absurde : alors ils le firent léger & diaphane, sans cependant le rendre invulnérable : aussi le Diomede d'Homere bleffe Mars & Vénus ; il a fallu des siècles entiers pour que la multitude se persuadât, que l'artiste suprême ne devoit pas être confondu avec le foible argile que sa main organise ; pendant que les philosophes représentoient l'être par excellence vivifiant les mondes, le peuple alloit en foule admirer dans la Crète le tombeau de Jupiter.

L'HOMME
AVEC DIEU.

En général, dès qu'il a été décidé dans l'esprit du peuple que Dieu étoit un homme, il l'a fait raisonner d'après ses préjugés & agir d'après sa foiblesse ; par-tout les mœurs des nations désignent les mœurs des êtres devant qui elles se prosternent : une chaîne sensible unit l'histoire du ciel à celle de la terre, & la théogonie avec les annales du genre humain.

De tems immémorial, les Orientaux font

PART. III.

accoutumés à être gouvernés par des despotes invisibles qui, du fond de leur ferraïl, ordonnent qu'on vende ou qu'on égorge les troupeaux intelligens confiés à leur conduite ; les malheureux esclaves qui traînent dans ces climats leur pénible existence, ne voient jamais leur souverain : ils ne s'adressent à lui que par l'intermede de ses visirs : c'est aussi dans l'Orient qu'on a vu multiplier cette foule de génies ou de demi-dieux qui déchargent l'Être suprême du fardeau de la toute-puissance.

Il est probable que c'est en Asie, qu'Épicure a pris son système des dieux supérieurs, végétant obscurément dans leurs intermondes ; du moins ce culte étoit plus fait pour les empires des Xerxès & des Aurengzeb que pour la patrie des Aristide & des Thémistocle.

Il y a beaucoup de traces de despotisme dans la théogonie grecque ; mais c'est que les peuples n'étoient pas encore libres, quand ils se firent des dieux ; il n'y avoit point de république en Europe, quand on écrivit l'histoire de Jupiter :

aussi

aussi ce dieu est-il vraiment un de ces despotes de l'Asie à qui ses sens disent sans cesse qu'il peut tout ce qu'il veut : il épouse sa sœur , il jouit de ses filles , il détrône & mutile son pere ; & sa vie seroit le comble de l'horreur , si elle n'étoit pas le comble du ridicule.

Lorsque ces peuples ont secoué le joug de leurs tyrans , leurs mœurs aluères & indépendantes ont influé sur leur culte religieux : c'est ainsi qu'on a vu ces Germains que Tacite a rendus célèbres , mais qu'il auroit moins vantés si Rome avoit été plus vertueuse , porter l'esprit républicain jusques dans leur commerce avec la divinité. Le dieu Thor chez cette nation singulière étoit chargé de détourner la grêle & les orages ; les prêtres dans cette intention sacrifioient sur son autel ; & pour rendre son engagement plus authentique , ils faisoient un contrat , & le plaçoient aux pieds de sa statue ; quand la grace étoit obtenue , ils venoient en cérémonie déchirer le traité , &

L'HOMME
AVEC DIEU.

PART. III. donner au dieu sa quittance (*). On voit que les Germains anéantissoient la divinité, pour conserver la bonne foi.

Le vulgaire a cru pendant long-tems les dieux dans une dépendance réciproque les uns des autres ; cette idée, que le polythéisme donne de leur subordination paroît étrange au philosophe. César qui se connoissoit mieux en supériorité que les dieux de la mythologie, se croyoit sujet, si Pompée étoit son égal. La divinité comme le despotisme, n'admet ni rivalité, ni dépendance.

L'absurdité religieuse a été poussée encore plus loin : on a chez quelques nations subordonné la divinité aux hommes. Le Dairi du Japon loge dans son palais 366 idoles, qui font tour-à-tour sentinelle autour de son lit ; quand il passe mal la nuit, le dieu est fustigé & banni de la cour. Au reste, ce prince qui a tant de dieux pour esclaves, n'est lui-même que le premier sujet du Kubo ; il dérange à son gré les

(*) Voyez Brouwer, de adorationibus.

hiérarchies célestes , & n'a pas le moindre pouvoir dans le Japon.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Il est peu de perfections que le peuple ait plus contesté à l'Être suprême , que l'unité (*) : cependant les polythéistes sont les plus inconséquens des hommes. Deux êtres ne sauroient exister avec les privilèges de la divinité ; si l'un des deux est moins puissant , il n'y en a qu'un qui soit Dieu ; si la puissance est égale , il n'y en a point.

Rien ne démontre mieux la dépravation de l'esprit humain , que le fanatisme des peuples , qui firent Dieu aveugle & barbare comme eux. Comment des hommes policés ont-ils pu élever des autels à Saturne , à Teutatès , à Vitziliputzili , à ces idoles qu'on ne nourrissoit que de sang humain , à ces dieux qu'il eût fallu étouffer , s'ils avoient vécu parmi les hommes ? Quelle idée me donne-t-on d'un Être suprême , qui n'inspire d'autres sentimens que la féroce,

(*) Cet attribut de Dieu sera ci-après l'objet d'un chapitre.

PART. III.

& qui n'apprend à ses adorateurs à exister, que pour leur apprendre à se détruire ?

De vils déclamateurs parmi le peuple ont aussi traité Dieu de tyran, parce qu'il y a des scélérats sur la terre. Eh, quoi ! la divinité devoit-elle pour plaire à quelques sophistes, dépouiller nos actions de la moralité qui les ennoblit, nous ôter la raison pour prévenir ses abus, & nous créer insensibles afin de nous rendre heureux ?

Il est inutile de s'étendre davantage sur les préjugés populaires qui déshonorent la divinité, parce qu'ils sont bien moins dangereux que ceux des théologiens & des philosophes ; il suffit de voir les erreurs du peuple, pour s'en garantir ; mais pour ne point partager les rêveries d'un Platon, ou d'un Tertullien, il faut détruire leur système.



CHAPITRE II.

DES ERREURS PHILOSOPHIQUES SUR
L'ESSENCE DE DIEU.

SI l'on interroge un homme du peuple sur l'essence de Dieu, il bégayera par habitude une réponse inintelligible, & croira vous avoir satisfait. — Hyeron fit autrefois la même question à Simonide : ce sage demanda un tems fort long pour y réfléchir; au bout du terme, il fit prolonger le délai, & répéta ainsi plusieurs fois le même expédient. Le prince parut étonné de l'embarras de Simonide; mais le philosophe répondit, que plus il examinoit le sens de cette énigme, plus elle lui devenoit inintelligible (*): c'est ce qu'il cherchoit en instruisant le roi de Syracuse, non à être subtil, mais à être vrai. Le problème de l'essence de Dieu n'a point de

L'HOMME
AVEC DIEU.

(*) Cicér. de Natur. Deorum, lib. I. D'autres écrivains mettent cette aventure entre Crésus & Thales. Voyez Tertull. in apologetico, cap. XLVI.

PART. III.

données; toute la différence qu'il y a souvent entre l'ignorant & le savant qui veulent l'expliquer, c'est que l'un est dupe, & que l'autre est frippon.

Le docteur Clarke qui cependant n'étoit ni dupe ni frippon, a tenté de résoudre le problème de Simonide.

Ce Clarke qui a imaginé de décomposer Dieu, comme Newton son maître décomposoit la lumière, débute dans son analyse par la plus palpable des contradictions : il dit que l'essence de Dieu est incompréhensible (*); & ensuite il s'occupe à la comprendre & à la faire comprendre même à l'athée; c'est un sophiste qui assemble ses disciples pour leur démontrer la chimère du grand œuvre, & qui finit la séance alchymique par leur dire : *je l'ai trouvé.*

La nature, comme je l'ai déjà dit plusieurs fois, nous persuade de l'existence d'une pre-

(*) *Démonstrat. de l'existence & des attributs de Dieu, propos. V.*

niere cause ; mais elle ne nous éclaire pas de
 même sur ses attributs : il faut une philosophie L'HOMME
AVEC DIEU.
 trop abstraite pour mesurer un être qu'on
 appelle infini, ou plutôt ces connoissances har-
 dies sont l'écueil de la philosophie.

Il me semble que l'intelligence de l'homme
 qui calcule si bien les merveilles des productions
 de la nature, est bien peu faite pour analyser
 ses principes. La physique qui rend compte
 avec tant de sagacité des phénomènes de l'élec-
 tricité, ignore la nature de l'élément qui les fait
 naître ; les Harvey, les Lewenhoeck & les Buf-
 fon ont été peres, ont même analysé les plai-
 sirs de la jouissance, sans avoir développé les
 mystères de la génération : Newton même, le
 grand Newton, qui a surpris si souvent la nature
 dans ses opérations, a-t-il jamais expliqué pour-
 quoi tout gravite dans l'univers, & d'où vient
 cette force projectile qui fait décrire des ellipses
 aux planetes ?

Ne seroit-il pas plus simple de se dire à soi-
 même : l'Être suprême ne nous a point organisé

pour pénétrer dans l'essence des choses, donc il ne veut pas que nous nous occupions de la sienne.

Ce que nous appellons le secret de la nature sur l'essence des choses est pour nous la boîte de Pandore : on ne peut l'ouvrir sans faire les malheurs du genre humain.

Tâchons d'analyser les principaux poisons que renferme cette boîte fatale : si l'*espérance* est au fond, ce ne peut être que celle de la refermer.



ARTICLE PREMIER.

DE DIEU INFINI.

LE premier philosophe qui rêva dans son atelier sur les attributs qu'il donneroit au Dieu qu'il L'HOMME
AVEC DIEU. vouloit forger, dit en lui-même : le peuple a mis un homme sur l'autel ; il ne faut point être vain & vil comme lui.

Je suis borné, ajouta-t-il, donc Dieu ne l'est pas : je suis fini, donc Dieu est un être infini.

Mais quelle idée avons-nous de l'infini ? N'est-ce qu'une progression illimitée du fini ? Mais une suite même illimitée de nombres finis ne sauroit former un nombre infini ; l'infini n'est-il qu'une négation du fini ? mais une négation n'est rien : le philosophe en rectifiant le Dieu populaire, ne lui a donc substitué qu'un homme incommensurable ou un être de raison.

L'infini est un être métaphysique qu'il ne faut ni analyser, ni réaliser ; lorsque l'illustre Fontenelle voulut le soumettre à ses calculs dans

ses *Éléments de la géométrie de l'infini*, il prouva par cette alliance monstrueuse de la métaphysique & de la géométrie, qu'il n'étoit ni métaphysicien ni géometre.

Le profond Prémontval dans sa *Théologie de l'être* (*) n'a fait que multiplier les énigmes de la théorie de l'infini, en divisant cet être abstrait en trois : en créant un *infini suprême*, un *infini mathématique* & un *infini mitoyen* (**). On croit lire l'almanach de Lantberg en théorèmes & en corollaires ; encore

(*) Cet ouvrage fait partie des *Mémoires de l'Académie royale de Prusse*.

(**) Suivant cet Œdipe de la métaphysique l'*infini suprême* est ce à quoi l'on ne peut rien ajouter, par la raison qu'il renferme tout.

L'*infini mathématique* ne peut se comprendre que par une comparaison, telle que celle de l'éternité ; la quantité des heures écoulées qui la composent diminue sans cesse tandis que la quantité de celles qui sont à écoulér augmente, sans qu'il soit possible de dire que le nombre des unes & des autres soit fini.

Pour l'*infini mitoyen*, on ne l'explique ni par une définition, ni par une comparaison. Voyez *Théologie de l'être*, paragr. 9 du principe de l'asséité universelle.

C'est avec une pareille théorie que l'académicien de Berlin se flatte de rendre l'athée à la divinité.

l'astrologue est-il en ce genre supérieur au géomètre : car s'il opere un aveugle, c'est du moins sur des êtres réels, au lieu que les créateurs de l'infini operent en aveugles sur des chimeres.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Tout ce qui existe nous semble fini : la nature elle-même est finie, puisque le vuide sans lequel il n'y a point de mouvement est démontré.

Or, comment Dieu infini pourroit-il vivifier une nature finie ?

Sa puissance s'étend-elle dans le néant ? Peut-il exister où il n'y a point d'existence ?

Dieu est un être infini : mais qui l'a dit à cet être fini, qui s'appelle philosophe ? A-t-il une échelle graduée pour mesurer cet attribut métaphysique ? Non, l'infini ne signifia jamais que notre impuissance de diviser le fini jusqu'à ses élémens ; ainsi la définition de Dieu par les philosophes est un crime de leze-divinité, ainsi que celle qui a été donnée par la multitude,



ARTICLE II.

DE DIEU ÉTERNEL.

PART. III. **L**E premier philosophe qui a dit , Dieu est éternel, étoit moins absurde que celui qui a dit, Dieu est un être infini : il est certain qu'on ne fauroit concevoir un Dieu qui ait commencé; car, pourquoi auroit-il passé du néant à l'être, & qu'est-ce que le néant ?

Il est impossible d'assigner un moment où Dieu n'étoit pas , ainsi que de fixer une époque où il ne sera plus : ainsi quand Hésiode a fait éclore la divinité d'un œuf, & quand Seneque a prédit que Jupiter seroit entraîné dans la chute des mondes, ils ont avancé tous deux la plus complete des extravagances.

Mais d'abord cette éternité n'est point essentielle à Dieu ; il est très-probable que la matiere la partage : puisque de tout tems Dieu a pu vivifier la nature, il l'a vivifiée de tout tems : l'idée théologique que Dieu s'est reposé pen-

dant une éternité, pour créer le monde d'hier, 
est un vrai blasphème.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Ajoutons qu'il ne faut point presser ce mot *éternité* ; car il n'a point d'acception réelle dans la langue des vrais philosophes.

L'éternité n'est pour notre foible intelligence que l'infini en durée, mais il est aussi impossible de le concevoir que l'infini en espace.

Qu'est-ce qu'une éternité qu'on divise à son gré, ainsi qu'une échelle arbitraire du tems qui s'écoule ?

Il faut bien que le moment où je parle, soit une partie de l'éternité : voilà donc une durée infinie soumise à des fractions : ce qui est contradictoire.

On peut dire encore que ce même moment où je parle est la limite entre une éternité qui finit & une éternité qui commence : ainsi voilà l'esprit humain entre les abymes de deux éternités.

L'extravagance de ces raisonnemens métaphysiques paroît encore plus à découvert, quand

PART. II. on réfléchit que l'éternité qu'on mesuroit hier est plus petite que l'éternité qu'on mesure aujourd'hui, & qu'ainsi nous ne pourrions avoir une mesure exacte de l'éternité, que quand nous serons arrivés à son terme : ce qui est encore une idée absurde ; car il ne peut y avoir un terme à l'éternité.

Le délire philosophique en ce genre n'est pas encore épuisé : on a vu un savant de l'Allemagne soutenir en pleine académie, que quoique les êtres coexistassent avec Dieu, il n'y en avoit pas un qui fût coéternel avec lui : *J'avoue, disoit-il, qu'il y a eu autant d'instans dans l'existence de Dieu que dans celle des êtres ; mais chaque instant de cette existence divine a eu une intensité infinie & infiniment infinie, privilege auquel les instans correspondans des êtres ne sauroient atteindre (*)* ; quand on

(*) Voyez la *Théologie de l'être* du subtil Prémontval dans les *Mémoires de l'Académie royale de Prusse*. On a imprimé à Paris chez Rozet, en 1767, un choix de ces mémoires : celui-ci se trouve dans le tome III, & la phrase citée se lit à la page 97 ; il est difficile de

s'amuse à déchiffrer de pareils logogryphes, 
 on mérite de croire à l'astrologie judiciaire ou **L'HOMME**
 de passer sa vie en Sorbonne. **AVEC DIEU.**

Difons donc , Dieu n'a pu commencer & il
 ne fauroit finir : mais arrêtons-nous là ; au-delà
 est la région des chimères , où les Aristotes de
 la métaphysique peuvent voyager : ils n'y
 feront jamais suivis par les vrais philosophes.

croire cette extravagance avant de la lire , & peut-être
 même après l'avoir lue. .



ARTICLE III.

DE DIEU IMMuable.

PART. III.

NOUS changeons, dit le philosophe ; la scène des êtres varie à chaque instant : l'état de l'homme physique & moral dépend de l'impulsion de tout ce qui l'environne : donc il y a un être qui n'éprouve pas ces vicissitudes : donc Dieu est immuable.

Telle est la manière de raisonner de Clarke & de tout le troupeau philosophique qui ne fait que répéter ses oracles : ils supposent que l'homme est un assemblage d'imperfections, & ils qualifient Dieu des attributs opposés à ces imperfections : ainsi l'ordonnateur des mondes dans cette hypothèse se désigne non parce qu'il est, mais parce que nous ne sommes pas.

Je réponds à Clarke que la variété dans les êtres n'est peut-être pas une imperfection : c'est un effet du mouvement essentiel à la matière, que le théâtre de l'univers change à chaque instant

instant de décorations : il ne faut point de baguette d'Armide pour opérer ces merveilles : L'HOMME AVEC DIEU. ce désordre apparent est une fuite de l'ordre éternel établi par la nature.

C'est une singulière logique que celle qui conduit à supposer que Dieu est un despote immuable , mais dont l'empire subit les plus étonnantes révolutions : qu'il regne par des loix invariables, & qu'il regne dans l'anarchie.

Les théologiens qui dans les siècles éclairés admettent les systèmes philosophiques en déclarant contre les philosophes , ont voulu l'expliquer , pourquoi dans un monde gouverné par un être qui veut invariablement le bien, tout n'est pas bien : ils ont dit que c'étoient nos crimes qui forçoient Dieu à nous punir : mais alors Dieu n'est plus immuable , à moins qu'on ne mette l'Être suprême dans la classe de ces souverains pontifes qui violent leurs filles , qui empoisonnent les prêtres , qui détrônent les rois & qui sont toujours infaillibles.

ARTICLE IV.

DE DIEU SOUVERAINEMENT LIBRE.

PART. III.

L'HOMME se sent libre, il l'est, il doit l'être : voilà le cri de la nature : mais dès qu'il veut raisonner sur la liberté, les difficultés naissent en foule : des Leibnitz veulent les expliquer avec leurs Théodicées & l'hydre coupée acquiert de nouvelles têtes.

Mais si, depuis que l'espèce humaine est rassemblée en société, personne n'a pu encore s'éclairer sur l'essence de cette liberté dont il jouit, par quelle étrange extravagance a-t-on dit : Dieu est libre, & a-t-on voulu soumettre cette liberté suprême à l'analyse ?

Dieu est libre : mais la liberté se définit le pouvoir de faire ce qu'on ne fait pas, ou de ne pas faire ce qu'on fait ; or, si Dieu se détermine par la nécessité de sa nature, il cesse d'être libre : s'il se détermine par la puissance des objets, il cesse d'être indépendant.

La souveraine liberté n'existe point : toute liberté est nécessairement restreinte dans les bornes du possible : Dieu ne sauroit faire de la matière sans étendue, un cercle triangulaire & un homme vivant sans organes.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Pour moi, s'il étoit permis d'établir des conjectures dans une pareille matière, je croirois relever d'avantage l'idée de Dieu, en niant sa liberté, qu'en la reculant au-delà des limites du possible.

La liberté dans l'homme est une suite de son imperfection : s'il ne s'écartoit jamais de la nature, il n'auroit pas besoin de se déterminer : enchaîné invinciblement aux loix de son être, il seroit toujours bon & heureux.

La liberté n'est nécessaire à l'homme que pour mériter & démériter, & avoir par-là droit à la vertu : mais qu'est-ce que le mérite ou le démérite dans l'Être suprême ? n'est-ce pas l'outrager également d'encenser ses crimes, ou de louer sa vertu ?

ARTICLE V.

*DE DIEU SOUVERAINEMENT
INTELLIGENT.*

PART. III. **D**IEU est un être intelligent : mais concevons-nous une intelligence, sans les organes qui lui permettent de se développer ? concevons-nous une intelligence qui ne soit pas limitée ? en faisant Dieu intelligent, nous ne lui donnons que notre pouvoir de raisonner & d'abuser de la raison.

Le mot de suprême que nous ajoutons à celui d'intelligent ne lui fait pas changer de nature : la suprême intelligence, telle que nous pouvons l'imaginer, seroit l'effet d'un nombre infini de sens portés à leur dernier période de perfection : donnons toute l'étendue possible aux qualités physiques des Houris de Mahomet, & nous aurons à peu près l'idée d'êtres souverainement intelligens : mais certainement il n'y a aucun rapport entre l'ordonnateur des

mondes , & des vierges qui jouiront sans cesse ,
 sans perdre leur virginité.

—————
 L'HOMME
 AVEC DIEU.

Le philosophe poussé à ses derniers retranchemens dit enfin , que l'intelligence divine n'a aucun point de réunion avec la nôtre : pourquoi donc en faire un attribut de l'Être suprême ? pourquoi la définir , & pourquoi disputer ?



ARTICLE VI.

DE DIEU TOUT - PUISSANT.

PART. III. J'ÉCRIS dans un siècle de lumières ; ainsi je n'épuiserai point la matière que je traite, comme si je me désois de l'intelligence de mes lecteurs : voici le dernier attribut philosophique de l'Être suprême que je soumets à l'analyse.

Dieu est très-puissant sans doute ; mes sens, ma raison & la nature me l'attestent : mais Dieu peut-il tout ? c'est ce qu'il faut discuter.

Le célèbre David Hume a dit ; « un poids de » dix onces est enlevé dans la balance par un » autre poids : donc cet autre poids est de plus » de dix onces ; mais si on n'a pas sous les yeux » les deux bassins, on ne peut apporter de rai- » son, pourquoi ce dernier poids seroit de cent » livres ou de mille quintaux (*). »

L'induction est encore plus forte dans le parallèle de la puissance de Dieu & de celle de

(*) *Particular Providence*, page 359.

l'homme; car le philosophe qui les apprécie, L'HOMME
AVEC DIEU.
n'a sous les yeux aucun des bassins de la balance; loin de savoir jusqu'où s'étend la force de l'Être suprême, il ignore même la sienne : il ne fait pas si les automates de Vaucanson peuvent conduire à former des êtres animés : si en supposant un point d'appui, Archimede construïroit le levier avec lequel il vouloit remuer le monde.

Pour la toute-puissance de Dieu elle a sûrement des limites; il est indubitable qu'elle ne peut s'étendre à faire qu'une chose, soit & ne soit pas en même tems, à se donner un collègue, ou à mourir.

Le docteur Clarke avoue comme nous, que la puissance de Dieu ne s'étend pas jusqu'à faire des choses qui impliquent contradiction (*); & quelques lignes après, il ajoute que Dieu peut créer la matiere : voilà deux propositions

(*) Voyez *Démonstrat. de l'existence & des attributs de Dieu*, propos. X. Il se sert même de l'exemple que j'ai cité : *Que Dieu ne peut pas faire qu'une chose soit & ne soit pas en même tems.*

PART. III. qui sont vraiment contradictoires : changer le néant en être, est aussi absurde que faire qu'une chose soit & ne soit pas en même tems : si Dieu ne peut faire un cercle quarré, il ne peut créer la matiere.

La puissance de Dieu s'étend-elle même jusqu'à lire dans l'avenir ? il est difficile de le croire : l'avenir n'est pas, & l'être par excellencen'agit point sur ce qui n'est pas : on me dira que du moins il le prévoit ; mais l'art de prévoir n'est que celui de conjecturer, & ce seroit blasphémer la divinité que de la mettre dans la classe des médecins & des astrologues.

S'il est téméraire d'affurer que Dieu lit dans l'avenir, il l'est encore plus de prétendre qu'il peut le changer : mais ce point ne sera discuté que dans l'article des miracles : voyez ci-après le livre qui a pour titre : *De la Superstition*.

Il ne faut point conclure de cet exposé que je fais Dieu impuissans : le pouvoir de l'ordonnateur des mondes est très-grand sans doute, puisqu'il n'est circonscrit que par la nature ;

mais ce pouvoir n'est pas le mien; je ne puis ni
le mesurer, ni le définir; & mon scepticisme 
honore plus l'Être suprême, que l'encens sacri- L'HOMME
lege que les sophistes brûlent en l'honneur de AVEC DIEU.
la toute-puissance.



CHAPITRE III.

DES ERREURS THÉOLOGIQUES SUR
L'ESSENCE DE DIEU.

PART. III. **L**ES théologiens ont presque de tout tems induit les hommes en erreur sur la nature de la divinité ; le peuple qui les a crus a été superstitieux : le sceptique qui a secoué leur joug s'est fait athée : ainsi les maux de la terre sont dus en partie à l'ignorance orgueilleuse des prêtres.

Ce sont les prêtres qui ont imaginé de représenter en Égypte la divinité par des hiéroglyphes, erreur qui a amené le culte du bœuf Apis, de l'Anubis à tête de chien, des oignons sacrés & des crocodiles.

C'est aux prêtres qu'on doit l'idée absurde que Dieu crée & détruit, tire gloire de notre encens, s'offense de nos foiblesses, partage notre orgueil, nos craintes & nos remords.

Sans les prêtres, on n'auroit jamais imaginé que Dieu se laisse manger comme les hommes au repas de Tantale, se métamorphose en cigne,

en colombe , en taureau , jouit de nos femmes ,
 digere & meurt.

**L'HOMME
 AVEC DIEU.**

Quand leurs erreurs sur l'essence divine sont devenues l'évangile de la multitude , ils s'arment des chaînes mêmes qu'ils lui ont données pour frapper le philosophe qui les démasque : ils empoisonnent Socrate parce qu'il démontre qu'il n'y a qu'un Dieu : ils font flétrir Anaxagore , parce qu'il dit que ce Dieu n'est pas le soleil (*) : ils tourmentent l'existence de Galilée , parce que sa physique ne s'accorde pas avec le miracle de Josué.

L'aurore de la philosophie commence-t-elle à poindre sur les deux hémisphères ? alors les théologiens adoptent des Platon , non leurs vérités , mais leurs rêveries : ils prennent à la philosophie ses paradoxes sur l'essence de Dieu & continuent à persécuter les philosophes.

Il est certain que le Dieu des théologiens comme celui des philosophes est composé de négations & d'abstractions : il est infini , parce

(*) Joseph, lib. II, *Contr. Appion*.

PART. III, qu'il n'est pas fini ; il est esprit parce qu'il n'est pas corps ; il est tout-puissant parce qu'il n'a pas notre entendement & nos organes.

A ces attributs métaphysiques , les ministres des autels ont joint des qualités morales non moins arbitraires , ils ont dit : Dieu est juste ; Dieu est bon ; c'est l'antropomorphisme populaire réduit en système.

Que signifie Dieu est bon ? la bonté telle que nous la concevons , n'est qu'une suite de la sensibilité de notre nature ; or , Dieu ne peut avoir des attributs qui dépendent de nos sens , sans avoir des sens ; ainsi si Dieu est bon , l'homme ne l'est pas.

Que signifie sur-tout Dieu est juste ? Dieu a-t-il nos balances ? Quel rapport peut avoir l'Être par excellence , qui décrit à des millions de soleils leurs routes dans l'espace , avec un magistrat qui dort dans un divan ou sur des fleurs de lys ? L'ordre existe , mais il faut être au sein de Dieu pour en observer le principe , comme il faut être au centre de l'univers pour en découvrir tout le système.

S'il étoit permis de juger de la justice suprême par la nôtre, Dieu deviendrait le tyran de l'espece humaine : qu'ai-je fait pour être assiégé en naissant du mal physique, pour lutter toute ma vie contre l'injustice des hommes, & pour marcher sans cesse entre l'erreur & le crime; jusqu'à ce que l'abyrne de la tombe vienne m'engloutir ?

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

L'objection devient plus terrible quand on admet l'hypothèse atroce de l'éternité des peines : alors la justice divine ne peut se comparer qu'à ce Machiavelisme pratique des Muley-Ismaël, des Néron & des Aureng-Zeb, c'est-à-dire, des plus scélérats des hommes, après leurs panégyristes.

La théologie m'a conduit au despotisme, & le despotisme me ramène à la théologie; ce sont les enfans du même pere, de l'Arimane de Zoroastre.

Les théologiens, dans leurs rêveries sacrées sur la nature de Dieu, ont qualifié ce premier des êtres de toutes les foiblesses que les esclaves prêtent à leurs despotes : ils ont dit qu'il avoit

PART. III.

créé le monde pour sa gloire ; que sa gloire consistoit à avoir beaucoup d'autels , & que les systêmes des philosophes étoient des attentats contre sa gloire.

Mais le mot de gloire appliqué à Dieu est une absurdité ; la gloire ne peut naître pour nous que d'un rapport entre notre excellence & celle des êtres nés avec nos organes ; or, Dieu n'a point d'égale ; s'il en avoit, il ne seroit plus (*).

On ne travaille pour la gloire , que quand on a des spectateurs : quand Alexandre vouloit conquérir de nouveaux mondes , c'étoit pour que son nom fût cité par les êtres intelligens qui habitent les planetes : le Prométhée des mythologues n'organisa sa Pandore que pour faire admirer son pouvoir aux dieux ; mais quels étoient les témoins de l'Être suprême

(*) « Rien de plus absurde, dit Plotin, que de dire » que Dieu a fait le monde pour sa gloire : c'est lui » attribuer les vues basses des ouvriers qui travaillent » pour l'honneur ou pour le profit. — Voy. *Enneid.* 3, » lib. II.

quand il créa les mondes ? Lorsque rien n'existoit, travailloit-il pour sa gloire ?

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Le plus grand mal que le sacerdoce ait fait à la terre, est d'avoir imaginé un Dieu terrible qui se repaît du sang des hommes, qui poursuit dans les enfans les erreurs de leurs peres & qui semble ne manifester son empire sur nous qu'en éternisant ses vengeances.

De-là l'homme crédule a conclu que pour désarmer ce tyran céleste, il falloit se faire volontairement une partie des maux que sa fureur lui prépare : alors les styliques sont montés sur leurs colonnes ; les bonzes & les anachorettes se sont tués lentement par les jeûnes ; Origene & les prêtres d'Atys se sont mutilés.

De-là les mœurs des nations sont devenues féroces : on a imaginé de venger Dieu : l'inquisition a paru, les sectaires se sont anathématisés tour-à-tour & on a assassiné les philosophes.

Mais ne prévenons pas ce que j'ai à dire dans le livre du fanatisme : la mine est ouverte : le tems ne viendra que trop tôt de l'exploiter.

CHAPITRE IV.

DE TROIS DÉFINITIONS SUBLIMES DE LA
DIVINITÉ.

PART. III.

MONTAGNE (*), Locke (**), & d'autres sages (†), se sont donc élevés avec raison contre la témérité des moralistes, qui veulent juger de l'essence d'un être qui ne se fait connoître à nous que par son existence ; ils ont plus respecté la divinité en ne la définissant point, que leurs adverfaires en la chargeant de titres absurdes ou contradictoires.

Les termes inintelligibles que nous employons pour exprimer des attributs inintelligibles (††),

(*) *Essais de Mich. de Mont. apologie de Raymond de Sebonde.*

(**) *Essais philos. sur l'entend. humain*, liv. II, chap. XXIII.

(†) Guillaume King, évêque de Londonderry, dans un traité intitulé : *De origine Mali*. On pourroit aussi citer S. Grégoire de Nazianze, *orat.* 35 ; S. Augustin, *lib. II, de Ordin.* & même Lactance, cité pour ce sujet dans l'ouvrage de Warburton, sur l'union de la religion, de la morale & de la politique, *tome II*, page 113.

(††) « C'est une nécessité pour les savans & pour les décelez

décelent ou le délire de notre raison ou notre
 pente à l'antropomorphisme, ce que je vais L'HOMME
AVEC DIEU.
 dire n'est donc point un paradoxe : il y a un
 sens, où dire avec les prêtres que Dieu est sage,
 est un blasphème égal à dire avec la populace
 Egyptienne, que Dieu est un crocodile.

I l'homme du peuple donne son corps à la
 divinité : le philosophe vulgaire lui donne son
 esprit ; le théologien est homme du peuple (*)
 ou philosophe suivant son intérêt ; mais tous
 sont antropomorphites.

Je connois trois définitions sublimes de la
 divinité : on les a trouvées chez les trois peu-
 ples les plus superstitieux de la terre ; comme
 on trouve les statues des Miltiade & des Phi-

» ignorans de ne pouvoir discourir de Dieu sans mettre
 » des mots à la place des idées qui leur manquent ; & il
 » semble que ce soit un malheur attaché à cette substi-
 » tution, de n'avoir plus d'autre idée de la divinité que
 » celle que présentent ces mots. *De la Nature, t. II, p. 47*

(*) Tertullien par exemple étoit un homme du
 peuple dans toute la force du terme : il donnoit à Dieu
 un corps : voici son texte : *Quis negabit Deum corpus
 esse . & si Spiritus est ? Spiritus enim corpus sui generis
 in sua effigie.* --- Tertulli. *contra praxeam*, cap. VII.

PART. III. loyément chez ces Grecs abrutis qui élèvent leurs filles pour les ferrals des sultans.

Isis avoit un temple dans la ville Egyptienne de Saïs, & on lisoit au pied de sa statue cette inscription : *Je suis tout ce qui a été, tout ce qui est & tout ce qui sera, & nul mortel n'a encore levé le voile qui me couvre (*)*.

Je suis celui qui suis, dit le Dieu des Hébreux à Moïse dans le buisson ardent : — trait admirable du Pentateuque, qui ne rendra pas tolérans envers les ennemis du Dieu fantastique de la théologie, les théologiens mêmes qui admettent le Pentateuque :

C'est peut-être d'après Moïse que Mahomet a donné aux Musulmans cette célèbre profession de foi : « Dieu est Dieu, & Mahomet est son » prophète : » *Allah illah, Mehemet Razoul illah* ; & quand les traducteurs ont rendu ainsi ce texte arabe, « il n'y a qu'un Dieu, & Mahomet est son prophète », ils ont prouvé qu'une idée fautive de la divinité leur étoit aussi inconnue que la langue du Coran.

(*) Plutarch, *De Iside & Osiride.*

CHAPITRE V.

*DE L'UNITÉ DE DIEU, LE SEUL DE SES
ATTRIBUTS QUI SOIT A LA PORTÉE DE
NOTRE INTELLIGENCE.*

J'AI dit : Dieu existe, & ce dogme unique de
ma théologie doit me suffire pour m'apprendre
à ne jamais cesser d'être homme.

**L'HOMME
AVEC DIEU,**

Dieu a des attributs, sans doute, mais mon intelligence est trop limitée pour les apprécier; Dieu n'est pas sage, mais plus que sage; il n'est pas saint, mais plus que saint; il n'est pas intelligent, mais plus qu'intelligent; en un mot, il est Dieu : & comme je l'ai déjà fait entendre, si je pouvois pénétrer son essence, je serois son égal & il n'existeroit plus.

Si cependant il falloit nécessairement ajouter au symbole des théistes un article sur l'essence divine, il est un attribut qu'on ne peut contester à l'ordonnateur des mondes, c'est l'unité : question qui entraîne l'examen du fameux système des deux principes.

PART. III. Au reste comment ne parlerois-je pas du dogme singulier des deux principes, puisqu'on l'a trouvé également dans la religion des barbares & dans la tête des philosophes; puisque la terre presque entière, étonnée de se voir Manichéenne, l'a regardé long-tems comme le système de la nature?

N'ôtons point à Manès l'opprobre que lui a imprimé son apostasie; mais Hermès (*), mais Zoroastre (**), mais Pythagore (†) qui

(*) C'est probablement le Thot des Egyptiens; la nation lui dut son culte, ses hiéroglyphes & ses loix. Voyez *Hist. crit. Philosophiæ à mundi incunabulis ad nostram usque ætatem deducta*, de l'allemand Bruker, tome I. --- Les ouvrages de ce grand homme ne sont plus, mais son nom vit encore; tandis que celui de la plupart des rois, qui ont construit des pyramides, est oublié.

(**) Les principes de sa religion philosophique sont recueillis dans le *Zenda-Vesta* (l'évangile de l'Orient). (†) *L'Agamemnon* d'Eschyle, la *Théodicée* de Leibnitz, le *Système intellectuel* de Cudworth, sont des chefs-d'œuvres de clarté, si vous les comparez à cette partie de la philosophie de Pythagore. --- M. Formey, qui est à plusieurs égards le Fontenelle de l'académie de Berlin, analyse ainsi les principes de ce législateur. --- Il y a des nombres intellectuels & des nombres scien-

répandirent dans les trois parties de l'ancien continent le dogme des deux principes, furent de grands hommes; plusieurs siècles se sont

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

» tifiques ; les premiers existent de toute éternité dans
 » l'entendement divin , & c'est d'eux que toutes choses
 » procèdent , par l'extension des raisons séminales , &
 » par la production de l'unité en acte. Le nombre infini
 » est pair ; la monade est le commencement du repos ,
 » & tient de la divinité ; la dyade en vient , & de celle-
 » ci la matière informe , & dans un état de discorde ;
 » le premier nombre parfait est le ternaire ; la tétrade
 » renferme les plus profonds mystères d'une philosophie
 » divine ; le nombre de six est parfait , celui de sept
 » sacré , & celui de dix harmonique , &c. *Hist. abrég.*
 » *de la philosophie*, chap. II, art. II. » -- Cette arithmé-
 » tique sublime a dû faire beaucoup de fortune parmi les
 » disciples de Pythagore ; car on remarque dans les reli-
 » gions des hommes que plus un dogme est obscur , plus
 » il fait d'enthousiastes.

Il y a un peu loin du siècle de Pythagore à celui de Constantin ; cependant la manie d'être bel-esprit en arithmétique , semble commune à tous les deux : voici comment s'exprime le panégyriste du fondateur de l'empire d'Orient : -- « Dieu a créé les nombres dans son
 » unité ; il a embelli le monde par le nombre deux ;
 » par le nombre trois il l'a composé de matière & de
 » forme ; ayant ensuite doublé le nombre deux , il a
 » donné naissance aux quatre éléments : c'est une chose
 » merveilleuse , qu'en faisant l'addition d'un , de deux ,
 » de trois & de quatre on trouve celui de dix , qui est la

écoulés avant que le tems ait imprimé sa pierre de touche sur leur doctrine pour en découvrir l'alliage, & ces philosophes célèbres ont perdu leurs disciples sans perdre leurs admirateurs.

Plutarque a dit que tous les législateurs & les poètes s'étoient accordés sur la doctrine des deux principes (*), & le suffrage de Plutarque est du plus grand poids pour les hommes qui pensent; il est également le philosophe des historiens & l'historien des philosophes.

Parcourez l'histoire des peuples des deux continens, & vous ferez tenté de penser comme Plutarque; les anciens Perses adorèrent le principe du bien sous le nom d'Oromaze, & le principe du mal sous celui d'Arimane (**);

» fin, le terme & la perfection de l'unité. --- Euseb. *Panég. Constant.* cap. IV & V. -- Cette théologie numérique, à propos de la cendre d'un empereur est assez extraordinaire: ce n'est pas tout-à-fait ainsi que Plin. a loué Trajan; Bossuet, le Grand-Condé; & Thomas, Sully & Daguesseau.

(*) *Traité d'Isis & d'Osiris*, Œuvr. mor. tome II de l'édit. in-fol. de Vascosan.

(**) *Hist. critic. Philos.* de Brucker, tome I.

l'Egypte eut son Ofiris & son Typhon (†); L'HOMME
AVEC DIEU.
la partie de l'Asie qui fut éclairée par Pythagore, son unité & son Binaire (*); Rome, son Jupiter & son Vejovis (**); les Péruviens, leur Pachachamac & leur Cupai (†); les Mexicains, leur Witziliputzili & leur Tefcalipuca (††); les habitans de Calicut, leur Temerani & leur Deumone (§); & les Hottentots, leur capitaine d'en-haut & leur capitaine d'en-bas (§§). Cette énumération pourroit être plus longue (¶);

(†) *Pantheon Ægyptiacum* de Jablonski.

(*) Plutarq. de *placit. Philosophorum*, Œuvr. mor. tome II.

(**) *Noët. attic.* d'Aulu-Gelle, lib. V, cap. XII.

(†) *Hist. des Yncas* de Garcilasso de la Véga, tome I.

(††) *Conquête du Mexique* de Solis, tome II.

(§) Wolff. *Manichæismus ante Manichæos*, pag. 91.

(§§) *Voyages de la Loubere*, tome II.

(¶) Ainsi les Saxons avant Charlemagne nommoient leur mauvais génie Tibilensk, & les Slaves, peuples de la Sarmatie, Zeevuboch. On peut rapporter à l'idée de ce principe mal-faisant, le Matchi-Manitou des Sauvages de la baye de Hudson, le Maboya des insulaires des Antilles, & le tigre invisible des anciens habitans du Paraguai. --- Il suffit d'ouvrir un livre ancien ou un voyageur moderne, pour voir combien le manichéisme est antérieur à Manès.

PART. III. mais les savans la feront mieux que moi ; & je n'écris pas pour être cité , mais pour être lu par les hommes.

Ce tableau a quelque chose d'effrayant ; mais quand la terre entière auroit adopté le système des deux principes , j'éviterois encore de me faire Manichéen ; car il est bien plus évident pour ma raison que Dieu n'est pas absurde , qu'il ne l'est que l'universalité d'un dogme en démontre la vérité.

Manès a pour lui un système raisonné , l'infini dépravé des peuples & le suffrage d'une foule de philosophes ; mais je suis plus fort que lui, si j'ai pour moi la nature.

Les partisans des deux principes ont été entraînés à ce paradoxe , par l'envie qu'ils avoient d'expliquer le mal physique & le mal moral qui regnent dans l'univers ; pour faire Dieu juste , ils l'ont fait inconséquent.

Il étoit bien plus simple d'attribuer le mal moral à la liberté de l'homme , & le mal physique au développement des formes de la ma-

tière; mais cette idée n'étoit pas assez systématique pour les philosophes : ce n'est ordinairement qu'après de grands efforts d'imagination qu'on revient à la nature ; & Colomb laissa épuiser l'industrie des seigneurs de la cour de Castille, avant de casser l'œuf qui devoit lui ouvrir le chemin du Nouveau-Monde.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Lactance qui a quelquefois défendu une bonne cause avec la foiblesse qui caractérise la plus mauvaise, a dit, en réfutant Manès, qu'il falloit que Dieu produisît le mal, afin de communiquer à l'homme le sentiment du bien : Lactance a dit une absurdité; car le bien subsiste par lui-même, & non simplement par relation. J'aurois tort de dire que je ne connois point la liberté, parce que je n'ai jamais été esclave : Lactance semble aussi dire une impiété ; car un Dieu qui produit le mal est un être mal-faisant : ce qui est incompatible avec l'idée de son existence. Le critique est donc plus coupable encore que l'hérésarque qu'il réfute, puisqu'il vaut mieux être Manichéen que de former des athées.

PART. III. La raison est assez forte par elle-même, sans lui prêter l'appui des sophismes; examinons si, sous quelque face qu'on envisage la doctrine des deux principes, elle ne révoque pas l'éleve de la nature.

Si Arimane est subordonné à Oromaze, il cesse d'être principe. S'il est son égal, l'un & l'autre ne l'ont jamais été.

Une première cause ne peut subsister sans être active; or, dans le système de Zoroastre, tandis qu'un génie agiroit, l'autre seroit obligé de se reposer.

Supposez un accord parfait entre Oromaze & Arimane, voilà le Dieu du bien qui approuve le mal; ce qui n'est pas différent de le faire, & alors le Dieu du mal est un personnage inutile. — Faites combattre les deux principes, le vainqueur seul sera Dieu; mais ce vainqueur l'étoit-il avant sa victoire?

Quand, par un prodige qui confondroit à chaque instant notre raison, les deux principes pourroient se combattre sans cesse sans se dé-

truire, ils feroient encore les plus malheureux des êtres ; le Dieu du bien verroit regner le mal, & le Dieu du mal verroit regner le bien. L'HOMME
AVEC DIEU.

En vain quelques mages, pour sauver l'honneur de Zoroastre, subordonneroient-ils Oromaze & Arimane au grand dieu Mithra ; ils deviendroient peut-être plus conséquens, mais sans être moins absurdes. Pourquoi l'Être par excellence permettroit-il au principe du mal de le faire ? pourquoi se laisseroit-il dépouiller par le principe du bien du plus sublime de ses privilèges ? -- Arimane attesterait la méchanceté de Mithra & Oromaze sa foiblesse.

Résumons : -- Dieu existe ; il est seul ; le sage se tait sur sa nature, & l'espèce humaine doit l'adorer en silence.



LIVRE III.

DE LA SUPERSTITION.

PART. III. **A**VANT d'examiner les religions inventées par les hommes, il est utile de s'arrêter sur ce poison interne dont elles sont toutes plus ou moins infectées, poison qui les mine lentement jusqu'à ce que la raison vienne achever de les dissoudre, fasse rougir le peuple même de sa crédulité, & venge la nature.

Ce poison interne, ce principe de ruine est la superstition ; au reste la philosophie de tout tems se déchaîna contr'elle, & ce service rendu au genre humain, que l'envie même reconnoît, devoit bien rendre indulgent pour les torts qu'on lui suppose.

La superstition est tout ce que la crédulité ajoute au culte de la nature ; on peut la définir la religion que le peuple se fait à lui-même ; il n'est point surprenant qu'un esprit foible &

vain ne pouvant s'élever jusqu'à l'idée sublime de Dieu, le rabaisse pour le mettre au niveau de son intelligence; la foiblesse empêche d'aller jusqu'à la regle, la vanité conduit au-delà; mais la foiblesse réunie à la vanité, n'y font atteindre que pour la courber.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Le peuple ne dénature pas tout d'un coup le culte de la nature; il commence par couvrir d'une gaze légère la statue de la vérité; il multiplie ensuite les ornemens bizarres dont il la surcharge, jusqu'à ce qu'il adore en elle tout ce qui n'est pas elle; les hommes de bien qui tentent de déchirer ce tissu frivole sont traités de sacrilèges; mais de tems en tems les voiles tombent d'eux-mêmes, la vérité paroît nue, & la vertu est vengée.

Quelques législateurs ont cru que la superstition étoit nécessaire aux peuples pour les forcer à respecter les loix; mais on remarque qu'un homme superstitieux est ordinairement un très-mauvais citoyen, parce qu'après s'être créé un Dieu, il veut se créer une patrie.

PART. III.

Lisez la vie de Louis XI & celle de Henri IV, vous verrez que quand la superstition regne chez les rois, elle fait l'opprobre des peuples, & que quand elle regne chez les peuples, elle fait le malheur des rois.

S'il étoit vrai que la superstition fût l'unique frein que des tyrans pussent opposer aux nations pour s'en faire obéir, ce monstre seroit encore plus digne de l'horreur des hommes, puisqu'il ne les aveugleroit que pour les rendre esclaves.

Ce livre est consacré à éclairer toutes les sinuosités que ménage à la superstition l'impoture sacerdotale : il est utile à l'élève de la nature de suivre la plante empoisonnée depuis son germe jusqu'à son développement.

Mais avant que d'établir le culte de la nature sur les débris des cultes inventés par les hommes, n'est-il pas à propos d'examiner si un culte, quel qu'il soit, est nécessaire à l'homme social ? ce problème philosophique est au-dessus de mes lumières, & je rentre pour le résoudre dans la prison de Socrate.

CHAPITRE PREMIER.

SOCRATE AU MILIEU DES PRÊTRES.

ON fait que des fêtes populaires retarderent de trente jours le supplice de Socrate : ainsi L'HOMME
AVEC DIEU. Athenes dut au délire de la superstition l'avantage d'avoir vu prolonger le dénouement de la plus sublime des tragédies ; des fêtes absurdes sont le triomphe de l'imposture sacerdotale : ainsi Athenes dans ce tems-là fourmilloit-elle de prêtres, soit Grecs, soit étrangers qui venoient rallumer leur zele amorti à ce foyer du fanatisme.

Quand ils furent le jugement de l'aréopage, la manie du prosélytisme les faisoit tous ; & ils vinrent dans la prison d'Athenes, dans le dessein d'attirer Socrate chacun dans sa secte ; les uns étoient des aveugles de bonne-foi, qui mettoient leurs superstitions particulières au-dessus du théisme ; les autres étoient de hardis imposteurs accoutumés à mener la multitude avec le

PART. III. frein de la crédulité , & qui se croyoient assez éloquens pour convaincre le plus sage des hommes.

Ces prêtres, divers tous divisés dans leurs opinions , mais tous réunis dans le dessein de faire mourir Socrate apostat , tenterent d'abord d'en imposer à ce philosophe par la pompe de leurs cérémonies ; ils se rendirent dans la prison d'Athènes avec leurs torches , leurs encensoirs & les simulacres de leurs dieux.

L'édifice où Athènes logeoit ses criminels devoit être vaste pour contenir cette populace sacrée , & il l'étoit en effet : il ne faut pas confondre ces monumens publics de la Grece avec nos cachots petits & mal-sains , où des malheureux séparés les uns des autres par le seul intervalle de leurs chaînes , semblent se disputer l'air contagieux qu'ils respirent , & meurent de mille morts avant de subir celle qui doit les dérober aux loix.

Le premier prêtre qui parut fut un vieillard de la Chaldée , qui portoit sur son dos le simulacre

lacre d'or d'un brochet. « Athénien, dit-il à L'HOMME
AVEC DIEU.
» Socrate, voici le grand Dieu Oannes ; il
» y a juste 480 mille ans qu'il a créé le
» monde, & c'est pour se faire reconnoître
» plus aisément qu'il a pris la figure d'un bro-
» chet : vois-le, du haut du ciel, te rendre ses
» ragoires immortelles : crois en lui & tu
» mourras en paix.

Socrate sourit. « Mon ami, dit-il, je plains
» tes concitoyens, s'ils n'ont eu pour législa-
» teur qu'un brochet ; tu as divinisé dans la
» suite ce législateur, mais je crois ce nouveau
» Dieu meilleur à manger qu'à protéger les
» hommes : malheureux vieillard, tu portes
» l'ordonnateur des mondes sur ton dos ; moi
» je le porte dans mon cœur : vas, mon autel
» vaut bien le tien.

Le sage parloit encore, quand un prêtre
Egyptien entra avec un jeune taureau blanc
qu'il menoit en lessé. « Socrate, dit-il, tu vois
» le successeur du Dieu Apis, que j'éleve pour
» le salut de l'Egypte : entends les mugisse-

PART. III.

» mens sublimes dont il fait retentir les plages
 » célestes : vois ses oracles empreints sur mes
 » hiéroglyphes. -- Crois en lui & tu mourras
 » en paix.

» Adorateur d'Apis, répondit Socrate, je
 » ne crois pas que tu te flattes jamais d'entendre
 » les mugissemens de ton céleste quadrupède :
 » tu fais sans doute à quoi t'en tenir sur l'im-
 » mortalité de ce taureau dont tu proteges
 » l'existence : s'il est vrai qu'il n'y a point de
 » grand homme pour l'esclave qui l'habille, il
 » y a encore moins de Dieu pour le prêtre qui
 » le dégrade.

» Mais je voudrois que le culte que tu in-
 » ventes fût plus digne des hommes que tu
 » gouvernes : quel rapport y a-t-il pour des
 » êtres qui pensent, entre un bœuf qui rumine
 » tristement sur l'autel où tu le places, & l'Être
 » qui a lancé des milliers de mondes dans les
 » déserts de l'espace.

» Si ton Apis, ton Anubis & tes crocodiles
 » sacrés ne sont que des êtres allégoriques, du

» moins mets un peu plus d'esprit dans tes
 » apologues ; prends pour modele Esope : L'HOMME
AVEC DIEU,
 » songe que ce bon Phrygien a fait parler ses
 » bêtes , bien mieux que les théologiens de
 » Memphis ne font parler leurs dieux.

L'Egyptien rougit de se voir deviné , & il
 alla dans un coin de la prison , mettre aux
 prises son taureau blanc avec le brochet de
 Babylone.

Dans ce moment le geolier ouvrit toutes les
 portes & une foule de saltinbanques vinrent
 représenter leurs farces sacrées devant le phi-
 losophe.

L'un jouoit avec le cygne de Léda ; l'autre
 caressoit la génisse Io ; un troisieme essuyoit les
 plumes de l'aigle de Ganymede.

Un petit negre avoit apporté le hameton
 qui bourdonnoit faiblement dans les déserts de
 l'Afrique : un Espagnol avoit amené jusqu'à la
 biche merveilleuse dont la postérité rendit tant
 d'oracles en faveur de Sertorius.

Ce qui bleffa le plus Socrate fut le spectacle.

PART. III. des mœurs violées par la religion : il vit des Bachantes échevelées implorer le ciel, dans des attitudes faites pour la jouissance ; des augures de Rome célébrer tout nuds la fête des Lupercales , & des eunuques consacrés au service de Cibeles ou de Combabus, montrer avec ostentation le couteau avec lequel ils s'étoient retranchés du nombre des hommes.

» Je croyois , dit à Platon le célèbre accusé ,
 » que je ne devois vous quitter què dans quel-
 » ques jours ; mais je sens mon supplice qui
 » commence : — & il se couvroit le visage d'un
 pan de son manteau.

Un petit prêtre d'Hersalaïm vint arracher le voile de Socrate : « profane à genoux , s'é-
 » cria-t-il , voici le Dieu exterminateur que je
 » t'apporte dans un coffre de bois de cedre :
 » ce Dieu pour manifester son pouvoir a bou-
 » leverfé la terre , & la terre ne s'en est pas
 » apperçue : il régit la nature , mais en violant
 » sans cesse ses loix : presque tous ses prodiges
 » sont des phénomènes de destruction : il crée

» un nouvel Océan pour noyer l'espèce hu-
 » maine ; il anéantit les sujets d'un Pharaon, L'HOMME
AVEC DIEU.
 » parce que les magiciens d'Egypte ont été
 » moins puissans que les nôtres ; il arrête le
 » soleil dans sa course, pour donner le tems
 » aux pierres qui pleuvoient du ciel d'écraser
 » un peuple fugitif, qui avoit eu l'audace de se
 » croire une patrie : nous espérons qu'il fera
 » périr un jour toutes les nations dans un
 » déluge de feu, excepté nous qui vivons obf-
 » curément au sein de quelques rochers, qui
 » ne nous défendons contre la haine univer-
 » selle qu'avec nos prophéties, que les rois voi-
 » fins sont sans cesse esclaves, mais qui nous
 » flattons cependant d'être les rois de l'univers.

» Dignes adorateurs de ce Dieu des ven-
 » geances, nous parcourons la terre l'épée à
 » la main, pour lui faire des prosélites : si tu
 » étois général d'armée, nous enverrions nos
 » filles te trancher la tête, ou t'assassiner avec
 » des cloux ; si tu étois roi, nous aurions le plai-
 » sir de te couper en morceaux : nous ne ref-

PART. III.

» peçons que les vierges, quand elles font
 » belles, ou les femmes quand elles font le
 » métier de courtisannes.

» Tu vois, Socrate, que notre Dieu ne
 » s'appaie pas auffi aisément que le bœuf de
 » Memphis, ou le brochet de Babylone: trem-
 » ble, ton heure s'approche; l'ange extermi-
 » nateur fait étinceller son glaive sur ta tête:
 » mais prosterne-toi devant mon livre sacré,
 » crois en lui & tu mourras en paix. »

Socrate frémit : ses cheveux blancs se hérif-
 ferent sur sa tête septuagénaire : « O Platon,
 » dit-il, quel est cet ennemi de la terre qui
 » vient me parler au nom du ciel ? il flétrit les
 » derniers momens d'une existence que je vou-
 » lois consacrer à la patrie & à l'amitié.

» Il paroît que le petit peuple d'Herfalaïm
 » n'adore qu'un Dieu : mais combien ce dogme
 » sublime de la nature n'a-t-il pas été dégradé,
 » en germant dans ces têtes ennemies de la
 » raison & de la tolérance ? ah ! ne vaut-il pas
 » encore mieux faire l'apo théose d'un cygne

» ou d'un oignon, que d'arroser ainsi de
 » sang humain les autels de l'ordonnateur des L'HOMME
 » mondes ? AVEC DIEU.

» O Platon, crois-en un philosophe qui a
 » passé un demi-siècle à étudier la nature.
 » L'Être suprême n'est point un tyran : tous
 » les hommes lui sont chers, depuis Orphée
 » qui l'annonce en paix à des sauvages, jus-
 » qu'à ce monstre d'Herfalaïm qui en fait le
 » polyphème de l'Olympe.

» C'est blasphémer sa justice que de la com-
 » parer à la nôtre : il ne se venge pas de
 » l'homme, parce que l'homme ne peut lui
 » nuire : il n'anéantit pas les machines organi-
 » ques qui se dérangent, il les perfectionne.

» Si j'étois législateur d'Athènes, ce Dieu
 » antropophage d'Herfalaïm en seroit banni à
 » jamais : je ne voudrois pas que la religion,
 » faite pour unir les hommes, vînt les diviser :
 » je ne voudrois pas qu'un prêtre pût couper
 » un Archonte en morceaux, parce qu'il ne
 » voit en Dieu que le plus tendre des pères. »

 PART. III.

Cependant le petit prêtre, indigné de voir que le sage qu'il vouloit convertir ne daignoit pas même lui répondre, le dévoua à son ange exterminateur, dans des cantiques d'un goût oriental que l'Europe a adoptés, quoiqu'ils soient des libelles contre le genre humain.

Le dernier ministre des dieux qui entretenoit Socrate, fut l'hyérophante du fameux temple d'Eleufis : il venoit proposer au maître de Platon de l'initier dans les mystères de Cérès, pour expier le crime d'être philosophe.

« Bon vicillard, lui dit Socrate, je suis loin
» de te confondre avec tous ces charlatans
» sacrés qui vivent des erreurs de la multitude.

» Tes mystères sont établis pour révéler
» l'unité de Dieu & l'immortalité de l'ame,
» dogmes sublimes, sur lesquels repose la féli-
» cité du genre humain; mais pourquoi sont-ce
» des mystères ? qu'est-il besoin d'initiations &
» d'épreuves, quand on n'est que l'interprète
» de la nature ? crois-moi, laisse là ce pom-
» peux appareil de cérémonies superstitieuses :

» ne mets pas un bandeau sur les yeux aux
 » aveugles que tu veux guérir : dis hardiment L'HOMME
 » à la multitude, *vous n'adorez que de vains* AVEC DIEU.
 » *phantômes*, & ose, s'il le faut, devenir
 » comme moi le martyr de la vérité.

» Anitus & l'aréopage t'ont dit que c'étoit
 » un crime d'être philosophe : il est heureux
 » pour la société qu'il se rencontre de tems en
 » tems de pareils criminels, pour remonter
 » les ressorts de la machine politique, pour
 » épurer la morale, & délivrer les nations de
 » l'épidémie superstitieuse : quoi qu'en disent
 » les prêtres, le crime d'être philosophe mé-
 » rite d'être envié des hommes plutôt que
 » d'être expié.»

L'Hyérophante se retira tranquillement sans
 maudire Socrate ; il n'avoit point comme Ani-
 tus un grand intérêt à le croire un scélérat :
 c'étoit un citoyen paisible qui répétoit les injures
 des prêtres contre la philosophie, parce qu'il
 étoit prêtre, mais qui vivoit avec les philoso-
 phes, & qui l'étoit lui-même sans s'en douter.

 PART. III.

Cependant peu à peu le tumulte causé par la populace sacerdotale s'apaisa ; les vains simulacres de la superstition disparurent avec les ministres qui les avoient apportés , & la prison de Socrate redevint le sanctuaire de la divinité.

P L A T O N.

O mon maître, que je regrette de vous avoir vu perdre à confondre l'hypocrisie , un tems que vous pouviez employer à éclairer l'ignorance vertueuse ! Quoi ! vous êtes - vous flatté de faire germer la vérité dans les têtes froides & stériles de tous ces ministres des autels ? La raison a-t-elle quelque pouvoir, quand la flamme de la sensibilité est éteinte ? & qu'y a-t-il de commun entre un prêtre & la vertu ?

Vous vous êtes joué de ces phantômes de dieux qui ne doivent leur naissance qu'à la fourberie sacerdotale , & on va vous accuser de ne pas croire à la divinité ; cette foule de témoins vendus à Anitus déposera que vous êtes un athée , & la calomnie qui a empoisonné vos

jours s'arrêtera sur votre tombe & justifiera
votre supplice.

L'HOMME
AVEC DIEU.

S O C R A T E,

Je fais qu'il est égal à certains fanatiques, d'être sans religion, ou de n'avoir pas leur religion : il est de l'intérêt de ces prêtres de me rendre odieux aux générations futures; mais vous me restez, il me suffit : je vous légue en mourant le soin de ma gloire; & quand la terre entière me croiroit coupable, si vous me jugez innocent, la postérité n'osera prononcer : la voix de Platon vaudra pour elle le suffrage du genre humain.

P L A T O N.

Je me suis long-tems étonné de la stupide fureur avec laquelle on prodigue le nom d'athée au théiste qui est ennemi-né de l'athéisme; mais à force d'étudier les hommes, je me suis aperçu que quand on avoit l'esprit foible & le cœur faux, il n'y avoit point de contradictions qu'on rougit d'admettre; on ne persécute pas pour punir des crimes; mais on invente des crimes

PART. III. pour avoir le plaisir de persécuter ; c'est la méthode de tous les sectaires qui admettent des cultes contre nature.

S O C R A T E.

C'est la méthode de tous les sectaires qui admettent un culte exclusif. -- Ces gens-là divisent la terre en deux parties ; dans l'une ils placent leurs profélytes, & dans l'autre le reste du genre humain ; le petit point du globe qu'ils occupent, devient alors à leurs yeux l'objet unique des complaisances de la divinité ; & du centre de leur toile, ces insectes qui se croient les vengeurs du ciel, envoient la mort & l'anathème à tous les points de la circonférence.

Que le théïsme est bien plus fait pour le bonheur du monde ! il n'arme jamais les hommes contre les hommes ; il resserre d'un pôle à l'autre les nœuds de la bienveillance universelle ; & ce culte, aussi simple que la divinité, & aussi sublime qu'elle, est le seul dont n'abuseront jamais des hommes qui abusent de tout.

P L A T O N.

Le théisme, je l'avoue, est la religion du ^{L'HOMME}
sage ; quand il a le malheur de naître dans une ^{AVEC DIEU.}
contrée où le crime est sur l'autel, il fait concentrer sa piété en lui-même : il a le courage de ne point s'avilir en adorant des dieux qui ne le valent pas.

Mais le théisme est-il fait pour le peuple comme pour le sage ? l'individu qui semble n'avoir que des sens, se gouverne-t-il comme celui dont l'intelligence sublime embrasse à-la-fois toutes les législations ? contiendrez-vous en un mot, avec la religion de la nature, le stupide Arifmasque ou le malheureux Ilote, comme vous contenez Orphée ou Anaxagore ?

S O C R A T E.

Sans doute. — S'il se trouve sur la terre un culte qui fasse disparaître parmi les hommes l'inégalité de leur nature, qui vienne de Dieu & qui y ramène sans cesse ; si ce culte né avec le monde doit survivre à sa ruine ; s'il est la base des mœurs & des loix, pourquoi cette religion

PART. III. sublime n'embrasseroit-elle pas tous les lieux ,
comme elle embrasse tous les tems ? pourquoi le
genre humain ne formeroit-il pas sous ses loix
une seule famille ? pourquoi cette famille auroit-
elle plus d'un pere , puisqu'il n'y a qu'un Dieu ?

P L A T O N.

La religion du philosophe ne peut être la
religion de la multitude, parce qu'elle est néces-
sairement sans spectacle : ôtez les temples, les
prêtres & les victimes, & vous ôterez Dieu
aux trois quarts du genre humain.

S O C R A T E.

Mon ami, ôtons au peuple ses erreurs, &
laissions-lui ses temples.

P L A T O N.

Mais alors son théisme n'est plus qu'une
espece d'idolatrie philosophique.

S O C R A T E.

Et pourquoi le culte extérieur dégraderoit-il
l'homme de la nature ?

P L A T O N.

Et pourquoi le culte extérieur seroit-il néces-

faire à l'homme de la nature ? que prétendons-nous par l'hommage de notre fastueuse indigence ? Notre encens & nos génuflexions ajouteront-ils quelque chose à la gloire de celui qui fait mouvoir dans l'espace des milliers de soleils ?

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

S O C R A T E.

Non, Platon : ce que nous appellons la gloire de l'être par excellence n'est que la vanité humaine divinifiée ; Dieu n'a pas besoin de notre culte ; mais ce culte convient à l'homme pour lui-même ; si j'étois le seul habitant de ce globe, le théisme simple me suffiroit sans doute ; mais, né pour la société, j'ai d'autres devoirs à remplir : toutes les fois que j'entre dans un temple, je crois apprendre aux infortunés qui m'environnent, que si la justice dort sur la terre, le juge éternel veille encore ; l'aspect seul d'un autel suffit pour faire soupçonner à un tyran qu'il n'est pas si heureux que le juste qu'il persécute.

Oui, quand les plus sublimes des législateurs

PART. III.

n'auroient point établi de culte public, pour rappeler sans cesse les hommes à Dieu, il faudroit que Platon l'introduisît dans sa république; lui seul ramene à la liberté primitive des cœurs flétris par l'opprobre, & asservis par les préjugés. Voyez le peuple au pied du trône, il n'existe que pour sentir son néant : mais dans les temples, le dernier des hommes est égal au premier des rois.

P L A T O N.

Fort bien; vous prouvez que les institutions religieuses sont utiles à quelques hommes : mais sont-elles nécessaires à l'homme ? Lycurgue a donné des loix qui sont depuis plusieurs siècles la gloire de Lacédémone ; s'ensuit-il que dans toute la terre on doit violer les mœurs pour assurer la tranquillité publique, & que tous les souverains doivent empêcher leurs sujets d'être hommes, afin d'en faire des Spartiates ?

S O C R A T E.

Je dirois un blasphème, si j'avançois que le culte de l'Être suprême n'est utile qu'à quelques-uns

uns de ses adorateurs; une religion particulière ne fait que retrécir l'idée de Dieu, elle suppose que l'ordonnateur des mondes n'est que le génie tutélaire d'un Scythe ou d'un habitant de l'Archipel.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Le culte extérieur est nécessaire à l'homme, parce qu'il semble composé de deux substances; le théisme pur ne conviendrait guère qu'à de pures intelligences : dès que l'adorateur de Dieu a un corps, il faut que sa piété se manifeste par un homme corporel ; c'est par-là qu'il peut prouver au modérateur de la nature que tout son être est dans sa dépendance.

Voulez-vous, Platon, que je réduise à un principe le code du théisme ? le voici.

Un grand spectacle, mais peu de religion, semble l'appanage de l'homme grossier : l'athée ne veut point de spectacle pour être libre de n'avoir point de religion : le vrai philosophe est lié aux hommes par le spectacle, & à Dieu par la religion.

P L A T O N.

O mon maître ! ô grand homme ! de quel

Tome VI.

S

PART. III. trait de lumière vous venez me frapper ?
 combien votre philosophie est faite pour germer dans tous les cœurs sensibles & honnêtes ! que votre doctrine est bien différente de celle de ces sophistes présomptueux qui ne dédaignent le culte public , que parce qu'il les confond avec le peuple qu'ils méprisent ; qui se font théistes , pour se dispenser d'être religieux , & qui portent jusques dans l'hommage de leur néant le témoignage de leur fierté & de leur indépendance !

La terre va vous perdre, divin Socrate ; mais votre gloire & le bien que vous avez fait à l'espèce humaine ne seront point avec vous ensevelis dans la tombe : un jour Athenes désabusée élèvera des autels au sage qu'elle ose aujourd'hui dévouer au supplice ; & le culte dont elle honore l'eunuque Uranus , l'amante de Tithon & l'incestueux Jupiter , semblera moins absurde , puisque ces phanômes de l'Olympe le partagent avec le plus grand des philosophes.

CHAPITRE II.

*DU SYSTÈME RELIGIEUX QUI BANNIT
LA RAISON.*

IL faut, dans un ouvrage de la nature de celui-ci, attaquer l'édifice de la superstition par sa base : le philosophe qui ne se sert de sa dialectique que pour combattre les petits préjugés, est Hercule qui agite sa massue pour écraser des moucheron.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Il y a des religions où le prêtre a osé interdire à ses prosélytes la faculté d'examiner ses oracles : c'est le dernier période de la tyrannie, réuni au dernier période de la démence : on ne peut pas plus défendre de raisonner que de respirer; & tout culte où on dit : *crois & ne pense pas*, n'est fait que pour des automates ou des esclaves.



ARTICLE PREMIER.

*DES THÉOSOPHES.***PART. III.**

ON ne s'étonne pas de voir des hommes abuser de la logique naturelle ; mais par quelle singulière contradiction de l'esprit humain s'est-il trouvé des écrivains célèbres , qui ont écrit contr'elle ? L'homme de talent qui veut détruire la raison , ne ressemble-t-il pas au Spartiate , qui sacrifioit à la peur ?

On a donné le nom de Théosophe à ce détracteur de l'entendement humain ; c'est de tous les sectaires le plus difficile à ramener : en effet , avec quelles armes un philosophe peut-il attaquer un homme qui refuse de se battre avec celles de la raison ?

Un théosophe est un homme doué d'une grande sensibilité dans les organes , qui voit errer autour de lui les spectres , que son imagination fait naître ; qui se croit subjugué par une puissance intérieure qui l'éclaire , & qui

préfère , pour arriver aux connoiffances sublimes, l'effor impétueux de l'enthoufiafme, à la L'HOMME
AVEC DIEU.
marche compaffée de la raifon.

La théofophie s'eft introduite fans peine parmi les hommes, parce qu'elle flatte également leur pareffe & leur vanité : il eft fi commode de s'inftuire fans étude, & fi glorieux de convaincre fans le fecours de la raifon !

Ne demandez ni preuves ni examen à un théofophe ; il eft perfuadé, parce qu'il eft perfuadé ; c'eft le moine du mont Athos, qui croit à la lumiere du Thabor, parce qu'il la voit à fon nombril.

Si cet enthoufiafte pouvoit faire un raifonnement , il s'en tiendrait à celui-ci ; je fuis convaincu de l'exiftence de mon génie , parce que fans lui je ne ferois point parvenu à la vérité que j'annonce ; & je fuis convaincu de cette vérité, parce que mon génie me l'a infpirée.

Un écrivain d'une imagination ardente & déréglée, n'a fouvent qu'un pas à faire pour arriver à la théofophie. Milton, l'immortel

PART. III. Milton, fut l'apologiste de Cromwel, & il seroit peut-être devenu visionnaire comme lui, si son génie l'avoit porté à ébranler les trônes, plutôt qu'à faire des poèmes épiques.

A Dieu ne plaise que j'outrage la cendre du législateur Penn & du tendre Fénélon ; mais l'un fut théosophe avant de se faire quaker, & l'autre le fut, avant de devenir quêtiste.

On a placé Socrate à la tête des théosophes, comme on met un titre brillant au frontispice d'un ouvrage médiocre afin de le faire vendre ; Socrate s'est rendu trop célèbre par l'usage de sa raison, pour être soupçonné d'avoir été ingrat envers elle : ce grand homme, il est vrai, se disoit inspiré par un génie ; mais il ne se vantoit de ce don naturel qu'auprès de ces hommes vulgaires, qui sont faits pour croire & non pour s'instruire ; il faisoit parler la raison devant les sages, & c'étoit devant le peuple qu'il faisoit parler son génie.

Socrate, quoiqu'éclairé par son génie, étoit aussi philosophe que ce Paschal, qui voyoit un

abyrne auprès de son fauteuil; il ne faut attribuer qu'au dérangement instantané d'une fibre intellectuelle, l'opinion bizarre de ces grands hommes; j'avouerai cependant, qu'un degré d'altération de plus dans cette fibre pouvoit en faire des théosophes, & la permanence de cette altération, des frénétiques.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Un vrai théosophe étoit ce Raymond Lulle, qu'on appelloit de son tems le *Docteur illuminé*, & qui avoit créé avec des caractères magiques, un art de raisonner, diamétralement contraire à la raison.

Pourquoi ne feroit-on pas aussi un théosophe de ce pere Hardouin, le plus célèbre ennemi de la logique naturelle qu'on ait vu dans l'Europe, & qui n'attribua les Odes d'Horace, & l'Énéide de Virgile à des moines du treizieme siècle, que pour renverser d'un seul coup tous les plus beaux monumens du goût, du génie & de la raison.

La plupart des théosophes ont été alchymistes; c'est en cherchant la pierre philosophale

PART. III.

qu'ils ont cru trouver l'esprit surnaturel qui devoit les illuminer ; ils étoient adeptes avant de devenir visionnaires.

Le vrai fondateur du système théosophique est Paracelse ; ce fameux médecin Suisse avoit voyagé dans tout l'ancien continent , à l'exemple d'Hermès , de Solon & de Pythagore , afin d'éclairer l'Europe ; mais comme à son retour aucun peuple ne s'avisait de le choisir pour son législateur , de désespoir il se jeta dans l'alchimie ; ses fourneaux ne lui procurèrent pas plus d'or que ses voyages ne lui avoient procuré de couronne ; alors il résolut de guérir les hommes qu'il ne pouvoit ni enrichir , ni gouverner ; on le vit courir le monde offrant par-tout , à un prix modique , son *Laudanum* & son *Azoth* , qui guérissent tous les maux possibles , & son élixir qui faisoit vivre trois cents ans ; il fit beaucoup de dupes , s'enrichit fort peu , & mourut à 48 ans sans avoir été détrompé (*).

(*) Théophraste Bombast de Hohenheim , connu sous le nom de Paracelse , étoit fils d'un bâtard d'un

Paracelse avoit son démon familier comme ~~un~~ ^{L'HOMME}
 Socrate : c'est de ce démon sans doute qu'il ^{AVEC DIEU.}
 tenoit qu'on ne peut être philosophe que quand
 on est illuminé ; que l'homme est la quintes-
 sence du macrocome , & que notre intelli-
 gence vient en droiture des signes du Zodiaque.

Paracelse ne paroissoit pas organisé pour
 être théosophe : à l'âge de 3 ans il étoit devenu
 eunuque par le même événement que Boi-
 leau (*), & ainsi que ce poète , il fut toute sa
 vie l'ennemi des femmes : cet accident devoit
 étouffer en lui les germes de la sensibilité ; mais
 il y suppléa par l'activité de son génie : l'eunu-
 que Paracelse devint théosophe malgré la

prince Allemand ; il mourut en 1541 : ses œuvres ont été
 réunies en trois vol. *in-folio*. On y trouve avec quelques
 découvertes chymiques , une foule de paradoxes mal
 écrits , un ton de vanité qui ne convient pas même au
 génie , & sur-tout un acharnement singulier contre
 Galien & Avicenne , qui valaient mieux que lui.

(*) Ce fut un porc qui rendit ce mauvais service au
 médecin & un coq d'inde au poète. --- Voyez les *Elé-
 mens de chymie* de Boerhaave , tome I , page 35 , & la
 vie de Boileau dans l'édition de S. Març.

PART. III. nature, comme malgré elle l'eunuque Narsès étoit devenu un grand homme.

Paracelse, l'ennemi des femmes, fut presque toute sa vie celui de la raison : dans les grandes questions philosophiques qu'il eut occasion d'agiter, il ne prit jamais conseil que du Dieu dont il se croyoit inspiré ; & il disoit publiquement dans Bâle, que si Dieu ne lui répondoit pas, plutôt que d'interroger la nature il consulteroit le diable (*).

Les théologiens accuserent Paracelse d'athéisme, parce qu'il ne croyoit point à la religion du pape (**): le peuple le crut forcier,

(*) Voyez le *Boerhaave* de la *Metttrie*, tome VII, page 38. La vie de ce savant insensé étoit aussi extraordinaire que ses systèmes ; il couroit l'Europe à pied, vivant de la médecine & déclamant contre'elle : il s'énoivroit presque tous les jours, ne changeoit jamais d'habit, couchoit par terre & vint mourir dans une auberge.

(**) Une mauvaise épigramme de ce médecin lui valut cette calomnie des prêtres : se trouvant en Alsace on l'envoya chercher pour administrer les secours de son art à un mourant : comme il étoit alors à demi yvre il renvoya sa visite au lendemain : à la pointe du jour en effet, il se munir de son laudanum, se rendit chez le

parce qu'il avoit un élixir contre la goutte ; & ses disciples lui supposèrent du génie, parce qu'ils n'entendirent pas ses ouvrages.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Paracelse a été mal jugé : il ne fut ni athée, ni forcier, ni homme de génie ; c'étoit un enthousiaste de bonne foi qui se prétendoit inspiré, parce qu'il avoit plus d'esprit que ses contemporains, & qui aima mieux faire du bruit en écrivant contre la raison, que la cultiver en silence : il forma une secte dans un siècle où l'on pouvoit faire secte ; s'il eût vécu deux cents ans plus tard, on n'auroit cité ni son nom, ni ses ouvrages.

Les théosophes qui ont succédé à Paracelse sont des fols encore plus obscurs : c'est un Robert Fludds qui fait rouler toute la nature sur deux pivots ; le *principe septentrional* qui

malade & demanda si dans l'intervalle il n'avoit rien pris : on lui répondit qu'il n'avoit avalé que le Saint-Sacrement : *eh bien*, dit notre théosophe, *puisque'il a fait venir un autre médecin que moi, c'est à ce dernier à le guérir* ; alors il se retira & le malade mourut, --- Voyez Zwinger, *théatr.* 2175.

PART. III.

fait naître la raréfaction; c'est un Jacques Boehm, appelé par excellence le philosophe de l'Allemagne, qui dit que tous les êtres sont éternels, & s'engendrent par des especes de *jaillissemens*; c'est un Zimmermann qui veut qu'avant la création tout fût en Dieu, & qu'après elle Dieu soit en tout : ce qu'il exprimoit en hyéroglyphe par un livre roulé ou déplié (*) : d'où l'on peut conclure que les dogmes des théosophes sont très-obscurs, malgré l'esprit intérieur qui les illumine.

Parmi les sectaires dont Paracelse est le patriarche, il faut distinguer le premier Vanhelmont, à cause du cas qu'en faisoit l'illustre Boerhaave; ce théosophe fut un médecin errant, comme le fondateur de son ordre; il employa 50 ans à distiller (**); se crut plusieurs

(*) Œuvres du savant Diderot, édit. de 1773, tome I, page 589 : on peut y voir une histoire succincte de la théosophie, c'est la première qui ait été rédigée par la plume d'un philosophe.

(**) Joann. Bapt. Vanhelmont. *opera omnia*, édition d'Amsterdam, page 241.

fois à la veille de découvrir le grand œuvre ,

 & mourut en le cherchant.

 L'HOMME
AVEC DIEU.

Vanhelmont transporta le langage de l'alchimie dans sa physique, dans sa théologie & dans ses diatribes contre la raison : tantôt c'est *Archée* qui est le principe de tout ; tantôt c'est le *Gas*, ou une certaine exhalaison de l'eau & le *Blas*, ou le mouvement alternatif des étoiles qui produit les météores ; ici *l'entendement concourt avec la faculté fantastique de l'ame sensitive sur le caractère de l'organe* ; là, pour atteindre à la perfection, *il faut suspendre l'activité de la raison, & la tenir absorbée dans la non-existence*. -- C'est ainsi qu'on écrit chez les peuples barbares, quand on veut être lu, & chez les peuples éclairés, quand on veut être renfermé.

Vanhelmont eut un fils qui hérita de son art de conjecturer, de ses rêves alchimiques & de sa théosophie : on peut s'en convaincre si on a beaucoup de tems à perdre, en lisant son *ordo seculorum* : il termina sa carrière romanef-

PART. III.

que en se faisant quaker ; c'est-à-dire , qu'il apprit à *trembler* comme les profélytes de Penn , mais non à gouverner les hommes comme ce sublime législateur de Philadelphie.

Le dernier théosophe un peu connu est le ministre Poiret , qui après avoir fait beaucoup d'ouvrages de mysticité se fit quétiste ; il avoit commencé , dit-on , par être enthousiaste du cartésianisme : il y a un peu loin du doute méthodique de Descartes aux visions de Saint-Sorlin & aux rêveries des Bourignon.

De tems en tems la théosophie a aussi été étayée par des sectes religieuses , & voilà ce qui éternise les principes de Paracelse , principe que le philosophe peut appeller la déraison en système.

L'anabaptiste qui part de l'idée que l'esprit du Seigneur souffle où il lui plaît pour donner à tout être intelligent le pouvoir de prophétiser , n'a besoin que d'écrire contre la raison pour devenir un vrai théosophe.

Le quaker vulgaire qui croit recevoir immé-

diatement de l'esprit saint qui l'illumine, un caractere supérieur au sacerdoce, n'a encore qu'un pas à faire vers la déraison pour être un théosophe.

L'HOMME
AVEC DIEU

L'enthousiaste de l'amour de Dieu qu'on nomme quiétiste à force de se livrer à son imagination ardente, de s'absorber dans la contemplation mystique de l'essence divine, & de s'élancer dans les déserts du monde métaphysico-théologique se fait aussi théosophe ; si le quiétiste est de bonne foi, il crée les visions de sainte Thérèse ; si c'est un hypocrite, il fait avec le jésuite Girard des enfans à la Cadere.

Enfin, le dirai-je ! les jansénistes d'aujourd'hui qui sont les bâtards de Port-Royal, & qui n'ayant ni le génie de ses solitaires ni leurs vertus, ne peuvent avoir d'existence qu'en persécutant les philosophes : les jansénistes, dis-je, en se faisant convulsionnaires, ont ajouté une branche à l'arbre cancréné de la théosophie ; ces malheureux illuminés, qui ont des

PART. III. visions en pirouettant, qui appellent le prophète Elie en recevant des coups de barres, & qui se crucifient pour rendre leur corps glorieux, sont pour le moins autant que Paracelse, les ennemis nés de la raison : mais je ne dois pas encore examiner les superstitions de la terre, il ne s'agit ici que de poser des principes :

Au reste, ce seroit insulter à son siecle que d'entreprendre une réfutation suivie du système des théosophes : il est absurde de raisonner contre des gens ennemis par principe de la raison ; il faut les traiter comme des malades plutôt que comme des sectaires, & le prince qui voudroit les ramener à la doctrine universelle devoit les confier à des médecins, avant de les remettre entre les mains des philosophes :



ARTICLE

ARTICLE II.

*QUE TOUT CULTE RELIGIEUX DOIT ÊTRE
FONDÉ SUR LA RAISON.*

IL est aussi essentiel à l'homme de la nature L'HOMME
AVEC DIEU,
de cultiver sa raison que d'entretenir ses organes dans leur intégrité : ainsi tout culte qui profcrit la raison est un culte essentiellement contre nature.

Eh ! de quel droit viendrait-on ôter à l'espèce humaine le plus sublime de ses privilèges ; celui de s'élever à l'idée d'un Être suprême, de savoir qu'il y a une harmonie éternelle entre les êtres, & d'y concourir ?

Nos sens nous égarent quelquefois , mais jamais la raison : cette raison n'est elle-même que le tact qui nous fait discerner le beau & le vrai : ainsi si elle nous trompoit , elle n'existeroit pas : il y auroit contradiction dans les termes.

Les législateurs qui ont dit que le culte qu'ils

PART. III. propofoient étoit au-deffus de la raifon ont dit une abfurdité ; car il s'enfuit de ce principe que leur culte n'est pas fait pour l'homme qui raifonne : l'homme dans ce fyftême n'a pas befoin de la religion.

Les enthoufiaftes qui ont bâti l'édifice religieux fur la ruine totale de la raifon , ont ajouté la tyrannie à l'extravagance : ils ont dit à l'homme : « fois un vil automate dont je dirai
» gerai les refforts ; crois & tremble : la voix
» du prêtre eft plus faite pour ton oreille que
» le cri de la nature.

Je voudrois bien favoir comment l'être effentiellement bienfaifant peut exiger que nous croyions ce qui paroît une erreur à notre intelligence : Dieu n'est point contradictoire ; il ne nous dit pas par la voix des mathématiciens *trois font trois* , & par la voix des prêtres *trois ne font qu'un* : fi Marc-Aurele eft dans l'erreur en ne croyant pas à la trinité de Platon , cette erreur eft invincible , & le Dieu qui la puniroit feroit le tyran du genre humain.

Quand la question qui divise le prêtre & le philosophe est un problème, ce dernier, pour le bien de la paix, peut soumettre à Dieu sa raison : mais quand les dogmes proposés sont évidemment absurdes, faire le sacrifice de son intelligence, c'est le dernier période de la bassesse : c'est adeler l'Être suprême, c'est le traiter comme le despote de l'ancienne Perse étoit traité par ses eunuques & ses satrapes.

Non, l'ordonnateur des mondes est trop grand à mes yeux, pour que je lui attribue les erreurs & les caprices du despotisme.

Je ne croirai jamais ce Valentin Weigel, qui veut que *la lumière de la révélation suffise pour concilier deux propositions contradictoires* (*).

Je n'adhérerai jamais à ce fanatique d'Hardouin, qui *ne trouve pas plus de difficulté à recevoir un million de mystères qui le révoltent, qu'à croire la première vérité qu'on lui annonce* (**).

(*) Encyclop. art. *Théosophe*.

(**) *Biblioth. raisonnée*, tome I, page 84.

PART. III.

Dès qu'on couvrira un culte religieux du voile des mystères, j'arracherai ce voile & je soumettrai ce culte à l'examen de ma raison.

Je ne prendrai point avec le théosophe les spectres de mon imagination pour des objets existans ; je n'appellerai point avec *Thérèse* amour de Dieu, l'inertie de l'ame qui attend l'influence de la grace : je ne m'abrutirai pas avec le quiétiste pour m'ouvrir les portes du monde intellectuel : en un mot, je ne mutilerai jamais ma pensée, & je ne ferai point un évangile de l'art de dégrader la raison.

J'ai étudié le cœur humain & je sens que tout législateur qui m'oblige de regarder sans cesse le ciel plantastique qu'il a créé, n'a d'autre dessein que de m'empêcher de voir ce qui se passe à mes pieds : il ne met une auréole autour de ma tête que pour avoir le tems de charger mes mains d'entraves ; il n'ordonne à la terre de croire que pour la gouverner.

J'observe que c'est le plus mauvais service qu'on puisse rendre au genre humain que de le

condamner comme le sultan Ibrahim à une L'HOMME
AVEC DIEU.
éternelle enfance, parce que c'est anéantir la
morale de la nature, & dégrader à-la-fois
l'idole qu'on met sur l'autel & ses adorateurs.

Plus un culte sera environné de merveilles,
plus il m'inspirera de défiance : il n'appartient
qu'au peuple de croire un dogme divin, parce
qu'il lui paroît étrange, & de s'enorgueillir
d'une foi qui insulte à son entendement.

Je le dirai donc avec franchise, quoique je
voie la foudre théologique sur le point d'écla-
ter sur ma tête, la raison humaine qu'on
dédaigne, qu'on dégrade, qu'on anéantit : eh
bien, cette raison est le juge suprême
de toutes les religions.



CHAPITRE III.

DES MINISTRES DE LA RELIGION.

PART. III.

DÈS qu'il s'est trouvé un homme assez audacieux pour créer un culte, il s'en est fait le ministre ; & en effet , les oracles qu'il supposoit ne pouvoient lui être utile , qu'autant qu'il avoit le pouvoir de les interpréter.

On ne connoît point de contrée où les prêtres n'aient été antérieurs aux loix : il n'y a point de nation se formant en corps de société, qui ait dit à un de ses membres : *Nous te constituons censeur des crimes secrets, & magistrat suprême de la morale.*

Les ministres de la religion prétendent toujours avoir précédé la formation des gouvernemens ; c'est du ciel qu'ils disent tenir le droit d'aveugler la terre.

Si on demande dans les deux mondes quel est le diplôme qui autorise le sacerdoce, on dit que c'est la révélation ; si on demande ce qui

autorise la révélation , on répond que c'est le 
sacerdoce.

L'HOMME
AVEC DIEU.

En général , on peut dire des ministres du culte religieux , que leur droit sur la croyance humaine vient , non de l'excellence de leur origine , mais de ce qu'on ne connoît pas leur origine.

Au reste , il faut rendre justice à un petit nombre d'entr'eux qui illustrerent le berceau des sociétés ; on ne peut douter qu'ils ne fussent plus éclairés que le reste de leurs concitoyens : il est probable même qu'il s'en est trouvé qui , en faisant parler la divinité , ne songerent qu'à donner une base au culte de la nature : tel étoit le sage Hermès , quand il se dit l'interprete d'Iris , & le grand Zoroastre , quand il fit croire à l'Orient qu'il étoit celui d'Oromaze : c'est aux prêtres qui ont voulu imiter ces hommes célèbres , sans avoir ni leurs lumieres ni leur vertu , qu'il faut attribuer l'absurdité de ces cultes , où on ne fait parler les dieux que pour étouffer le cri de la nature.

PART. III.

On a vu aussi des législateurs se faire les prêtres de leur nation , pour donner le dernier sceau d'authenticité à leurs loix : cette fourberie sacrée a été mise en usage très-fréquemment dans l'antiquité : Minos reçut son code de Jupiter , Lycurgue d'Apollon , Zaleucus de Minerve, & Numa d'Egérie ; Xamolxis se prétendit inspiré de Vesta, Charondas de Saturne , & Manco-Capac du soleil : ces hommes célèbres , qui ne pouvoient faire entendre au peuple leur langage sublime , & qui dédaignoient d'emprunter le sien , feignirent de tenir leurs institutions du ciel : ils eurent recours à l'autorité , parce qu'ils sentoient l'insuffisance de la raison ; & se défiant de l'éloquence des sages, ils eurent l'audace de faire parler les dieux.

Mais il en est des impostures religieuses des prêtres , comme du despotisme des rois : pour un philosophe qui fait servir le pouvoir absolu , ou la superstition , au bonheur des peuples , il y a mille monstres qui emploient ces armes dangereuses à la perte du genre humain. Lisez

l'histoire des despotes , & voyez , pour un **L'HOMME
AVEC DIEU**
 Marc-Aurele, combien il y a eu de Sésostris, de Cambise, de Caligula, de Néron, de Constantin, de Muley-Ismaël & d'Aurengzeb : parcourez les annales du sacerdoce , & jugez si le petit nombre de prêtres respectables que je viens de nommer , peut entrer en parallèle avec cette foule de brigands sacrés qui ont trafiqué sur les autels du sang des hommes ; avec des Druides & des ministres de Saturne ; avec un Samuel qui fait couper les rois en morceaux ; avec les papes qui ordonnent les croisades ; avec les Anitus, les Grégoire VII, les Alexandre VI, & ces tigres du saint office qui ont fait disparaître quatre millions d'hommes de la surface des deux mondes.

Il y a cependant une occasion où il semble utile aux hommes qu'un grand pouvoir soit attaché au sacerdoce : c'est lorsque le despotisme des rois est à son comble & menace de tout engloutir. Le dirai-je ? l'insolence des patriarches de Russie & des muphtis a souvent

PART. III. épargné des torrens de sang aux nations asservies aux czars & aux sultans. Il est affreux, sans doute, de guérir les maux de l'esclavage par ceux de la superstition; mais on réussit par-là à rendre les uns & les autres moins sensibles: opposez un torrent à un autre, leurs flots se briseront avec effort, & l'onde réunie coulera ensuite dans une autre direction,

Les prêtres de toutes les religions inventées par les hommes semblent, par leur institution même, ennemis de leur repos.

Ils tiennent leur puissance du ciel; ainsi lui seul, s'ils prévariquent, a droit de les punir: tel est le germe de la fameuse distinction des deux puissances; distinction qui a fait écrire tant de sophismes aux théologiens, & commettre tant d'assassinats aux esclaves des prêtres.

Tout citoyen qui n'est pas dans l'état est au-dessus de l'état: voilà pourquoi les prêtres de tout tems se sont dit les égaux des rois: il y a même eu des religions où un pontife a dit aux

souverains : *Je suis votre maître* ; où il les a faits & déposés à son gré ; où il a tracé une ligne sur le globe pour leur partager un monde que leurs soldats alloient conquérir.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Cependant , il y a eu des occasions où le prêtre a été obligé de faire sa cour aux souverains ; c'est lorsqu'un long abus de pouvoir commençoit à ouvrir les yeux de la multitude ; c'est lorsque cent mille bras étoient sur le point de s'armer pour détruire son machiavélisme ; alors il a fait un pacte avec des rois qui chanceloient sur leurs trônes ; & le despotisme politique est venu appuyer le despotisme religieux , afin d'en être appuyé à son tour.

Le résultat de cette ligue offensive & défensive entre les despotes & les ministres des autels , a donc été l'infortune publique : le tyran a livré le peuple enchaîné , au prêtre , pour qu'il l'aveuglât ; & le prêtre a livré le peuple aveuglé , au tyran , pour qu'il restât esclave.

Au reste , le prêtre ne semble pas fait pour affecter long-tems une dépendance qui l'hu-

PART. III. milie; le cedre incliné avec force vers la terre ne tarde pas à prendre sa direction verticale; aussi, dès que le tyran est devenu inutile à la politique sacerdotale, les mains qui avoient élevé l'idole se sont empressées de l'abattre; les prêtres ont traité les rois comme le Dieu des Hébreux traitoit les Nabuchodonosor & les Sennacherib; ils ont fait servir cette verge à châtier les nations; ensuite, quand leur vengeance a été satisfaite, ils ont jeté la verge au feu.

Il est bien étonnant que les souverains de l'Europe éclairée n'aient jamais ouvert les yeux sur le danger, en politique, de laisser subsister dans leurs états une puissance rivale, qui peut à chaque instant armer contr'eux le fanatisme de la moitié d'une nation, & la crédulité de l'autre; qu'on n'ait pas enchaîné à jamais l'inspiré qui, comme le vieux de la Montagne, ordonne de croire ce qu'il veut, & de frapper qui il lui plaît; qu'on ne frémissé pas autour des trônes de cette foule de régicides commis par les ministres des autels,

depuis le pontife Joad , qui fait massacrer **L'HOMME**
 Athalie , jusqu'à Malagrida , qui charge , au **AVEC DIEU.**
 nom du ciel , la carabine destinée à tuer le roi
 de Portugal.

Le pontife qui proscriit les têtes couronnées
 est d'autant plus redoutable , qu'il a le pouvoir
 de sanctifier la main des satellites de ses ven-
 geances. N'a-t-on pas répandu à Lisbonne
 l'histoire des apparitions de la Vierge à Mala-
 grida ? n'a-t-on pas invoqué à Rome , comme
 un saint , le moine Clément qui assassina le pré-
 décesseur d'Henri IV ?

On voit quelquefois le despotisme politique
 & le despotisme religieux réunis sur la même
 tête ; & alors la terre doit trembler. Je vais
 citer un trait de l'Histoire africaine , pour n'of-
 fenser personne.

Un marbut , dans le siècle dernier , se pré-
 tendit inspiré de Dieu pour venger les negres
 de la tyrannie de leurs rois : quand il vit que
 l'esprit de rebellion commençoit à fermenter ,
 il promit à ses partisans , au nom des plus

PART. III.

fameux fétiches , que dorénavant la terre produiroit une moisson abondante sans qu'ils prissent la peine de la cultiver. Le negre est le plus paresseux des hommes , & la perspective du repos a autant de charmes pour lui que celle du paradis de Mahomet pour un bon musulman. Une foule de mécontents se rangerent sous les étendards du nouveau prophete; la révolution bientôt devint générale ; on détrôna le Damel ; & après avoir couronné à sa place le marbut , on attendit tranquillement l'effet de ses promesses. Les extases du moine ne produisirent aucun miracle ; une famine horrible se fit sentir parmi ses sujets , & ils en vinrent jusqu'à se manger les uns les autres. Cet horrible fléau fit disparaître la superstition africaine ; l'enthousiaste fut chassé du trône , & depuis ce tems-là on n'a souffert aucun marbut dans le pays (*). Les negres aiment encore mieux souffrir de la tyrannie des rois , que

(*) Voyez le fond de cette anecdote dans l'*Histoire générale des voyages* , édition in-12 , tome X.

d'obéir à des prophètes qui les rendent anthro-
pophages.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Les Gangas de la côte occidentale d'Afrique, où se trouve la colonie portugaise de San-Salvador, ne cedent guere en fourberies sacrées aux marbus : ces prêtres semblent avoir réuni toutes les especes de superstitions répandues dans les fausses religions de la terre ; c'est peut-être la société la plus corrompue qui existe dans les deux mondes : les uns se disent forciers & distribuent des amulettes pour guérir les maladies qu'on n'a pas ; d'autres se chargent de détruire l'effet des enchantemens de leurs confreres ; d'autres enfin, ont la surintendance de l'athmosphere, & se vantent de procurer la pluie, la grêle & la foudre : on s' imagine bien que ces imposteurs ne donnent pas gratuitement leurs bénédictions à leurs crédules adorateurs. Est-on malade ? on apaise la divinité offensée par les présens qu'on offre à ses ministres. Se porte-t-on bien ? on prévient les maladies par des offrandes. Si la peste vient ravager l'Afrique,

PART. III. les Gangas s'établissent seuls médiateurs entre le ciel & le peuple, & ils se font payer à proportion des désastres qu'à déjà causé la contagion. Mais l'opinion la plus dangereuse qu'ils aient inspirée aux negres, c'est que personne ne meurt naturellement; c'est toujours un des ennemis du malade qui l'a enforcélé pour le faire périr. Si le Gangas est consulté en particulier, il a recours à ses conjurations, & fait un portrait vague du coupable; il suffit alors qu'un des spectateurs, échauffé par le spectacle, croie reconnoître la victime, pour qu'on se faisisse d'un particulier, & qu'on l'égorge. Si la cérémonie se fait en public, le prêtre multiplie ses exorcismes, se jette ensuite comme un furieux sur un des assistans, & le conduit à un autel, où il l'oblige, par forme d'épreuve, d'avaler une liqueur qu'il a eu soin de préparer; le malheureux, la mort dans le sein, se débat, entre en convulsions, & justifie, en expirant, le monstre qui l'a empoisonné (*).

(*) Voy. Pigafetta, Davity, Dapper, &c.

Je me hâte d'achever un tableau qui répugne  à mon cœur sensible. — Le prêtre est dange-  L'HOMME
AVEC DIEU
reux au repos de la société, lors même qu'il laisse reposer le poignard du fanatisme dans son fourreau.

Quelle est cette foule de pratiques minutieuses, de cérémonies frivoles, d'expiations absurdes, que le sacerdoce a substituées aux grands principes de la morale ? Est-ce honorer Dieu que de rétrécir son entendement ? toutes les génuflexions des dévots, tous les jubilé des papes, valent-ils un acte de vertu ?

C'est par ce système de momeries religieuses qu'on est venu à bout de corrompre les mœurs des peuples : c'est par -là qu'on a fait, de la postérité des Régulas & des Catons, des distributeurs d'indulgences : c'est par-là que le jésuite le Tellier a dégradé la vieillesse de Louis XIV.

Le prêtre qui ouvre le ciel, qui le ferme à son gré, avec de la foi & des révérences, ressemble à l'alchimiste qui promet de faire des

PART. III.

montagnes d'or avec quelques grains de poudre de projection : ce charlatanisme sert à l'un, à écarter de la voie de la nature, & à l'autre, à détourner du sentier de la vertu.

Le ministre des autels est dangereux pour la patrie, parce qu'il n'a point de patrie; il croit relever uniquement de Dieu, & ne communique qu'avec son représentant, soit que ce soit le grand lama du Thibet, le grand muphti de Constantinople, ou le grand pontife de Rome.

Comme les dogmes des cultes humains ont été inventés en différens tems, & suivant le besoin des législateurs sacrés, cet assemblage informe de piéces de rapport a nui au système général; les prêtres ont tenté d'en pallier les contradictions, & alors ils se sont divisés; les schismes sont venus avec les hérésies, & le monde a été troublé pour l'explication de quelques hiéroglyphes.

Le sacerdoce, dans les cultes superstitieux, conduit nécessairement à l'hypocrisie; car il est rare qu'un prêtre obligé d'étudier sa religion

par principes, n'en sente pas la foiblesse : dans les tems de barbarie, il est d'ordinaire plus éclairé que son siecle : dans l'âge de la philosophie il a, pour préservatif contre les erreurs qu'il enseigne, ses propres doutes & la raison de ses contemporains.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Ce qui indigné le plus l'homme de bien contre les prêtres, c'est de les voir implacables dans leurs vengeances ; ils ne pardonnent pas plus que Saturne, Teutatès & le Dieu de Samuel, dont ils se disent les interpretes : les haines affreuses qui caractérisent l'histoire de la célèbre famille d'Atrée, se trouvent fréquemment dans les annales du sacerdoce ; mais je ne veux point prévenir ici ce que j'aurai à dire quand je parlerai du fanatisme ; il m'en coûte assez de dire aux hommes des vérités cruelles, & la philosophie n'est pas faite pour frapper deux fois ses victimes.

J'observe encore que mon examen du sacerdoce n'est point terminé : le problème philosophique qui m'occupe ne sera résolu que dans

mon essai sur le théisme ; c'est là que je traite-
PART. III. rai des moyens de rendre le ministre des autels
respectable à tous les hommes : alors je n'offen-
serai personne, & je me trouverai dans mon
élément.



C H A P I T R E I V.

D E S M Y S T E R E S.

ON donne ce nom, soit aux cérémonies ^{L'HOMME} secretes, soit aux dogmes cachés d'une religion; ^{AVEC DIEU.} les mysteres, dans le premier sens, étoient en usage dans la plus haute antiquité : Osiris les établit en Egypte, Orphée en Thrace, Zoroastre en Perse, Minos en Crete, Gyniras en Chypre, & Erechtee dans Athenes; de pareils mysteres étoient institués pour propager le théisme & donner une base à la vertu : c'est une des idées les plus heureuses qu'ait produites l'imagination des anciens législateurs : on ne pouvoit les réveler aux femmes ; & quand Alexandre obtint de l'hiérophante Égyptien la permission de mander à sa mere le secret des initiés, il la conjura en même tems de brûler sa lettre après l'avoir lue : c'est que la superstition fut en tout tems l'apanage du sexe; c'est que le dogme de l'unité d'un Dieu parut peut-être trop sublime

PART. III. pour entrer dans l'entendement d'une femme.

Un autre motif de cette sage institution étoit l'expiation des crimes : mais les grands attentats qui annoncent le dernier période de la dépravation humaine, en étoient exceptés : Néron, tout empereur qu'il étoit, après l'assassinat d'Agrippine, ne put assister aux mystères d'Eleusis; & Constantin, qui avoit fait périr son beau-pere, son neveu, son fils & sa femme, trouva bien des prêtres de notre religion pour le canoniser, mais non des hiérophantes de la religion de la nature pour l'absoudre de tous ses parricides.

Tels étoient dans l'antiquité les mystères de cérémonie : si l'on met à part l'idée injurieuse au peuple & aux femmes de les avoir cru incapables de s'éclairer sur ce qui importoit le plus à leur bonheur, c'est le plus beau monument de la sagesse des premiers siècles; c'est la meilleure digue que la philosophie naissante ait opposée aux torrens de la superstition, qui menaçoit d'inonder la terre.

Aux mystères de cérémonies ont succédé les mystères de dogmes : mais il est essentiel de ne pas les confondre ; car , les uns servent à la superstition , & les autres en font l'antidote.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Le mystère de dogme est une invention des prêtres pour rendre esclave l'entendement de la multitude : on lui montre des contradictions dans l'économie des cultes religieux , afin de pallier celles des ministres des autels : on lui fait un devoir d'être crédule , afin de rendre légal son empire sur elle.

Quel est ce Dieu caché qu'annoncent les mystères ? Si son essence est à jamais couverte d'un voile impénétrable , pourquoi la théologie le déchire-t-elle dans ses symboles ? S'il veut se découvrir à la raison humaine , qu'est-ce qu'un mystère ?

Pourquoi les hommes qui se disent les interprètes de la Divinité ne la font-ils jamais parler que par énigmes ? n'est-ce pas saper d'une main l'édifice religieux qu'on élève de l'autre ? n'est-ce pas induire les penseurs , qu'on révolte

PART. III. sur l'essence de Dieu, à avoir des doutes même sur son existence ?

Rendons justice aux imposteurs sacrés qui ont inventé les mystères : ils connoissoient le cœur humain ; ils savoient qu'on ne fait point secte en n'annonçant que la vérité, sans fastes, sans ténèbres & sans merveilles ; ils ont donc mieux aimé être les patriarches de la superstition que de rester confondus avec les derniers des philosophes.

Il est certain que le scepticisme ne fut jamais la logique de la multitude : elle ne veut pas qu'on parle à sa raison, mais à son imagination : elle ne demande pas à examiner, mais à admirer & à croire.

Plus on nourrit la crédulité du peuple de contradictions & de merveilles, & plus on a droit à son enthousiasme. Otez aux alchymistes les mystères de leurs procédés & leurs hiéroglyphes, & personne ne croira au grand œuvre. Le voyage de Mahomet dans les sept cieux a peut-être autant contribué que son épée à faire des prosélytes au Coran.

Malheureusement pour les prêtres, tout le monde n'est pas peuple : il est même infiniment important pour ce globe, que tout ce qui est peuple en devienne tous les jours la classe la moins nombreuse : ainsi je continuerai à être vrai plutôt que prudent, & à préférer le bonheur de l'espèce humaine à l'intérêt du sacerdoce.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Il me semble que l'idée de parler aux hommes mystérieusement est tirée du machiavélisme. Les souverains qui n'ont que de petites vues & de petites forces, enveloppent leurs projets du voile du mystère, afin d'empêcher leurs ennemis de les faire échouer : mais où sont les ennemis physiques de la Divinité ? Quel est l'infiniment petit qui empêchera l'Ordonnateur des mondes de veiller à leur harmonie ?

Si du moins les dogmes mystérieux qu'on nous prescrit de croire n'étoient qu'au-dessus de notre raison, ce ne seroit point une foiblesse de s'y soumettre. La physique est pleine de phénomènes qu'on ne peut expliquer. Tout gra-

vite dans l'univers, & le principe de la gravitation n'a pas même été soupçonné par Newton, son apôtre; le fluide électrique se refuse à toute théorie, & il paroît un des plus grands agens de la nature.

Mais on ne sauroit comparer avec les mysteres de la physique les mysteres du sacerdoce : ces derniers ne sont pas au-dessus de la raison, mais contre la raison; ils ne démontrent pas la foiblesse de l'intelligence humaine, ils l'anéantissent.

Ici c'est un enthousiaste de Timée de Locres, qui de trois dieux n'en fait qu'un (*) ; là c'est

(*) Il les appelle *l'idée*, ou le verbe par excellence ; le verbe *proféré* & le monde *sensible*. Voyez son traité de *l'ame du monde*. Cette doctrine étoit connue dans l'ancienne Egypte : les prêtres de Memphis appelloient leur trinité *Hempta*, & ils la désignoient par un globe, un œil & un serpent réunis. Voyez le *panthéon égyptiac*, de Jablonski.

Platon, qui connoissoit le traité de *l'ame du monde* & les hiéroglyphes de Memphis, arrangea à sa façon cette trinité, & en fit son système des trois hypostases. Voyez la *seconde éptre à Denis de Syracuse*.

Plotin, qui vint ensuite, commenta à sa manière la

un prêtre d'Egypte, qui veut me faire croire
 que je mange Osiris en mangeant un oignon ; L'HOMME
AVEC DIEU.
 plus loin c'est un Bonze d'Asie, qui m'ordonne,
 sous peine du bûcher, de croire que l'Ordon-
 nateur d'un million de soleils est venu mourir
 dans un point de l'espace.

Si de pareils mysteres étoient faits pour
 l'homme, la Divinité ne lui auroit point donné
 la raison pour les contredire : le combat inté-
 rieur de la foi & de l'intelligence n'annonce que
 la méchanceté du premier principe ; & c'est
 parce que j'ai la plus haute idée de Dieu, que
 je n'admets point des mysteres qui le dégradent.

Au reste, en supposant même, contre toutes
 les lumieres naturelles, que, pour rendre à Dieu
 un culte digne de lui, il fallût anéantir la raison
 qu'il nous a donnée en partage, du moins
 seroit-il nécessaire que les mysteres qu'il pro-
 pose à notre crédulité fussent uniformes dans

triple hypostase de Platon. Voy. *Ennead. V, lib. I, cap. VIII*. Et c'est ainsi que la trinité des théologiens s'est formée peu à peu sur le modele de la trinité des philosophes.

PART. III.

tous les âges & chez tous les peuples : or, l'époque où chacun de ces dogmes absurdes a pris naissance est aisée à fixer. Quant à la nature de ces dogmes, ils n'ont de poids que dans les pays où les prêtres les annoncent : l'Egyptien qui mange l'oignon-dieu, se moque du Caffre qui dévore son dieu hanneton (*) ; l'Indien qui croit aux incarnations de Witsnow, se permet de rire des incarnations de Sammonocodom.

Il n'y a que le théisme qui mène à la vertu sans mystères, sans fourberies sacrées & sans merveilles : c'est le seul culte qui soit inaccessible à la raillerie ; & j'abrege les quatre actes de ma grande tragédie, pour arriver plutôt au dénouement.

(*) Un jeune Turc est amené à Paris : des docteurs de Sorbonne se chargent de sa conversion ; ils lui promettent du vin dans ce monde, & le paradis dans l'autre ; & le musulman devient un de leurs profélytes. Quand il eut été dûment baptisé & communié, le théologien qui avoit entrepris de l'instruire lui demanda combien il y avoit de Dieu : *Il n'y en a point*, répondit le nouveau chrétien ; *vous m'avez toujours dit qu'il n'y avoit qu'un Dieu , & hier je l'ai mangé.* --- Voy. l'*Histoire naturelle de la religion*, du philosophe David Hume, tome II, de ses œuvres, page 85.

C H A P I T R E V.

DES PRODIGES.

VOICI, dans la mine de la superstition, la veine la plus féconde pour les prêtres : elle a L'HOMME
été en tout tems, pour ces imposteurs adroits, AVEC DIEU.
ce que fut pendant un siècle le Protosi pour les
conquérans du Nouveau-Monde.

Il faudroit faire plusieurs volumes *in-folio*
pour épuiser la matiere des prodiges; mais je
n'ai ni assez de stupidité pour copier Ribadé-
neyra, ni assez de patience pour le réfuter : je
poserai des principes; & si je viens à bout de
faire penser un seul fanatique, le grand prodige
est fait, & il revient de lui-même au culte de
la nature.



ARTICLE PREMIER.

DES PROPHÉTIES.

PART. III.

L'HOMME est fier de deux facultés qu'il possède en vertu de son organisation : il les nomme prévision & mémoire : par l'une, il agit sur ce qui n'est plus ; & par l'autre, il opère sur ce qui n'est pas encore : ce sont deux miroirs, un peu ternes, il est vrai, mais qui, en lui représentant une foule d'objets hors de son pouvoir, étendent au-delà du présent, dont il jouit, les bornes de son existence.

La prévision sur-tout constitue la plus frivole des connoissances : elle consiste à déduire, des événemens présens & passés, des probabilités sur l'avenir : c'est l'art de conjecturer réduit en système. Malheureusement le moindre anneau que nous perdons dans cette grande chaîne d'événemens suffit pour nous égarer ; alors nous posons mal les prémices du syllogisme, & nous ne tirons qu'une fausse conséquence.

L'homme devroit peut-être se borner à perfectionner ce calcul de probabilités ; mais, em-
 porté par le courant du tems, il veut découvrir tout d'un coup ce qu'il deviendra, sans se donner la peine de lier l'espace qu'il a parcouru avec celui qui lui reste à parcourir. Cet abus de la prévision constitue la divination ; & voilà l'origine des magiciens & des prophètes.

Je jeterai ci-après quelques idées sur la magie ; je ne m'arrête en ce moment que sur l'art de prédire, art dont on a tant abusé pour courber la tête de l'homme sous le joug sacré du sacerdoce.

Tout imposteur qui a voulu devenir le tyran des esprits, a bien senti que pour maîtriser la multitude, il falloit la mener par les lisières de l'espérance & de la terreur : alors il a tenté de lui faire lire dans l'avenir sa destinée ; mais la simple physique n'en dit pas plus, sur ce sujet, à l'homme instruit qu'à celui qui ne l'est pas : il a donc fallu abandonner la nature, & faire parler les dieux.

L'HOMME
AVEC DIEU.

PART. III. Mais comment un Dieu parle-t-il à la terre ?
 Par l'organe des hommes qu'il chérit le plus.
 Et quels sont les hommes que Dieu chérit le plus ? Ce sont les ministres de ses autels. —
 Voilà un argument sans réplique pour l'homme destiné à ramper & à croire.

Le philosophe, qui croit moins & qui raisonne plus, examine d'où l'on fait que Dieu se révèle, & qui ne se révèle qu'à des prêtres ; & il voit qu'il n'a d'autres garans de ces deux faits que les prêtres eux-mêmes : alors il s'indigne contre le sacerdoce & reste dans le culte paisible de la nature.

Quel fut le but des premières prophéties ? De prouver la vérité d'une inspiration par la certitude de l'accomplissement. Mais quel est ce genre de preuves qui dépend de ce que je vois & de ce que verra ma postérité ? Je suppose qu'on m'annonce que dans mille ans il y aura un déluge : puisque je n'existerai plus dans mille ans, il m'est impossible de croire au prophète. Le philosophe qui vivra dans mille ans
 peut

peut encore , à l'instant du déluge , douter de
 l'oracle , puisqu'il ne lui a été transmis que par L'HOMME
AVEC DIEU.
 des hommes ; pour ceux qui n'ont vu ni l'an-
 nonce de la prophétie ni son accomplissement ,
 quel motif auroient-ils pour plier leur raison à
 la superstition des prêtres ?

Si un philosophe accoutumé à calculer les
 événemens , rencontre quelquefois juste dans
 ses conjectures , quelle induction peut-on tirer
 contre moi du hasard qui aura servi l'imposture
 des prophètes ? je voudrois bien savoir s'il y
 eut jamais de prédiction plus extraordinaire que
 celle de ce célèbre géometre , qui , lorsque les
 jésuites étoient au plus haut point de leur gloire ,
 annonça l'époque précise de leur catastrophe ?
 L'oracle ne fut point fait après coup ; il n'étoit
 point enveloppé de voiles comme ceux des
 prêtres ; c'est au centre de la ville la plus éclai-
 rée des deux mondes qu'il fut prononcé , &
 cependant d'Alembert , à qui on le doit , n'a
 jamais prétendu au titre de prophète.

Les prophéties , par elles-mêmes , ont si peu

PART. III. d'autorité, que les ministres d'un culte religieux ont toujours démontré l'absurdité de tous les oracles qu'ils n'avoient pas prononcés; le prophete de Samarie rioit du prophete de la Chaldée; la pythie de Delphes se moquoit de la sibylle de Cumes, qui se moquoit de la pythie à son tour.

Un des grands argumens de la philosophie contre les oracles est tiré des ténèbres dont ils sont toujours enveloppés: je défie qu'on puisse me citer une seule prophétie où l'inspiré parle pour se faire entendre; or, n'est-ce pas avilir l'idée sublime de la Divinité, que de supposer qu'elle ne se révéle que pour jouir de notre embarras? Ou Dieu permet que l'homme lise dans l'avenir, ou il ne le permet pas: dans la premiere hypothese, pourquoi les oracles sont-ils obscurs? Dans la seconde, pourquoi y a-t-il des oracles?

Pour nous tirer de ce labyrinthe, ne cherchons point dans le ciel un fil qui se rencontre dans nos mains; Dieu ne dicte point des énigmes

à ses prêtres ; mais les prêtres font de leurs oracles autant d'énigmes pour se laisser la liberté de les interpréter à leur gré après l'événement ; ils sont imposteurs quand ils se disent inspirés , & quand ils voient leur inspiration, c'est pour affurer le succès de leur imposture.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Des philosophes qui ne croyoient pas à la fourberie des prêtres , ou qui avoient la prudence de dire qu'ils n'y croyoient pas , ont mis leur imagination à la torture pour prouver qu'on pouvoit lire dans l'avenir sans être inspiré : on a supposé un tact particulier de l'ame qui lui fait pressentir la série des événemens qui ne sont pas encore ; & on a cité le génie de Socrate.

Je ne doute pas qu'un homme très-sensible , dans un moment d'enthousiasme où l'on sort de la nature pour s'élancer dans un monde qu'on a créé , n'enchaîne quelquefois , avec sagacité , les phénomènes qui naissent avec ceux qui sont à naître : mais quand il est de sang-froid , il apprécie ses conjectures ; & si ses

PART. III. idées se rencontrent avec l'événement, il ad-
mire l'effet de son enthousiasme, & ne se fait
pas prophète.

Maupertuis connoissoit ce mécanisme de
l'enthousiasme, car il avoue qu'en s'exaltant
on peut lire dans l'avenir (*); & qui fait si
dans la suite il ne viendra pas quelque rêveur
qui joindra à cette théorie la méthode de s'exal-
ter, pour l'instruction des sybilles qui sont à
naître, & des apôtres des convulsions ?

Ce qu'on appelle inspiration, n'est quelque-
fois qu'un dérangement périodique de la ma-
chine : une pythie de Delphes, Mahomet,
Thérèse & Marie d'Agréda, étoient sujets à
une espece d'ivresse des sens, semblable au dé-
lire voluptueux que fait naître l'usage de l'o-
pium : dans le moment de l'accès on croit n'avoir
de commerce qu'avec les intelligences célestes :
il part des têtes ainsi exaltées des idées tantôt
folles & tantôt sublimes, & le vulgaire qui

(*) Voyez lettres XVIII, *Œuvres de Maupertuis*,
tome II, page 305.

écoute prend les rêveries d'un malade pour les oracles d'un prophete.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

En général, c'est quelque grand intérêt qui engage les prêtres à fabriquer des oracles; tantôt, c'est le discrédit de leurs superstitions; tantôt, c'est l'envie de prouver la supériorité de leur culte; ils annoncent des victoires quand ils ont besoin de flatter les puissances; ils prédisent des malheurs quand il leur importe d'effrayer la multitude.

Quelquefois une prophétie n'est faite que pour le besoin du moment. Photius; le célèbre patriarche de Constantinople, avoit dessein de gagner les bonnes grâces de l'empereur Basile: il écrivit, en vieux caractères alexandrins, un quatrain prophétique où il faisoit descendre son obscur souverain des rois d'Arménie: Théophane, son ami & son complice; publia qu'il avoit trouvé les quatre vers parmi des manuscrits rares & précieux; on les donna à Photius, & il n'eut pas de peine à les déchiffrer; il y avoit dans la cénurie du Nostra-

PART. III.

damus grec le mot de *beclas* , dont personne n'avoit l'intelligence ; le patriarche déclara qu'il désignoit six personnes de la famille impériale ; Basile , Eudoxe sa femme , & ses quatre fils , Constantin , Léon , Alexandre & Stephanos : cette explication fit fortune à Constantinople , & il n'y eut point de courtisan qui ne crut à la prophétie de Photius , encore plus qu'à toutes celles du pentateuque.

Il est très-dangereux dans les grandes sociétés , qu'on y laisse multiplier la race des prophètes : dès qu'un frénétique peut faire croire au peuple que Dieu l'inspire , il est évident que quand il y trouvera son intérêt , ce Dieu lui inspirera des révoltes & des régicides.

Un prophète a d'autant plus de pouvoir sur l'esprit de la multitude , qu'il lit toujours dans l'avenir le succès de ses entreprises. Le prophète Odin promettoit aux Scandinaves de l'impunité dans leurs pillages ; & les Scandinaves pilloient leurs voisins. Le prophète Mahomet assura les Arabes qu'ils subjugueroient la moitié

du monde , & ils la subjuguèrent. Il n'y a L'HOMME
AVEC DIEU.
que le prophete saint-Bernard qui se trompa
sur le succès de ses croisades.

Heureusement pour l'espece humaine, quand le crépuscule de la philosophie vient éclairer les peuples, les sybilles se défont de leurs feuilles de chêne, les oracles se taisent, & les prophètes disparaissent, ou ne sont pas dangereux.

Alors aux prophètes succèdent les commentateurs des prophètes : le ministre Jurieu lit dans l'apocalypse, que le pape est l'antechrist (*); Bossuet, par une heureuse anagramme, transporte cet honneur à Dioclétien (**); frere Chaumeix, en se faisant crucifier, affirme que c'est l'inventeur de l'Encyclopédie.

(*) Voy. l'accompliss. des prophéties, tome I, page 187. — La preuve en est qu'il y a, dans le texte sacré, *poculum aureum plenum abominationum* ; ce qui est une démonstration à la maniere du ministre Jurieu.

(**) On fait que le nombre de la bête est 666 : or, en prenant dans ces deux mots DIOCLES aVgVstVs, toutes les lettres qui forment en même tems des chiffres romains, on trouve ce nombre mystérieux. — Bossuet n'envoya point cette énigme au mercure, quoiqu'il existât de son tems.

PART. III.

Il faut espérer que quand la raison aura achevé de balayer toutes les immondices de la superstition , personne ne dictera d'oracles ni n'en commentera; que le bon citoyen travaillera à rendre son avenir heureux , & non à le prédire ; & que la religion consistera à être vertueux , & non à citer l'apocalypse.



ARTICLE II.

DE LA MAGIE.

QUAND c'est un inspiré qui lit dans l'avenir, L'HOMME
AVEC DIEU.
on l'appelle prophète : si c'est de sang-froid qu'il feuillete le livre du destin, il n'est que magicien : dans le premier cas, on fait son apothéose ; dans le second, on l'envoie au bûcher,

La magie ne se borne pas à l'art de prédire ; son empire est immense ; il embrasse le monde visible , & s'étend même au-delà de la nature.

Le magicien opère par le secours des choses naturelles , par l'intervention de Dieu , ou par le ministère du diable. Arrêtons-nous un moment sur ces trois branches de la crédulité humaine , & apprenons à maudire la superstition & à bénir les philosophes.

Démocrite , qui n'avoit probablement étudié la nature que dans son cabinet , avoit rassemblé la plupart des moyens naturels d'exercer la magie , dans un livre qu'il avoit intitulé *chi-*

rocmeta (*). Ce livre s'est perdu, & il est à
PART. III. regretter ; car il nous auroit fourni un nouveau
 sujet de rire , avec son auteur , de l'extrava-
 gance des hommes.

Les prêtres ont été les premiers magiciens :
 ils ont persuadé au peuple qu'ils lisoient sa des-
 tinée dans les entrailles des victimes ; & le
 peuple curieux s'est prosterné aux autels d'un
 dieu de sang , & lui a immolé des hécatombes.

Une seule prédiction des prêtres , justifiée
 par le hasard , aura suffi pour épaisir en ce
 genre le voile que la superstition étendoit sur
 l'univers ; alors le sang des animaux ruissela
 dans les temples , on égorgea des quadrupèdes
 utiles à l'agriculture , pour faire cesser une épi-
 démie , pour qu'une reine accouchât d'un gar-
 çon , ou pour que son mari gagnât des batailles.

Dès qu'il est prouvé qu'un animal mort fait
 lire dans l'avenir , pourquoi ne pas consulter un
 animal vivant ? alors on examine comment un
 poulet sacré mange : on observe gravement le

(*) Vitruv , lib. IX , cap. III.

vol d'un corbeau, ou le cri d'une corneille ; —————
L'HOMME
AVEC DIEU.
& Scipion est obligé de demander à une aruspice la permission d'aller renverser Carthage.

Personne n'a plus démontré l'absurdité des augures que Cicéron , qui étoit augure lui-même ; & il ne faut pas faire un crime , de cette contradiction , au seul vainqueur de Catilina ; à Rome la magistrature étoit liée au sacerdoce , & la politique vouloit qu'on y trompât la multitude , afin d'apprendre à la gouverner.

La magie naturelle fut d'abord uniquement du département des prêtres ; dans la suite , des charlatans profanes partagerent cette branche lucrative de commerce , & la terre fut inondée de fortileges.

On mit à contribution toute la nature , pour interroger le dieu fantastique du destin ; on fit des enchantemens par les herbes , par les songes , par les anneaux , par les miroirs & par les quatre élémens ; on donna même des noms scientifiques à toutes ces rêveries ; & le peuple

devint doublement crédule , quand il n'entendit ni le mot ni la chose (*).

De toutes les choses naturelles employées à la magie , celle qui a eu le plus de crédit dans les deux mondes est l'influence des astres : il n'y a point de nation , soit éclairée , soit barbare , où on n'ait déraisonné sur l'avenir , en

(*) L'art de deviner par les cadavres se nomma *nécromancie* ; la magie par les songes , *oneiromancie* ; celle par les miroirs , *catoptromancie* ; celle par les anneaux , *daçtyliomancie* ; la divination par les quatre éléments , l'eau , l'air , la terre & le feu , *hydromancie* , *aéromancie* , *geomancie* & *pyromancie*. On poussa le délire jusqu'à prophétiser par la tête d'un âne & par l'inspection d'un fromage ; & ces deux branches importantes de la magie s'appellerent *céphaléomancie* & *tyriscomancie*. On n'a jamais tant abusé du grec , & la crédulité du peuple qui ne l'entendoit pas.

Je suis fâché qu'on n'ait pas donné aussi un nom scientifique à l'enchantement de la grenouille. On croyoit dans Athenes que , pour rendre une femme véridique , il suffisoit de lui appliquer sur le cœur , pendant qu'elle dormoit , la langue d'une grenouille. --- Empalez une grenouille à un roseau , disoit-on dans Rome , & Messaline aura de l'horreur pour l'adultère. Pline observe , sur ce sujet , que s'il falloit en croire les magiciens , les grenouilles seroient plus utiles que les loix au genre humain. Voy. *Hist. nat. lib. XXXII.*

vertu de la conjonction des planetes & de l'arrangement des étoiles.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Eh ! comment la terre ne seroit-elle pas peuplée d'astrologues, puisque le fameux sceptique Maupertuis a écrit en faveur de la possibilité de l'astrologie (*) ? Cet homme qui doutoit de tout , ne doutoit pas qu'on ne pût assujettir un jour à des regles invariables l'art frivole des Lansberg. Heureusement que cette idée se trouve dans ses œuvres, à côté du texte où il peuple

(*) « La plupart des objections de ceux qui ont attaqué l'astrologie , ne me paroissent guere plus fortes que les raisons de ceux qui la soutiennent : de ce qu'on ne voit point l'influence que les corps célestes auroient sur les choses de la terre , on veut décider hardiment qu'il est impossible qu'ils en aient. Jamais on ne le prouvera. Mais accordons que ce ne soit point une véritable influence ; il est du moins plus que vraisemblable qu'il y a un rapport mutuel & nécessaire entre toutes les parties de l'univers , dont les événemens ne sont que les suites ; & si l'on avoit vu , un certain nombre de fois , qu'un homme né sous une certaine configuration de planetes , a toujours éprouvé quelque grand malheur , je erois qu'il y a eu peu de philosophes qui , se trouvant dans de telles circonstances , n'en redoutassent l'augure. » *Voy. lettre XVIII, Œuvres diverses de Maupertuis , tome II , page 301 :*

PART. III. le ciel de meules de moulin, & de celui où il propose de s'exalter pour devenir prophete.

Comment le géometre qui a applati le pole, n'a-t-il pas vu que les rencontres des planetes, déterminées par les loix éternelles du mouvement de projectile & de la gravitation, ne peuvent se plier à nos vains caprices; que les énormes spheres qui forment les étoiles fixes, séparées du grain de sable qu'on nomme la terre, par des intervalles que l'algebre même foumet à peine à ses calculs, ne communiquent avec nous que par l'émanation de la lumiere; & que la ruine d'un monde tel que le nôtre, ne devant faire aucune sensation dans le systême général de l'univers, ce seroit le comble du délire, de croire que les soleils s'arrangent dans le firmament pour annoncer la prise d'un village, ou l'horoscope d'un enfant qui mourra dans son berceau?

Quand on a vu que la nature, interrogée par sortilege, gardoit le silence, on s'est avisé d'employer le nom de Dieu pour lui arracher

ses secrets. Tout le monde connoît les anciens
 enchantemens par les mots de Jéhovah & ^{L'HOMME}
 Adonal : Origène, dans un livre où il se moque ^{AVEC DIEU.}
 de la crédulité des polythéistes, dit lui-même
 que le nom d'Israël traduit en grec est sans
 vertu, mais que prononcé en hébreu, il opere
 des prodiges (*). Aujourd'hui cette branche
 de la magie est un peu desséchée; on ne fait
 plus de talisman avec les racines des langues;
 & il n'y a plus que les rabbins qui lisent leurs
 droits à la monarchie universelle, dans quel-
 ques mots mystérieux du talmud ou du pen-
 tateuque:

La magie, fondée sur l'influence du diable
 dans les événemens de la vie, est de toutes
 les épidémies superstitieuses celle qui a exercé
 le plus de ravages sur ce globe : l'homme
 timide a fait des pactes avec le mauvais prin-
 cipe, par-tout où il a cru au mauvais principe;
 & quel est le peuple des deux mondes qui peut
 se flatter de n'avoir jamais été manichéen ?

(*) Orig. *contra Cels.* n°. 101.

PART. III.

J'ai prouvé , & je prouverai encore , qu'il ne fauroit y avoir de diables , & que tous ces fantômes du monde ténébreux , qu'on évoque , ne doivent leur existence qu'à la baguette des prêtres (*) : ainsi il ne faut attribuer qu'à la fourberie , ou au dérangement du *sensorium* , les visions des démonomanes.

Les femmes , à cause de la foiblesse de leurs organes , sont plus sujettes à voir le diable que les hommes : pour peu que divers faisceaux de fibres hétérogènes s'ébranlent à-la-fois dans leur *sensorium* , ce sont des pythonisses qui déraisonnent avec Belzébut & Astaroth , ou des forcieres qui vont au sabbat , traversant les airs sur un manche à balai.

Il a été un tems où l'épilepsie passoit pour une preuve de forcellerie : on brûloit en

(*) Voy. *Philosophie de la nature* , tome III. --- Je reviendrai encore sur le même sujet , dans le chapitre suivant , en parlant des erreurs humaines sur l'autre vie. Il est difficile , dans un ouvrage de la nature de celui-ci , où chaque chapitre est un anneau d'une grande chaîne , de ne pas envisager plusieurs fois la même question , à cause de la multitude de ses rapports.

Europe le malheureux qui en étoit atteint comme possédé du diable ; tandis qu'en Asie les accès de mal caduc conduisoient Mahomet à l'apothéose.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Il faut mettre au rang des désordres physiques de la machine l'idée des visionnaires, qui croient que le démon les a métamorphosés en boucs ou en loups, ou qui ont attribué l'apparition des vampires aux moraves, & celle de l'ame de Charles Martel aux moines de Saint-Denis.

Le libertinage a fait peut-être bien plus de démonomanes que les maladies nerveuses : dans ces climats brûlans où l'imagination parle encore quand les sens se taisent, où l'ame, blasée sur l'amour, cherche le plaisir dans des jouissances qui l'outragent, plus d'une femme a tenté de justifier par la magie ses goûts abominables ; elles aimoient mieux qu'on crut qu'Astaroth, déguisé en bouc, les avoit violées, que de passer pour s'être prostituées à des quadrupèdes.

Cette idée, toute absurde qu'elle nous paroît, pouvoit, avant l'aurore de la raison, avoir quelque fondement : de toute antiquité on a cru

PART. III. que les puissances intellectuelles descendoient quelquefois sur la terre, pour y jouir de nos femmes. On connoît l'histoire de Mundus, qui fit abattre à Rome le temple d'Anubis; on joue sur nos théâtres l'aventure d'Amphytrion; & il est dit dans la Genèse que les anges vinrent violer les filles de Caïn, pour peupler la terre de polyphemes.

Tantôt c'étoit le diable qui fécondoit la forcere; alors on l'appelloit incube; tantôt il se laissoit violer par le forcier; alors il étoit succube. Il est dit, dans la *démonomanie* de Bodin, que le parlement de Paris condamna au feu une femme de Verberie, pour avoir prostitué sa fille à l'esprit de ténèbres (*); & le célèbre Pic de la Mirandole avoit connu un Italien qui avoit couché avec lui pendant quarante ans (**).

La doctrine des diables incubes & succubes a paru si naturelle en Europe, que Delrio a osé imprimer que Luther étoit né d'un bouc

(*) Page 104 de l'édit. in-4°.

(**) In libro de pragmatone.

enchanté & d'une femme (*) : il est vrai que

 les protestans se sont vengés de leur côté, en

 publiant que plus d'un pape avoit eu pour

 mere la bête de l'apocalypse.

 L'HOMME
AVEC DIEU

Ce Delrio, qui a tant écrit sur la sorcellerie, & qui étoit si peu sorcier en physique, après avoir exposé comment Satan peut être le pere d'un ennemi des papes, parle des secours qu'il prête quelquefois aux magiciens qu'il favorise, pour les faire entrer dans le lit de quelques vierges : à la suite de ses savantes recherches on lit une anecdote qui mérite, par son extravagance, d'être rapportée : « Un jour, dit ce » démonographe, il y eut un combat singulier » entre deux magiciens : l'un d'eux enleva dans » les airs une belle femme sur un cheval de » bois ; l'autre fit descendre le cheval & la » femme dans une place publique, & les y » rendit immobiles : le premier irrité fit venir » de longues cornes au front de son rival, qui » regardoit, en riant, le spectacle d'une fenê-

(*) *Disquisit. magic.* page 181.

PART. III. » tre; alors l'ouverture étant trop étroite, les
 » cornes ne purent passer, & le nouveau satyre
 » servit de risée à la populace : enfin, las de se
 » nuire, les deux forciers, de concert, leverent
 leurs enchantemens ; alors l'on vit tomber ses
 » cornes, & l'autre acheva son voyage (*). »

Si le diable, qui n'existe pas, n'a pu mettre un forcier entre les bras de sa maîtresse, il est certain, du moins, que des frippons sacrés ont fait servir plus d'une fois le nom du diable à leurs incestes & à leurs adulteres : le tribunal qui fit brûler le curé Gauffrédi, étoit persuadé que le démon l'avoit fait jouir de toutes ses pénitentes. — Mais il est tems de tirer un voile sur toutes ces horreurs ; il me suffit d'avoir prouvé qu'il n'y a point de vrai magicien, & que tous ceux qui prennent ce titre, sont des cerveaux malades, ou des imposteurs : cependant il ne faut pas les brûler. Voyez ci-après le livre du fanatisme.

(*) Toute cette aventure est possible, dit gravement l'Espagnol dom Feijoo, *disc. sur l'usage de la magie.*

ARTICLE III.

DES MIRACLES.

Tous les cultes inventés par les hommes ont leurs miracles; il est tout simple que les prêtres L'HOMME
AVEC DIEU. étonnent, lorsqu'ils ne peuvent persuader : il faut bien que l'édifice de la religion, quand il n'a pas la nature pour architecte, soit construit avec la lyre d'Amphion, ou détruit par la trompette de Jofué.

Ces miracles ne se constatent, chez tous les peuples qui les adoptent, que comme on constate des miracles, c'est-à-dire, en les citant comme des marques infaillibles de la supériorité d'un culte : on ne les prouve pas, mais ils servent à prouver la doctrine : voyez la théogonie d'Hésiode & les vies des peres du désert, la légende dorée de Ribadénéryra, & les métamorphoses d'Ovide.

S'agit-il de grands renversemens dans l'ordre de la nature ? Les annales de la terre en sont

remplies : ici, les étoiles marchent ; là, elles se produisent de la chevelure des reines ; l'un admet le déluge de Noé, & l'autre celui de Deucalion : tantôt, le soleil s'arrête pour faire écraser une centaine d'Amorrhéens ; tantôt, il se laisse conduire par Phaëton pour embraser l'univers.

Veut-on des miracles de bienfaisance ? Vespasien guérit les aveugles avec sa main, Sammonocodom avec de la boue, & l'apôtre des convulsions, avec une barre de fer : Xavier n'a besoin que d'un crucifix pour faire marcher les hommes sans tête, & Hercule n'emprunte que sa massue pour ressusciter Alceste : le prophète Enoch vit depuis six mille ans ; le prophète Epiménide, avec ses alternatives de sommeil & de réveil, a déjà prolongé sa carrière au-delà de vingt siècles : pour le prophète Elie, il est bien mort ; mais nous allons le revoir sur son char de feu, pour accomplir les oracles des jansénistes & de la synagogue.

Les merveilles de destruction ne sont pas

plus rares que les prodiges de bienfaisance : on ^{L'HOMME}
 connoît les métamorphoses d'Arachné, des ^{AVEC DIEU.}
 femmes de Loth & d'Actéon : on fait que
 Sémélé fut brûlée vive pour avoir voulu voir
 Jupiter, & 70 Bethsamites frappés de mort,
 pour avoir voulu regarder l'arche d'alliance;
 personne n'ignore que le dieu Foë pétrifioit les
 Indiens qu'il ne pouvoit convertir; que le bien-
 heureux Paulin faisoit tomber du haut des tem-
 ples les démoniaques qui marchaient sous les
 voûtes la tête en bas; & que S. François tua un
 jour un homme pour avoir le plaisir de le res-
 susciter (*).

(*) Voici le texte : --- *Locus est dictus de Nuceria ,
 in quo beatus Franciscus fecit illud insigne miraculum
 quod cujusdam medici filium primogenitum primò occidit,
 & contritum suscitando restituit. Voy. conform. de S.
 François, fol. 120. --- J'ai toujours désiré, en qualité
 de bon citoyen, que nos parlemens soumissent à leur
 examen nos livres ascétiques, nos légendes, & même
 les écrits de nos peres de l'église; ils y trouveroient
 autant de matiere pour leur zele réformateur, que dans
 les constitutions des jésuites; mais j'ai bien peur que
 mon vœu ne soit une rêverie à ajouter à celle du bon
 abbé de Saint-Pierre.*

Quel est le sceptique qui oseroit douter de l'authenticité de tous ces miracles ? N'y a-t-il pas des temples élevés & des fêtes établies pour en perpétuer la mémoire ? Ne sont-ils pas rapportés avec les plus grands détails dans le pentateuque , dans le Coran , & dans le recueil de Carré de Montgeron ?

Il ne faut , dit-on , que la vue des monumens qui nous restent de ces merveilles , pour confondre l'incrédulité. Nous avons les momies des saints de la religion d'Apis , & le corps glorieux de S. Ovide ; la Grece a conservé une écaille du dauphin qui porta Arion ; & l'Egypte , la peau du crocodile qui servoit de monture à S. Pacome : on montroit encore à Sparte , du tems de Pausanias , les deux œufs dont Læda accoucha pour la ruine des Troyens ; & tous les ans on fait liquéfier du sang à Naples , en l'approchant de la tête de S. Janvier.

Le philosophe ne répond guere à l'enthousiaste qui parle , non pour l'éclairer , mais pour le confondre : cependant , s'il lui étoit permis

de prendre un moment le fil de la raison , pour

le guider dans ce labyrinthe d'enchantemens,

voici les doutes qu'il proposeroit à tous les sec-

taires qui admettent les miracles.

Qu'est-ce qu'un miracle? C'est l'infraction momentanée des loix éternelles de la nature. Mais pourquoi la Divinité suspendroit-elle les loix par lesquelles elle régit l'univers? a-t-elle manqué d'intelligence en les établissant? ou bien ses loix, comme les codes informes de nos législateurs, ont-elles besoin d'être réformées? Il n'y a que deux manières d'interpréter cette violation de l'ordre général; & de part & d'autre, il y a blasphème ou absurdité.

* Quoi ! Dieu ne feroit agir des millions de causes que pour produire le plus petit des effets? Il tireroit les planetes de leurs orbites; il suspendroit la gravitation universelle; il feroit, des étoiles du firmament, une suite de caracteres hébreux (*), afin de me prouver la sainteté

(*) Gregoras rapporte que la nuit avant la mort de Julien, au rapport d'un saint d'Antioche qui s'étoit en-

d'un mollack, la grace versatile, ou l'apothéose de S. Hildebrand?

S'il est nécessaire à l'Ordonnateur des mondes qu'un disciple de Locke croie à Brâma ou à Notre-Dame de Lorette, c'est mon intelligence qu'il faut éclairer, & non mes yeux qu'il faut éblouir : il suffit de changer mon cœur, sans bouleverser toute la nature.

Si Dieu ne fait point de miracle (*), à plus

dormi au ferein, les étoiles s'arrangerent de façon qu'elles formoient ces mots : *Hodiè Julianus in Perside occidetur.*

(*) Je trouve dans le célèbre citoyen de Geneve un texte qui n'est digne ni de sa philosophie éclairée ni de sa belle ame. « Dieu, dir-il, peut-il faire des miracles ? » c'est-à-dire, peut-il déroger aux loix qu'il a établies. » Cette question, sérieusement traitée, seroit impie, si elle n'étoit absurde ; ce seroit faire trop d'honneur à celui qui la résoudroit négativement, que de le punir ; il suffiroit de l'enfermer. Mais aussi quel homme a jamais nié que Dieu pût faire des miracles ? Il falloit être Hébreux pour demander si Dieu pouvoit dresser des tables dans le désert. » *Lettres de la montagne*, petite édition d'Amsterdam, page 87.

Il me semble qu'il n'y a ni impiété ni absurdité à examiner si Dieu peut déroger aux loix avec lesquelles il régit le monde ; il y auroit de la témérité tout au plus. Je n'ai point résolu le problème négativement ; mais je

forte raison il ne donne pas à quelque sectaire
 qui déraisonne, sur un point de la surface du L'HOMME
 globe, le pouvoir d'en opérer : son nom sacré AVEC DIEU.
 n'est point cette baguette d'Armide qui chan-
 geoit les jardins en déserts, & les déserts en
 jardins; & s'il suffisoit de croire fermement à
 son culte pour transporter les montagnes, il y
 à eu depuis deux mille ans tant de dévots &
 d'enthousiastes, que, des Alpes jusqu'aux Cor-
 dilieres, il n'en seroit pas resté une seule à sa
 place.

Je voudrois bien savoir à quoi sert un mira-
 cle : si la doctrine qu'on m'annonce est évidem-
 ment absurde, tous les prodiges opérés pour la
 confirmer ne me changeront pas : je sens qu'il
 est bien plus aisé de fasciner mes sens que ma
 raison, & le Dieu qui m'ordonne d'être absurde,
 m'éloigne bien plus de ses autels qu'il ne m'en

sens qu'on pourroit le faire sans blasphème. Une pareille
 question n'intéresse en rien les grands principes de la
 morale ; il faut la laisser discuter en paix aux enthousi-
 astes de la métaphysique, & n'enfermer personne, si
 ce n'est les ennemis de la tolérance.

PART. III. rapproche , en me montrant des prophètes sur un char de feu, ou en les faisant vivre trois jours dans l'estomac d'un cachalot.

Ce principe est si évident que Pascal même l'a reconnu : *jugeons*, dit-il, *les miracles par la doctrine, & la doctrine par les miracles*. Il est vrai que la manière dont il présente cette proposition en fait un cercle vicieux ; & on ne devoit pas s'attendre à un sophisme aussi palpable de la part de ce beau génie.

On diroit au reste qu'il n'a écrit toute sa théorie des miracles que sur le fauteuil d'où il voyoit un abyme : sa logique étoit un peu plus sûre , quand il raisonnoit avec le jésuite des provinciales.

Quelque merveilleuse que soit la baguette des prêtres, il n'y a point d'enchantement qui tienne devant le miroir de la philosophie ; & quand même le sage seroit ébloui un moment, il pourra toujours dire, avec un grand homme à qui on demandoit ce qu'il feroit s'il voyoit un miracle : *je croirai que le Dieu du mal dé-*

fait tout ce qui est fait par le Dieu du bien.

Que sont au reste la plupart des petits miracles des sectaires ? de simples tours d'adresse que la physique répète sans faste, & avec beaucoup plus de succès : Boyle, Ottoguerike & l'abbé Nollet, ont fait plus de prodiges dans leurs laboratoires que tous les saints de la légende ; & ces hommes, qui dans un siècle de raison n'ont écrit que pour les académies, quatre à cinq cents ans au plus tôt, auroient donné avec Mahomet un nouvel évangile à l'univers.

Un miracle qui m'annonce un théologien n'a aucune autorité pour moi s'il n'est rapporté que dans les livres de sa secte : chaque superstitieux crée les titres de sa croyance, comme chaque nouveau noble fait sa généalogie.

Quand même un sectaire de bonne-foi me diroit : j'ai vu un prodige, je ne le croirois pas : combien y a-t-il d'enthousiastes qui voient mal ? Combien a-t-on trouvé de forciers qui croyoient avoir vu au sabbat Belphégor & Astaroth ?

Il y a des religions où, en ordonnant de

L'HOMME
AVEC DIEU.

PART. III.

croire aux miracles, on s'est plu à épaissir le voile qui les couvre, afin de confondre davantage la raison humaine : tel prodige exécuté par un favori de Dieu, a été répété par des magiciens : on y a donné au principe du mal le pouvoir d'opérer les plus grandes merveilles : on a fait combattre Arimane avec Oromaze comme des gladiateurs dans une arene. Dans de pareils cultes, le plus grand des miracles seroit qu'un être qui raisonne crût aux miracles.

Ce qui acheve d'anéantir les miracles des religions des hommes, c'est qu'ils n'ont de valeur que dans le petit coin de la terre où on les adopte ; ailleurs on les met à leur place : le partisan de Brama insulte aux reliques de S. Janvier : l'Indien, qui met le globe sur le dos d'une tortue, se moque du Juif, qui passe la mer à pied sec ; & le Musulman, qui a vu Mahomet mettre la lune dans sa manche, se permet de rire des étoiles qui voyagent dans le ciel, pour conduire des rois à une étable.

Enfin, l'imposture se dévoile entièrement

quand on observe qu'on ne voit jamais de mi-
 racles dans les siècles éclairés. Il n'y en a pres-
 que point eu dans la religion des Hébreux
 depuis les conquêtes d'Alexandre : les sibylles
 se sont tues à Rome quand Lucrece & Cicéron
 ont parlé : l'Europe n'a point grossi sa légende
 depuis qu'on lit Bayle, Bolingbroke, Collins
 & Montesquieu.

Tout nous ramène au théisme : c'est dans
 la religion de la nature qu'il n'y a point de
 miracles : il n'en faut point pour croire en Dieu
 & pour pratiquer la vertu.



L'HOMME!
AVEC DIEU.

CHAPITRE VI.

*DES ERREURS HUMAINES SUR
L'AUTRE VIE.*

PART. III.

L'HOMME ne périt point tout entier quand son être se décompose ; Dieu l'attend au bout de sa carrière pour le punir ou le récompenser : voilà une vérité éternelle que ma raison m'annonce sans le vain secours des révélations. Heureuses les nations , si elles s'en étoient tenues à ce dogme , sans chercher dans de frivoles conjectures un aliment à leur curiosité ; si , contentes de posséder dans leurs mains la boîte de Pandore , elles s'étoient abstenues de l'ouvrir pour y connoître les destinées de l'univers !

Il en a été de l'autre vie comme de l'essence de Dieu : on a tenté de déchirer le voile dont la nature la couvre ; & on est devenu absurde ou intolérant , & quelquefois l'un & l'autre.

Arrêtons-nous un moment sur cette branche de la superstition sacerdotale ; & parcourons la surface

surface du globe , en détruisant , de côté &
 d'autre , tous ces édifices enchantés qui ne ser- L'HOMME
 vent qu'à nous masquer le grand tableau de AVEC DIEU.
 la nature.



ARTICLE PREMIER.

DE LA RÉSURRECTION.

PART. III.

QUAND notre frêle machine se dissout, toutes les particules hétérogènes qui la composent se séparent, & chacune retourne à son principe : mais quel est le mécanisme de leur réunion ? Que devient le MOI qui constitue la personnalité ? Quelle est la nature des supplices ou des récompenses que l'Être suprême nous destine ? Voilà sur quoi le monde raisonnable se partage : pour le monde raisonnable, c'est-à-dire, les théistes, il garde le silence sur ce sujet, & il fait bien.

Parmi les anciens partisans de la résurrection, les uns supposèrent que le corps se ranimoit, après un long intervalle, tel qu'il étoit avant la mort, c'est-à-dire, avec la même figure & les mêmes organes : aussi, pour faciliter cette espèce de palingénésie, les Egyptiens embaumèrent avec soin le corps de leurs pères : ils

s'imaginoient qu'il étoit bien plus aisé au soleil =====
de rendre sonore cette statue de Memnon, L'HOMME
quand elle se présentoit tout entière à ses rayons, AVEC D. L. U.
que quand son airain mutilé étoit le jouet des
hommes & des vents.

L'intervalle fixé par les prêtres d'Isis entre
chaque résurrection étoit de mille ans; mais
les momies égyptiennes que nous conservons,
& dont quelques-unes remontent au-delà de
trente siècles, déposent assez contre l'absurdité
de cette palingénésie.

On pouvoit demander au fabricant sacré
d'hiéroglyphes, pourquoi, si l'homme devoit
ressusciter tout entier, les embaumeurs com-
mençoient par ôter la cervelle, siége du *sen-*
forium : vouloient-ils que Dieu, en conservant
le corps, lui restât une autre intelligence?

Quel moment de la vie faisoit la nature
pour rétablir le corps dans son état primitif?
Si c'étoit celui qui touchoit à la mort, c'étoit
une triste faveur à faire à un être pensant,
que de le ressusciter décrépît & souffrant, &

PART. III. de ne lui rendre la vie que quand elle commence à lui devenir un fardeau.

Dans ce système, il faudroit donc que l'aveugle-né ressuscitât aveugle-né ; que le fœtus mort dans le sein de sa mere ressuscitât fœtus : ce qui n'est pas aisé à croire, lors même qu'on est théologien.

Toutes ces difficultés disparaissent quand on dit, avec les Grecs & une partie de l'ancienne Europe, que les morts ressuscitent, en repassant par toutes les époques de la vie ordinaire ; dans cette hypothèse, on n'embaume pas les corps, on les brûle ; & la nature, qui est meilleure chymiste que nos Boerhaave, fait, quand il le faut, tirer des élémens le principe de chaque organe, les réunir, & en former un second Platon, ou un second Thémistocle.

Ce n'est pas que les théologiens d'Athènes n'admissent quelquefois des résurrections un peu moins compliquées : telle étoit celle d'Alceste par la valeur d'Hercule, & celle de Pélops que Jupiter rendit à la vie, quoique Cérès en eût

déjà mangé une épaule : mais tous ces phénomènes étoient des exceptions aux loix de la nature.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Voyez ci-devant notre théorie des miracles.

Quand l'ame d'un mort avoit bu de l'eau du Léthé, & qu'elle avoit expié ses crimes & ses foiblesses, elle rentroit de nouveau dans son enveloppe : mais cette eau du Léthé renverse le fond en comble le système; car, si la mémoire du passé n'existe pas, où est le MOI qui constitue la personnalité? Homere a beau renaître de sa cendre, il n'est point Homere, & il y a l'infini à parier qu'il ne referra pas l'Iliade.

Les anciens faisoient ressusciter, non-seulement les hommes, mais les animaux; Platon, l'éloquent Platon, dit que les cygnes chantent avant leur mort, parce qu'ils pressentent les biens de la vie nouvelle où ils vont entrer (*); ce qui est assez philosophique, non-seulement pour des cygnes, mais même pour des hommes.

Cette doctrine d'une résurrection générale, après avoir germé dans le cerveau du disciple

(*) Plat. in *Phedone*.

PART. III.

de Socrate, s'est retrouvée, il y a deux cents ans, dans les têtes stupides des Omaguas & des Iroquois; Addison nous a conservé sur ce sujet un fragment de leur doctrine (*): suivant les théologiens qui instruisent ces sauvages, les bêtes, les végétaux, les fossiles & même les ouvrages de l'art, ont leur esprit; & quand un chien se noie, qu'un arbre se flétrit, ou qu'un miroir se casse, la substance délicate qui les anime va dans un monde invifible où habitent les esprits des hommes (**). Malheureusement on ne

(*) Voy. *Speélateur*, tome VII, disc. XLIII.

(**) Le rêve qui contient l'analyse de cette doctrine est si ingénieux & si moral, que je ne puis résister au plaisir d'en rapporter la substance: le *ford* se trouve dans le discours du *speélateur* que je viens de citer.

--- Un métaphysicien de l'Amérique, ou un visionnaire (c'est la même chose), descendit un jour dans le grand réservoir des esprits. Cet Indien, qui se nommoit Marathon, entra d'abord dans une bruyère hérissée de ronces & d'épines, où il sembloit presque impossible de se faire un jour. Pendant qu'il méditoit sur les moyens de se frayer un sentier, un énorme lion qui le guettoit s'élance sur lui: le philosophe étend la main pour saisir une pierre. & se trouve n'avoir empoigné que du vent. Son effroi étoit à son comble, quand il vit que le lion, qui étoit penché sur son épaule, ne lui faisoit aucun

connoît ni la nature de l'ame d'un miroir , ni le monde qu'elle va habiter : on n'a pas décidé si L'HOMME
AVEC DIEU.
les morceaux d'une glace brisée , étant taillés

mal , & que c'étoit , non une bête féroce , mais un esprit de bête féroce. Encouragé par ce spectacle , il entre dans la bruyere & ne trouve pas plus de résistance que s'il eût marché sur une belle pelouse de gazon d'Angleterre : il conclut aisément que cette haie vive n'étoit une barriere que pour des esprits & non pour des corps. La bruyere confinoit à un bois charmant , dont les arbres en fleurs sembloient environnés d'une atmosphere odoriférante : Marathon traversa le bois avec la lenteur que demande le besoin de jouir ; ensuite il arriva dans une vaste plaine qui lui parut le berceau de la nature : à l'entrée étoient plusieurs cavaliers qui couroient au grand galop : leur chef étoit un jeune homme d'une taille svelte & dégagée , qui se précipitoit après les aînes d'une centaine de chiens de chasse acharnés à poursuivre l'esprit d'un lièvre qui fuyoit avec une incroyable rapidité : Marathon s'approcha & reconnut le jeune prince Nicharagua , que la mort venoit d'enlever , & que l'Amérique entiere regrettoit à cause de ses grandes vertus.

L'Indien n'étoit pas au terme de ses découvertes : à peine eut-il fait cent pas , qu'il rencontra l'ombre de sa femme Yaratilda , qu'il avoit aimée éperduement , & à laquelle il avoit eu le malheur de survivre : un torrent le séparoit d'elle ; mais il la voyoit lui tendre les bras & l'inviter , par ses regards enflammés & ses larmes touchantes , à franchir l'obstacle qui s'opposoit à son amour : Marathon n'hésite pas ; il s'élance dans le torrent & il le passe à pied sec. Yaratilda alors prodigua à son

PART. III.

par un artiste, reprenoient chacun une portion de leur ancienne ame : on n'a point prononcé sur le tems que passoit chaque ame séparée de son corps dans le grand réservoir, & c'est une grande perte pour la métaphysique ; car les rêveries, en ce genre, d'un Omaguas ou d'un Algonquin, sont pour le moins aussi instructives que celles de Platon ou d'un docteur de Sorbonne.

époux ses caresses innocentes, mais celui ci ne peut les partager : il voit son amante ; il l'entend, & quand il se baïsse pour l'embrasser, le fantôme s'échappe. « Vois-tu, mon cher Marathon, ce berceau ? lui dit l'ombre ; » il est l'ouvrage de mes mains ; j'en ai fait le lieu le plus enchanté de ce séjour : c'est pour toi, c'est pour » nos enfans que je l'ai préparé : nous y ferons réunis » un jour ; j'en ai pour garant le dieu qui m'a conduit » ici, mon cœur & ta vertu. »

Marathon, dans le roman américain, fit à peu près le même voyage que le fils d'Anchise dans l'Énéide : la curiosité le conduisit dans une espèce de tartare destiné pour les grands criminels : il y vit plusieurs lacs d'or fondu, où étoient plongées les ames de ces féroces conquérans du Nouveau-Monde, qui avoient massacré tant de sauvages pour jouir en liberté d'un peu de boue jaune que la nature avoit sagement récelée dans les mines du Potosi. — Malheureux Indiens, dont toute la vengeance s'est bornée à maudire leurs tyrans dans un conte !

ARTICLE II.

DE LA MÉTEMPSYCOSE.

« **P**RÊTRES d'Athenes, prêtres Omaguas, L'HOMME
 » prêtres de la Sorbonne, vient nous dire Py- AVEC DIEU.
 » thagore, vous voilà bien embarrassés ;
 » écoutez-moi : j'ai la clef de la nature sur la
 » destinée de toutes ces ames ; & cette clef,
 » c'est la métempsycofe. »

La métempsycofe n'est pas tout-à-fait la clef de la nature ; mais elle a été du moins celle avec laquelle une foule de peuples s'est ouvert les portes du monde intellectuel : l'idée qu'une ame va successivement habiter différens corps, se concilie si bien avec toutes les métamorphoses que nous voyons sans cesse dans les êtres animés ! la croyance que cette ame vivifie un héros ou un tigre, suivant qu'elle a mérité ou démerité dans sa première enveloppe, se prête si bien au dogme sublime d'un Dieu rémunérateur & vengeur, qu'il n'est point

PART. III.

étonnant que la doctrine qui en est le principe soit devenue l'évangile de la moitié du genre humain (*).

Cependant les philosophes demandoient à Pythagore à quoi servoit à l'homme d'être récompensé ou puni, si la mémoire du passé se perdoit à chaque métamorphose : alors le sage rectifia son système, il dit qu'il se rappelloit très-bien d'avoir animé Euphorbe & Pyrrhus, & même d'avoir été coq : mais comme cette faveur n'a jamais été accordée qu'à Pythagore, il ne faut point en faire une règle pour l'espèce humaine : le monde des miracles n'est pas le mien, & je n'écris que pour les hommes de la nature.

Le siècle dernier vit naître en Angleterre un nouveau système sur la métempsycose qui rend

(*) Quelques sectes égyptiennes admettoient la métempsycose ; *Hérodote*, lib. II. On l'a trouvée chez les Thraces ; *Pompon. Mela*, lib. II, cap. II ; chez les Indiens qui suivent la secte de Xékia. Voy. *la Chine* du pere du Halde, tome I ; à Rome, chez les Celtes, & jusques dans les landes marécageuses du Nouveau-Monde.

raison de tout, qui est utile au genre humain , I. HOMME
AVEC DIEU.
 & à qui il ne manque, pour faire fortune, que
 d'être vrai. Suivant Kettlewel, son inventeur (*),
 Dieu accorde à chaque ame douze révolutions
 ou périodes de vie dans le même corps ; ces
 périodes ne se succèdent pas immédiatement ;
 le ciel met entr'eux un intervalle d'une heure ,
 c'est-à-dire , de trois cents quarante-trois ans &
 demi (**): quoique l'ame gouverne toujours
 la même machine, l'homme qui en résulte ne
 paroît pas le même dans le monde ; suivant la
 conduite que le principe pensant a tenue dans
 sa dernière prison , l'homme , tantôt de roi
 devient matelot , tantôt de matelot devient roi ;
 cependant il faut à cet être intelligent une vie
 de mille ans pour mériter ou démériter devant
 l'Être suprême. — Ce système confirme l'idée
 que nous nous formons de Dieu , comme d'un

(*) Voy. *Tuvo hundred queries moderately propounded, &c.*

(**) Ce singulier calcul vient de ce qu'il est dit au psaume 90 de David , que mille ans sont devant l'Éternel comme une veille de nuit.

PART. III. bon pere , puisqu'il faut mille ans pour attirer sur nous ses vengeances éternelles ; il justifie la providence sur la terre , en mettant l'ame d'un despote dans le corps d'un negre d'Angola ; il m'empêche de blasphemer contre l'auteur du mal physique , puisque je dois jouir dans le dix-huitieme siecle du bonheur que le ciel m'a refusé dans le quinzieme. Cette hypothese enfin satisfait à tout : il est bien triste que ce ne soit qu'une hypothese.



ARTICLE III.

DU PARADIS.

DE ce dogme éternel de la morale, qu'il est un Dieu qui punit l'homme ou qui le récompense quand il n'est plus, on a conclu dans la plupart des systêmes philosophiques & religieux, qu'il y avoit, hors des bornes de ce monde visible, un lieu de délices, qu'on a appelé paradis, & un lieu de peines, auquel on a donné le nom d'enfer : l'homme du peuple, qui passe sa vie à espérer & à avoir peur, a adopté avidement cette doctrine ; & dans la banque sacrée que tiennent les prêtres, ce genre de superstition est l'effet qui leur a le plus rapporté.

Le paradis se nomme aussi l'élisée, ou le ciel par excellence : mais ces trois mots ne répondent guere à l'idée que les sectaires y ont attachée.

L'étymologie de paradis est *verger* : or, le

L'HOMME
AVEC DIEU.

PART. III. souverain bonheur des ames ne consiste pas à se promener dans des allées plantées en quinconces.

L'élisée n'est encore qu'un jardin délicieux, & une ombre n'en devient pas plus fortunée, parce que vous ajoutez aux quinconces les parterres les mieux dessinés & les plus belles cascades.

Pour le ciel, c'est un mot vague qui n'a aucune acception. Quel est l'espace du firmament qu'il désigne ? est-ce le soleil, comme on le croit dans l'Inde ? est-ce la constellation d'Orion, comme l'a écrit Derham ? Le bonheur suprême consiste-t-il à observer l'ordre de l'univers du centre du système général ? ou bien faut-il faire voyager les immortels à la queue des comètes ?

C'est toujours sur le goût des peuples que les prêtres ont dessiné le tableau de leur paradis : dans les climats brûlans de l'Asie, la suprême volupté consiste à goûter le repos à l'ombre d'un plané ou d'un palmier ; & voilà ce qui a

donné l'idée du verger céleste des Asiatiques : les Grecs, qui habitent sous une zone plus tempérée, imaginoient une plus grande félicité que celle d'être éternellement à l'ombre, & ils créèrent, avec leur baguette, des jardins, pour les ombres, supérieurs à ceux d'Armide : enfin, quand il s'est trouvé des peuples à tête creuse qui aimoient à se repaître du néant de la métaphysique, on leur a mis le ciel en perspective, & on leur a laissé la liberté de bâtir tous les châteaux qu'ils voudroient dans les déserts immenses de l'espace.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Il est si vrai que le paradis des théologiens a toujours été formé sur le goût dominant de la multitude qu'ils gouvernoient, qu'on s'est toujours permis de rectifier dans une contrée les plans de ce lieu de délices, adoptés dans une autre : les ichtyophages firent couler au milieu de leur élysée une rivière poissonneuse ; des sybarites y voulurent un orchestre nombreux & des lits de rose ; des nations avares y planterent des arbres dont la tige étoit d'or, & por-

PART. III.

toient des fruits de diamans : un Scythe, après sa mort, se promet de boire dans le crâne de ses ennemis ; & un Indien qui a un ferrail, d'être éternellement couché avec ses maîtresses.

Les législateurs sacrés ont été très-adroits, sans doute, de consulter leurs peuples pour la construction de leurs paradis. Deffinez à un métaphysicien le séjour voluptueux des houris, il sourira de pitié sur la bassesse de vos idées : que Mahomet ne promette aux Arabes que des plaisirs intellectuels, & il mourra obscur à Medine sans subjuguer le monde, & sans lui donner d'évangile.

Mais c'est cette adresse même des fondateurs des religions, à créer des paradis agréables à leurs prosélytes, qui m'a fait douter de l'existence d'un paradis.

S'il y a un lieu de délices au-delà de ce monde visible pour les gens vertueux, il faut qu'il convienne également à tous les hommes ; soit qu'ils aient habité le cercle polaire, soit qu'ils aient respiré l'air embrasé de la zone torride, ichthyophages

ichthyophages ou frugivores , guerriers comme 
 les Scythes , ou pacifiques comme les quakers 
 de la Pensilvanie. L'HOMME
AVEC DIEU.

Ce lieu de délices doit convenir aux habitants de Saturne , de Sirius & d'Orion , comme à ceux de ce globe ; car la vertu est la même par-tout , aux yeux de l'ordonnateur des mondes , & mérite la même récompense.

Mais si le paradis est l'asyle de tous les sages de l'univers , dans quel endroit de l'univers le placerez-vous ? L'habitant de Saturne a autant de droit de le placer sur la terre , que nous de le placer dans Saturne. Quel que soit le lieu que vous lui assigniez , il sera toujours trop voisin d'un monde où l'on mérite & où l'on démérite.

Si vous établissez le paradis au-delà des limites des mondes , vous le mettrez dans l'empire du néant.

Mais je suppose que ce paradis existe , y logerez-vous des ames ? Qu'est-ce que le lieu pour une ame ? Conçoit-on une ame séparée du corps qu'elle vivifie ?

PART. III.

On feroit auffi embarraffé en plaçant des corps glorieux, que-des âmes, dans le paradis: Quelle feroit la nature des plaifirs qu'y goûteroient ces corps glorieux? Le corps glorieux d'Archimede y réfoudra-t-il des problèmes? Le corps glorieux de Trajan y fera-t-il des conquêtes? Toutes les idées fur le plaifir dépendent de l'organisation d'un monde où regne le mal physique & le mal moral; & fans doute que le mal ne feroit exifter dans le paradis.

Il y a fi peu d'uniformité dans les cultes fur les habitans du paradis, qu'on a vu des légiflateurs mutiler un homme, & placer fa tête ou fon bras dans ce lieu de délices, tandis que le refte de fon corps fouffroit dans le lieu des fupplices. Il eft dit dans le Sadder, que Zoroaftré, fe promenant dans les enfers, vit un roi à qui il manquoit un pied; il s'informa fi cet infortuné étoit né boiteux: on lui dit que ce roi n'avoit fait dans fa vie qu'une bonne action, qui étoit d'avoir approché d'un coup de pied une auge qui n'étoit pas affez près d'un

âne mourant de faim : on ajouta que Dieu
 avoit mis le pied de ce tyran dans le ciel , & L'HOMME
 que le reste de son corps étoit dans les enfers. AVEC DIEU.

— Cette allégorie est très-ingénieuse ; mais on ne bâtit point un paradis avec des allégories.

L'homme juste tombant dans le sein de Dieu , y recevra sa récompense. Mais , quelle sera la nature du plaisir qu'il pourra y goûter ? Où sera le théâtre de sa gloire ? La durée de son bonheur aura-t-elle des limites ? Voilà des questions sur lesquelles il est impossible de répondre. Le théologien , accoutumé à vivre dans un monde imaginaire , résout tous ces problèmes & une infinité d'autres. Pour le théiste , qui ne vit qu'avec des hommes , il leur annonce des vérités utiles , & s'abstient même de proposer des problèmes.



ARTICLE IV.

DES ANGES.

PART. III.

LE paradis me conduit à parler des anges. Les prêtres, qui ont toujours été les géographes du monde qu'ils ne voyoient pas, pour gouverner le monde qu'ils voyoient, en dressant la carte du paradis, ont bien senti que ce beau lieu n'avoit pas été une éternité entière sans habitans : alors ils ont supposé que l'Être suprême y avoit placé des anges ; & ils ont ordonné au peuple de croire à ces anges s'il vouloit en augmenter le nombre.

Ces anges sont des especes d'êtres intermédiaires entre Dieu & les hommes, qui servent dans la physique sacrée à remplir les degrés de la grande échelle de la nature.

Presque toutes les nations ont eu des anges : il en est fait mention dans le pentateuque & le saftah, les plus anciens évangiles de l'Asie : on en voit des traces dans les monumens qui

nous restent des Celtes , dans la théogonie d'Héfiode , & jusque dans les fragmens de Sanchoniaton.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

L'ange , suivant la théologie la plus épurée , est un être invifible qui gouverne le monde vifible sous les ordres de l'Être fuprême : c'est un favori de Dieu , qui en a reçu l'anneau de Gygès , pour régir ou tourmenter , fans péril , l'efpece humaine.

Cependant , comme le peuple ne s'accommoderoit pas d'un génie toujours invifible , les Gygès céleſtes retournent quelquefois leur anneau , & fe font voir , fur-tout dans les tems de barbarie , aux dévots qui les implorent : il eſt probable qu'ils avoient pris la figure de l'homme dans la fleur de l'adolefcence , quand ils firent des enfans aux filles de Caïn , & quand on voulut les violer dans Sodome. L'ange exterminateur des Hébreux étoit probablement une efpece de polypheme.

On a été très-embarraffé chez tous les peuples , quand on a voulu fixer l'image de l'ange. Celui

 PART. III.

des Brame étoit figuré par un trait de feu ; celui de Mahomet étoit un colosse à 70 mille têtes ; le nôtre est une tête qui vole. On peut choisir entre tous ces portraits , quand on est peintre , je ne dis pas quand on est philosophe.

Ne faisons point de Dieu un sultan qui ne peut manifester ses ordres à ses sujets que par le ministère de ses visirs & de ses ichoglans : il voit tout par lui-même ; il conserve tout par sa providence ; & il est par-tout , sans habiter un vain paradis.



A R T I C L E V.

DES DIABLES.

UN des grands blasphêmes de la théologie, L'HOMME
AVEC DIEU.
est d'avoir dit que les anges se révolterent contre l'Ordonnateur des mondes, se battirent dans le paradis, & furent précipités dans les enfers, où ils sont encore sous le nom de princes des ténèbres, d'esprits tentateurs, ou de diables.

Des esprits invisibles qui se battent dans un lieu invisible contre un Dieu invisible, forment la plus complète des extravagances religieuses : & quand Milton, pour représenter ce combat, a transporté de l'artillerie dans le ciel, il n'a fait que se conformer à l'esprit de son sujet. Il ne faut pas des Tacite pour commenter les vers des Sibylles, ni des David Hume pour faire l'histoire des vampires.

Les Grecs bâtirent sur cette fable orientale leur histoire des Titans. On fait quel fut le sort de ces ennemis de Jupiter : mais du moins

 PART. III.

Encelade & les géans ses complices , écrasés sous les ruines des montagnes qu'ils avoient amoncelées , ne s'occupent point à traverser les desseins de la Divinité , & à nuire au repos du genre humain.

Les brames de l'Indostan admettent aussi des anges révoltés dans leur système religieux ; mais ils se contentent de dire que les êtres subalternes en sont animés ; & que , tranquilles dans leur prison vivante , ils expient leur rébellion , sans songer à la faire partager à d'autres intelligences.

Le diable des Hébreux , que notre théologie a adopté , est le seul qui , après sa chute , ait conservé un grand pouvoir ; tantôt il tord le cou , dans Ragès , aux sept maris de la belle Sara ; tantôt il transporte sur une montagne le Dieu même dont il est l'éternelle victime , & lui propose de l'adorer : ailleurs on lui permet d'opérer des miracles , c'est-à-dire , des choses impossibles ; & le plus grand de ces miracles est déjà fait , c'est celui d'avoir produit

avec une pomme les malheurs du genre humain.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Le Dieu des théologiens, dans ce système des diables, joue, comme l'on voit, un rôle bien affreux & bien ridicule : il ne punit qu'à demi un crime, afin d'en faire naître d'autres ; il consent qu'une pomme assure à son ennemi un empire infiniment plus étendu que le sien, afin d'induire encore plus l'homme à le méconnoître : il donne au principe du mal le pouvoir de violer à son gré les loix de la nature.

Il est inutile de défendre ici la Divinité contre de pareils blasphêmes. J'ai prouvé que le diable n'existoit pas (*). — Il ne me reste qu'à emprunter l'artillerie du bon-sens, pour faire tomber les murs de sa prison.

(*) *Philosophie de la nature*, tome III.



CHAPITRE VI.

DE L'ENFER.

PART. III. **L**E diable, dit-on, fut précipité du ciel dans l'enfer. — Je conçois bien comment Encalade put être précipité du haut du mont *Olympe*, & renfermé dans les cavernes du mont *Etna* : mais quelle est cette partie du ciel d'où *Satan* tomba ? Tombe-t-on d'une planète dans une autre ? Les loix éternelles de la gravitation ne s'opposent-elles pas à ces voyages dans les mondes ? *Homere* dit, dans l'*Iliade*, que les dieux rirent beaucoup quand *Jupiter*, d'un coup de pied, fit tomber *Vulcain* du haut de l'*Olympe* : mais le philosophe rit encore plus de la physique d'*Homere*, que les immortels ne firent de la chute de *Vulcain*.

Quel est cet enfer où *Satan* brûle & nous fait brûler ? Sans doute ce n'est pas la *gehenna* de nos livres sacrés. Cette *gehenna* ne se trouvoit que dans la vallée d'*Hinnon*, où les infi-

delles brûloient des victimes à Moloch. Or, L'HOMME
AVEC DIEU.
 Tournefort, Pokocke & Paul Lucas, qui ont voyagé dans cette partie de la Palestine, n'y ont vu ni diables ni chaudieres. Paul Lucas sur-tout, qui a rencontré Asmodée dans la haute Egypte, & qui lui a parlé (*), n'auroit pas manqué de nous donner la carte de ce lieu de supplices : mais il garde sur ce sujet un silence respectueux ; & il faut l'imiter.

Le mot d'enfer signifie proprement *souterrain* : aussi les Grecs, qui mettoient des rapports exacts entre le mot & la chose, placèrent-ils leur enfer sous terre. On y descendoit, suivant leurs poètes, par la grotte d'Aréthuse ou par l'ancre de Trophonius ; & les montagnes embrasées du Vésuve & de l'Etna en étoient regardées comme les soupiraux. Idée ingénieuse pour des hommes qui n'osoient, avec la physique expliquer l'éruption des volcans.

Aucun livre sacré ne marque précisément à quelle distance de la surface du globe se trouve

(*) Dom Calmet, *dissertation sur Tobie.*

PART. III.

la prison des diables & des ames criminelles. Je ne connois qu'Hésiode qui ait tenté de résoudre ce problème. *L'enfer*, dit-il, *est autant au-dessous de la terre que le ciel est au-dessus.* Or, ajoute-t-il, *pour connoître la dernière distance, il suffit de jeter une enclume du haut du firmament, elle fera dix jours avant d'arriver à la surface du globe (*)*. Au reste, dans ces tems-là, personne sur la terre ne soupçonnoit l'épouvantable distance qu'il y a entre nous & la première des étoiles fixes. On jugeoit les corps célestes de la grosseur qu'ils paroissent à nos yeux, & il fallut un grand effort de logique, pour persuader à Anaxagore que le soleil est une masse de feu grosse comme le Péloponèse. Les télescopes sont venus, & ils ont fait un peu de tort à la physique des poètes & à celle des prêtres.

Je pardonne au dogme de l'enfer d'être absurde, mais je ne lui pardonne pas d'être atroce. On a osé dire que l'homme, enfermé

(*) Voy. *opera & dict.*

à jamais dans le plus affreux des cachots, y L'HOMME
AVEC DIEU
exploit, par le supplice du feu, quelques instans de foiblesse. On a plus fait, on a levé la hache de la persécution contre les philosophes pacifiques qui vouloient dérober à cette éternité de tourmens les ames sublimes des Trajan, des Socrate & des Titus (*). -- A cette idée, mon sang fermente, mon courroux s'allume, & je maudirois les ennemis du genre humain, si je savois maudire.

Être suprême, à la gloire de qui j'ai consacré ma vie & mon ouvrage, c'est du bord de ma tombe que je t'implore; c'est sur le point d'être jugé par toi de ma franchise, que j'atteste avoir cherché la vérité, & l'avoir dite aux hommes.

Non, tu n'as point condamné à une éternité de peines, un être né foible, parce qu'il aura mal raisonné.

(*) La postérité n'oubliera pas que c'est au milieu du dix-huitième siècle qu'on persécuta l'ingénieux & respectable auteur de *Bélisaire*, pour avoir dit que l'ame d'un Zénon & d'un Marc-Aurèle ne pouvoit habiter avec l'ame d'un Borgia, d'un Malagrida & d'un Ravallac.

PART. III.

Quel seroit le motif de ce système de vengeance ? Nos Phalaris, nos Atrée & nos Néron, tourmenterent l'espèce humaine pour assurer leur despotisme, ou pour assouvir leur haine. Mais toi, Ordonnateur des mondes, crains-tu d'être détrôné ? Peux-tu haïr tes adorateurs ? Tu es trop grand pour haïr, même ces prêtres qui font de toi le plus affreux des tyrans.

Quoi ! tu serois le Dieu de l'ordre, & tu perpétuerois l'image du désordre ? Des ingrats gémiroient éternellement dans tes cachots embrasés pour éterniser le souvenir de leur ingratitude ?

A quoi serviroit à l'homme ce code de vengeance ? Est-il témoin des peines infernales de ses complices ? A-t-il la plus légère idée de leur intensité ? Est-ce donc toi, Dieu bienfaisant, qui ne te manifeste à la terre qu'en l'effrayant par tes décrets, ou en l'écrasant par ton tonnerre ?

Et il sera permis au ministre de tes autels, de s'affimiler par cette doctrine sacrilège, avec les Caligula, les Muley-Ismaël & les Aurengzeb,

avec ces tigres couronnés , dont le nom ne se ~~prononce~~
prononce qu'en réveillant l'idée de l'opprobre **L'HOMME**
AVEC DIEU.
attaché à leur mémoire ?

Et ils pourront impunément dévouer à leurs
brafiers éternels les ames des Orphée , des Zo-
roastre , & de tous ces sages qui ont bâti l'édi-
fice de la religion sur la base de la vertu ?

Et les gouvernemens se tairont sur cette doc-
trine abominable, qui tend à détruire dans l'es-
prit des peuples l'idée de proportion entre les
délits & les peines , à rendre les mœurs féroces ,
& à faire d'un citoyen un enfant ou un athée ?

Dieu de bienfaisance , je ne t'invoque point
pour suppléer , par ta foudre, au silence des
rois. Ces prêtres blasphémateurs en prêchant
des dogmes dont leur cœur s'indigne, en oppri-
mant les apôtres de la tolérance, ne font-ils pas
leur enfer sur ce globe ? Quand ils toucheront
aux limites de la vie , ne te souviens plus que
de leur pardon , que j'ose te demander , &
rends-moi heureux de ma félicité & de celle de
mes persécuteurs !

CHAPITRE VII.

*CONSIDÉRATIONS SUR LES PRINCIPAUX
ABUS QUI SE SONT GLISSÉS DANS LES
CULTES RELIGIEUX.*

PART. III.

IL faudroit vivre autant qu'Epiménide, pour épuiser le tableau des superstitions que la crédulité humaine doit à l'imposture des prêtres. Je serai concis, soit pour arriver plutôt à ma théorie du théisme, soit pour n'offenser personne.

Quel seroit au fond le but d'un philosophe qui présenteroit aux hommes le recueil de toutes les rêveries sacrées des législateurs ? Les lecteurs sans préjugés n'ont besoin que de jeter les yeux sur la carte du globe, pour se convaincre que de tout tems il en a été inondé. Quant à l'automate dont la crédulité a relâché toutes les fibres intellectuelles, je n'aspire point à la gloire déshonorante d'en faire un prosélyte à la philosophie.

ARTICLE

ARTICLE PREMIER.

*DES FAUX DOGMES, ET DES DOGMES
VRAIS DONT ON ABUSE.*

ON a souvent prescrit, pour le culte de la Divinité, des dogmes essentiellement opposés à la nature; mais il n'y a que la superstition qui puisse les adopter. L'homme de bien se dit à lui-même : soyons vertueux malgré les oracles; un prêtre ment quelquefois, mais la nature ne ment jamais.

L'HOMME
AVEC DIEU.

Je connois peu de dogmes plus essentiellement contraires, soit au bon ordre, soit à la raison, que celui du péché originel. C'est l'impossibilité d'expliquer l'origine du mal, qui l'a fait naître. Mais parce qu'on ne pénètre pas dans l'essence des choses, il ne faut pas en imposer aux hommes, & feindre une révélation pour assurer le succès de ses impostures.

La boîte de Pandore, avec laquelle les théologiens de la Grece ont expliqué l'introduction du mal sur ce globe, n'est qu'une allégorie in-

PART. III.

généieufe; & on ne s'est pas avifé dans Athenes de foumettre un philosophe à l'oſtraciſme, parce qu'il ne croyoit pas à cette allégorie.

Il a été réfervé aux inquisiteurs de Goa, de Conimbre & de Mexico, de faire brûler un homme de bien, parce qu'il doutoit ſi un enfant ſera tourmenté dans l'éternité, pour être mort deux minutes après ſa naiſſance; parce qu'il répugnoit à penſer que le grand Cong-futſée fût un ſcélérat, pour avoir vécu à deux mille lieues d'Herſalaïm & du torrent de Cé-dron; parce qu'il ne pouvoit ſ'imaginer que le genre humain fût malheureux; parce que, ſoixante ſiecles auparavant, un homme qui avoit faim avoit mangé.

Au réſte, la théologie enſeigne que le péché originel eſt un grand myſtere. Voyez ce que j'en ai dit dans le chapitre *des myſteres*. On pourroit ajouter que ce dogme deſtructeur n'a pu ſe conſerver long-tems ſans un grand miracle; & je n'ai pas beſoin de renvoyer, à cet effet, à mon chapitre *des miracles*.

Les dogmes qui tendent à anéantir l'instinct sacré de la pudeur, sont encore essentiellement I'HOMME
AVEC DIEU. contraires au bonheur des nations. On connoît l'usage que les prêtres de Bélus faisoient du temple d'Astarté. On a trouvé dans le Zanguebar des forciers negres qui faisoient un devoir à des vierges d'offrir leurs faveurs à une idole taillée en serpent. Le grand pontife de Calicut s'arroge le droit, encore plus extraordinaire, de déflorer, pour son Dieu, la femme de son souverain.

Dieu exige de nous de grands sacrifices : voilà le fondement de tous les cultes : mais voyez la conclusion que les Locriens tirent autrefois de ce principe. Dans un péril éminent, ils firent vœu, s'ils remportoient la victoire sur leurs ennemis, de prostituer leurs filles le jour de la fête de Vénus (*); c'est-à-dire, qu'ils promirent de violer les mœurs publiques si le ciel faisoit un prodige : ils s'engagerent,

(*) *Justin. lib. XXI, cap. III.*

s'ils tuoient beaucoup d'hommes , à faire beaucoup d'outrages à la nature.

Je fais que le plus grand homme de ce siècle a résolu négativement le problème historique , s'il étoit possible qu'on eût fait un dogme aux jeunes Babyloniennes de se prostituer , une fois dans leur vie , pour rendre hommage à Mylitta (*). J'ai senti la bonté de ses épigram-

(*) Voici la traduction du texte d'Hérodote qui a donné sujet à cette querelle. --- « Les Babyloniens » observent la plus infâme de toutes les loix : il faut » que toute citoyenne de la ville aille s'asseoir dans le » temple de Mylitta , pour accorder , une fois en sa » vie , les dernières faveurs à un étranger. --- On voit » dans ce temple des allées séparées par des cordages : » les étrangers se promènent dans ces allées , & choi- » sissent la femme qui les frappe davantage par sa beauté. » Dès qu'une fois une Babylonnienne est dans ce temple , » elle ne s'en retourne point chez elle que quelque » amant n'ait jeté de l'argent sur ses genoux ; alors ils » sortent tous deux du temple & elle se prostitue. --- Il » faut que l'étranger , en jetant l'argent , dise ces pa- » roles : *J'invoque pour vous la déesse Mylitta*. --- » Quelque modique que soit la somme , elle ne peut ni » la refuser , ni se dispenser de suivre celui qui la lui » présente. --- On peut remarquer que , hors delà , une » beauté de Babylone est incorruptible. --- Les femmes » dont la beauté & la taille attirent les regards , ne

mes; mais je n'ai pu adopter son opinion : le récit d'Hérodote sur la prostitution des Baby-
loniennes devient vraisemblable, dès qu'on le
confronte avec une multitude d'autres récits pa-
reils, faits par des historiens exacts ou des voya-
geurs accrédités. Il y a eu des faits aussi extraor-
dinares que la saine critique a adoptés, quoi-
qu'ils ne fussent pas appuyés d'un si grand nom-
bre de suffrages; il se trouve un égal danger à
tout nier & à tout croire dans les annales du
genre humain; je me figure toujours la vérité
historique entre la crédulité & le pyrrhonisme.

Qu'on songe qu'à Sparte la femme d'un
citoyen ne lui appartenait pas; qu'à Rome de
graves magistrats célébroient tout nus la fête
des Lupercales; qu'ailleurs on a porté en pro-
cession le dieu Phallus; qu'on a cru chez pres-

» restent pas long-tems dans le temple; celles qui sont
» laides y demeurent jusqu'à ce qu'elles aient satisfait
» à la loi; il y en a même qui y restent jusqu'à quatre
» ans. » --- Hérod. lib. I, paragr. 199. Il est difficile
de n'être pas vrai, quand on est aussi simple & aussi cir-
constancié.

PART. III. que tous les peuples anciens que les dieux pouvoient jouir des mortelles, &c. ; & l'on s'étonnera moins que , dans le climat brûlant de la Chaldée , les ministres de Vénus aient voulu éteindre les remords dans les cœurs ingénus qu'ils abusoient , en faisant un dogme du libertinage.

Il y a eu des cultes où un prêtre superstitieux a osé dire aux peuples : fois foible , fois vil , fois sans mœurs , pour être agréable aux dieux : le peuple s'est étonné , a hésité. — Et par conséquent a obéi.

Tout législateur qui brise le joug qui me lie à la pudeur , à l'amitié & au genre humain , n'est qu'un imposteur ; ses dogmes sont faux , par cela seul que mon cœur s'en irrite. La conscience est pour moi un oracle plus sûr que les décrets d'un tel gouvernement , & il est plus naturel d'avoir des mœurs que d'obéir à des loix.

La superstition qui abuse des dogmes les plus sublimes est encore plus dangereuse que celle

qui les détruit; l'une, en révoltant votre cœur, vous laisse entre les mains une arme pour vous défendre; mais l'autre fait servir cette arme même pour vous égorger avec impunité.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Qu'un lettré dise à un bon laboureur Chinois : Mon ami, je t'ordonne, au nom des dieux, de ne plus nourrir ton pere : cet homme grossier continuera tranquillement son fillon, & si l'érudit tente de le convaincre, il lui jettera des pierres. Mais que l'enthousiaste prenne un autre langage; qu'il dise avec douceur : le premier ministre des autels est dans le plus pressant besoin; sa vie vous est plus nécessaire que celle d'un vieillard qui penche vers sa tombe. Songez que vous êtes à Foë avant d'être à votre pere. — Alors je ne doute point que le stupide Chinois ne porte à la chapelle du bonze la gerbe qu'il comptoit porter à la cabane de son pere, & que, pour être pieux il ne s'expose à être parricide.

Le respect pour son souverain, pour son législateur, & pour son Dieu est établi par toutes

PART. III.

les loix ; mais quand les Assyriens conclurent ; de leur vénération pour Sémiramis, qu'ils pouvoient épouser leurs meres ; quand les Perfes adopterent le même usage par enthousiasme pour Zoroastre ; quand les Egyptiens justifient le mariage d'un frere avec une sœur par l'inceste sacré d'Isis & d'Osiris , ils immolerent la nature à l'opinion des prêtres.

Souvent c'est abuser du dogme le plus pur que de trop le restreindre. Combien de fois, pour observer l'esprit de la loi , doit-on s'exposer à en transgresser la lettre ? Serois-je bien venu au tribunal de l'Être suprême en lui disant que j'ai été pere , lorsque je devois être citoyen , ou que j'ai été citoyen lorsque je devois être le bienfaicteur de l'humanité ?

Il y a mille manieres d'abuser d'un dogme , & une seule de l'exécuter ; ainsi, pour un homme qui a de la piété , on doit en trouver mille qui n'ont que de la superstition.

ARTICLE II.

DES APOTHEÔSES.

LA superstition, qui me paroît la plus digne
d'indulgence, est celle qui place au rang des L'HOMME
AVEC DIEU.
dieux les bienfaiteurs du genre humain : cette
erreur fit quelques grands hommes ; ce fut du
moins un crime utile à la terre.

Et ce qui prouve bien que les fourberies sacerdotales ne fauroient jamais éteindre entièrement la vertu dans le cœur de la multitude, c'est que ces héros que leur bienfaisance avoit fait diviniser, recevoient un hommage bien plus pur que les tyrans de l'Olympe : Hercule & Zoroastre avoient un culte bien plus étendu que Saturne, ou Arimane ; & quand Germanicus, qu'on adoroit de son vivant, fut empoisonné, le peuple de Rome alla lapider dans leurs temples les dieux qui n'avoient su le défendre (*).

(*) Voy. *Histoire des douze Césars*, de Suétone, traduction de Henri Ophélot de la Pause, tome III, vie de Caligula.

 PART. III.

Mais il faut avouer qu'en général les législateurs firent bien plus servir l'apothéose à la dégradation de la morale, qu'au bien momentané de l'espèce humaine. Les Celtes, & beaucoup de nations hyperboréennes avoient un élysée, ou un paradis, qu'ils nommoient *Valhalla*; & ils mettoient dans la place la plus distinguée de ce *valhalla*, à côté même du grand Odin, non le prince le plus bienfaisant, non le citoyen le plus juste, ou le sage le plus éclairé, mais le vieillard qui, pour se dérober à l'ennui de l'existence, se précipitoit avec le plus de courage du haut d'un rocher. Il est bien extraordinaire que dans ces mêmes climats de l'Europe, où des loix atroces punissent aujourd'hui le suicide comme le plus grand des crimes, il ait été un tems où il ait mené à l'apothéose; que tantôt on y ait mis sur l'autel le corps d'un homme qui se tue, & que tantôt on l'ait traîné sur la claie.

Si du moins, lorsque les tyrans des peuples n'étoient plus, on avoit renversé leurs autels,

le philosophe auroit moins à rougir de l'espece humaine ; mais souvent leur culte s'est perpétué. L'HOMME
AVEC DIEU.

Nous honorons encore dans le dix-huitieme siecle le fanatique Samuel, l'abominable Constantin, & cet atroce Dominique qui fonda un tribunal pour anéantir les livres & brûler les hommes.

J'aurois voulu ne point parler de ces Romains qui firent l'apothéose de tous les empereurs qui les opprimerent ; qui justifient l'adulation par l'impiété , & qui tenterent de mettre les tyrans à l'abri de la foudre, en la plaçant dans leurs mains.

Il semble que l'idée sublime de Dieu ne puisse pénétrer dans l'esprit du peuple, sans s'allier avec de petites idées qui la dépravent : lorsqu'il a le bonheur de naître dans le culte que le ciel & la raison avouent , dans le théisme , il doit écouter son cœur : lorsqu'il suit une religion fausse , il doit écouter les philosophes.

ARTICLE III.

*DES SUPERSTITIONS GUÉRIES PAR
D'AUTRES SUPERSTITIONS.*

PART. III. **D**ANS ces siècles reculés, où chaque nation étoit aussi jalouse d'avoir ses dieux que ses rois, il arriva un fait qui dut amuser beaucoup les sceptiques de Memphis & de Babylone. -- Les Chaldéens reconnoissoient le feu comme le principe de tout, & n'élevoient des temples qu'à cet élément destructeur : leurs mages, pour les persuader encore plus de l'excellence de leur religion, & du délire superstitieux de leurs voisins, ne manquoient pas de jeter sur le feu sacré toutes les divinités étrangères dont ils pouvoient s'emparer. Il y avoit déjà longtemps que le feu des Chaldéens passoit pour le dieu des dieux, comme le souverain des Perses pour le roi des rois, lorsqu'un prêtre de Canope, qui adoroit le fleuve du Nil, s'avisa de faire sculpter une statue qui représentoit sa divinité ; de la remplir d'eau intérieurement, & de ne fermer l'ouverture qu'avec de la cire : les

mages, toujours présumptueux, placent l'idole sur l'autel embrasé ; mais l'eau s'étant échappée de l'ouverture , éteignit le feu. Les Egyptiens remportèrent en triomphe le dieu de Canope ; & les Chaldéens furent convaincus qu'ils n'adorent qu'une divinité subalterne (*).

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

L'absurdité d'un culte étranger est toujours pour un peuple une raison triomphante pour rester dans le sien : de ce que ses voisins font dans les chaînes , il en conclut qu'il est libre ; & il suffit d'exposer à ses yeux le délire de quelques superstitions , pour le faire raisonner comme les habitans de Canope.

Cependant la difformité d'un Européen ne doit pas prouver à un Negre qu'il est le chef-d'œuvre de la nature ; le culte du Nil n'est pas plus pur que celui d'un hanneton. Le moine ne doit point rire du faquir , & le brame qui admet la métempsychose de son dieu Wisnou , ne doit pas maudire le Siamois qui croit aux métamorphoses de Sammonocodom.

(*) Le fond de cette histoire est tiré d'Eusebe. Voy. *Hist. ecclésiast. lib. XI, cap. XXVI.*

ARTICLE IV.

*DE LA VIE CONTEMPLATIVE, ET DES
MOINES.*

PART. III. **U**N des plus grands abus des cultes est de trop donner à la contemplation, & pas assez à la vie active. Examinez tous les visionnaires, depuis les sectateurs de Foë jusqu'aux hermites du mont Athos, qui voient à leur nombril la lumière du Thabor, vous les trouverez tous également enthousiastes de leurs opinions, pleins de fiel contre tout ce qui les environne, présomptueux sans lumières, & misanthropes sans probité : jamais les souverains ne trouveront en eux des citoyens ; jamais les citoyens n'y trouveront des hommes.

C'est dans un ouvrage de la nature de celui-ci qu'il faut dire toute vérité. Je ne crois pas que la superstition ait jamais plus fait de mal aux hommes, que quand elle a donné naissance aux moines.

Quel bien a fait à l'Europe cette foule de cloîtres où la jeunesse des deux sexes va s'en-
 terrer de son vivant , sous le vain prétexte de
 se rendre agréable au dieu des prêtres?

L'HOMME
AVEC DIEU.

L'homme est-il né pour contempler ? Quelle
 feroit la face de ce globe, si des mains labo-
 rieuses n'avoient défriché ses landes, n'avoient
 détruit ses plantes parasites ou venimeuses ,
 n'avoient forcé des eaux fangeuses à couler
 librement pour ranimer la nature dans les deux
 mondes ?

L'homme de génie contemple, sans doute ;
 mais l'utilité de sa contemplation est attestée
 par ses ouvrages : en est-il de même des moi-
 nes ? Quels livres utiles ont fait naître leurs
 frivoles oraisons ? Le religieux qui rêve dans sa
 cellule pour fonder un office à saint Bruno ,
 fera-t-il mis en parallèle avec Locke , qui ana-
 lyse dans son cabinet l'entendement humain ,
 ou avec Newton , qui médite sur la chute des
 corps , pour donner la théorie de l'univers ?

La contemplation, dans le sexe, est encore

PART. III plus dangereuse que dans les hommes, parce qu'elle le conduit aux visions ; & en général, s'il est vrai, comme l'a dit l'abbé de Saint-Pierre, que la dévotion soit la petite vérole de l'ame, & que tous les esprits foibles en restent marqués, il seroit bien important au gouvernement d'empêcher qu'il y eût dans chaque ville des maisons publiques où l'on s'occupât à propager cette épidémie : il faut, pour toutes les maladies de l'ame, non des asyles afin de les entretenir, mais des hôpitaux afin de les guérir.

Le moindre mal que produisent les couvens dans l'Europe, est de n'y point faire de bien : tels sont ceux qui, ensevelis dans l'ombre des déserts, ne peuvent avoir part aux affaires politiques de la société, si ce n'est pour bénir obscurément les puissances qui les tolèrent ; mais tout membre d'un état qui ne coopere pas au bien public, ne mérite pas d'en être protégé : lorsqu'il s'isole par dédain, il faut l'abandonner à lui-même ; lorsqu'il s'isole par misanthropie, il faut le punir.

Au

Au reste , les moines qui ne font ni bien ni mal aux sociétés sont en très-peut nombre : la L'HOMME plupart se sont répandus dans le monde pour AVEC DIEU. le pervertir ou pour le troubler.

Ce sont eux qui ont inondé l'Europe de toutes ces petites pratiques superstitieuses qui confondent le citoyen de Locke & de Montesquieu avec les Caffres & les Algonquins : ce sont eux qui ont changé les temples en salles de spectacle : ce sont eux qui ont suppléé aux devoirs éternels de la morale par des genuflexions , des dons aux églises , des indulgences.

Pauvres , ils ont cabalé pour arracher aux enfans le patrimoine de leurs ancêtres ; riches , ils se sont servis de leur opulence pour écraser les gens de bien.

Il suffit de jeter un coup-d'œil sur l'histoire , de l'Europe moderne , pour se convaincre que les moines ne s'y sont répandus que pour troubler son repos.

Les couvens ont été les foyers de presque toutes les hérésies : c'est le loisir funeste des

 PART. III.

célibataires qui y sont enfermés, qui a engendré la plupart de nos guerres religieuses : ce sont leurs stupides disputes sur la grace versatile, sur le logos & sur les hypostases, qui ont divisé le fils d'avec le pere, qui ont fait renverser les tombeaux de Port-Royal, & qui ont préparé le massacre de la Saint-Barthelemi.

On n'oubliera jamais que ce sont des moines qui ont fondé l'inquisition, & qui sont les ministres de ce tribunal de sang, qui n'est point anéanti au dix-huitieme siecle, à la honte des pays où il y a encore des hommes.

C'est du sein des cloîtres qu'on a vu éclore ces principes séditieux qui conduisent à l'assassinat des rois. On sait de quel ordre religieux sont sortis les Clément, les Malagrida, & les auteurs de la conspiration des poudres.

Le tems de la vengeance publique approche enfin ; les puissances commencent à sortir de leur léthargie ; & puisque la philosophie a fait tant de progrès autour des trônes, il faut bien qu'avant un demi-siecle il n'y ait plus de moines

en Europe , ou qu'ils deviennent utiles.

L'étonnante multiplication de ces corps L'HOMME
AVEC DIEU.
d'oîsifs ne sauroit retarder la révolution qui
doit les anéantir. Qu'on se souvienne qu'il y
avoit dans l'origine du cénobisme trente mille
moines dans la seule ville Égyptienne d'Oxy-
rinque, alors métropole de l'Heptanomide (*),
& qu'un souffle du despotisme a suffi pour les
dissiper. Qu'on se rappelle qu'il ne fallut qu'un
édit de l'empereur Woutsong pour renverser
à la Chine 4600 monasteres du premier ordre,
& 40000 d'un rang inférieur (**). Qu'on

(*) L'abbé Fleury, qui rapporte ce fait dans son
histoire ecclésiastique, cite Ruffin, dont les pieuses
traductions & compilations ont été réunies, à Paris en
1580, dans un seul vol. *in-folio*; & j'y renvoie.

(**) Voy. la Chine du P. du Halde, le vingt-sixieme
recueil des lettres édifiantes, les recherches philosophiques
sur les Égyptiens, &c. Cet événement arriva l'an 845.
Tous les monasteres détruits étoient de la secte de Foë;
& le promoteur de la destruction étoit un moine de la
secte de Laokium, qui avoit promis à son faible fon-
verain de lui donner un breuvage qui le rendroit im-
mortel. Woutsong mourut avant le tems même désigné
par la nature, & son successeur rétablit les couvens.

PART. III. n'oublie jamais qu'au moment même où la société d'Ignace marchoit sur la tête des rois, le colosse d'or s'est trouvé n'avoir que des pieds d'argile; qu'il y a vingt ans que cette société marchoit encore à la monarchie universelle; & qu'aujourd'hui elle n'est plus.

Je fais qu'il y a eu dans chaque corps religieux des individus respectables : j'avoue que les anciens cénobites de S. Benoît ont défriché une foule de landes dans les Gaules : j'aime à avouer les services que quelques moines ont rendus aux lettres; mais le vice intérieur de la constitution n'en existe pas moins : le cénobisme est essentiellement mauvais par lui-même : il est essentiellement contraire à la morale universelle de s'isoler pour tromper l'espoir de la patrie; de jurer à Dieu qu'on ne sera jamais pere, & de se faire un système réfléchi d'outrager sans cesse la nature.

Cette réforme violente ne pouvoit durer; parce qu'on n'avoit guéri une superstition que par une autre : si c'eût été la philosophie qui eût renversé les monastères de la Chine, ils ne se seroient jamais relevés.

Au reste, je suis loin de provoquer le glaive des tribunaux contre les membres des corps ^{L'HOMME} religieux : on doit s'appercevoir que ma plume ^{AVEC DIEU,} pacifique ne tonne que contre les abus, & jamais contre les personnes : s'il est trop difficile de rendre tout d'un coup les moines à l'état, il est des moyens politiques de les conserver encore quelque tems, en les empêchant de nuire. J'ai indiqué ici le mal; c'est dans le livre du gchéisme qu'on trouvera le remede,



ARTICLE V.

DU LUXE DANS LES CÉRÉMONIES.

PART. III. **U**N peuple très-religieux met dans son culte l'heureuse simplicité de ses mœurs : à mesure que son Dieu lui devient plus indifférent , il augmente de faste dans ses cérémonies ; & enfin ce luxe sacré parvient à son comble quand il n'a plus de religion : telle est l'histoire naturelle de tous les cultes inventés par les hommes.

Dans le tems où on offroit à la Divinité des victimes sanglantes , les ministres des autels qui vivoient de ce tribut sacré , jugerent toujours de la piété de l'adorateur , par la richesse de ses offrandes : comme si une hécatombe avoit plus de prix que l'hommage d'un fruit aux yeux de celui qui voit notre monde comme un point dans l'immensité ! Comme si on étoit plus homme de bien à proportion des richesses qu'on offroit à la Divinité , & que le cœur du sage indigent ne valût pas l'or du riche qui l'opprime !

Le luxe est un poison lent qui détruit les principes de vie par-tout où il s'attache. Le politique prouve qu'il amène la décadence des monarchies; & le philosophe démontre qu'il amène la chute des religions (*).

L'HOMME!
AVEC DIEU.

(*) De nos jours un avocat ingénieux a plaidé en faveur du luxe, plus sérieusement que quelques sçavans du siècle dernier n'ont loué la folie ou la fièvre. Son *factum* est en deux volumes in-8°, dont voici le titre : *Théorie du luxe, ou traité dans lequel on entreprend d'établir que le luxe est un ressort, non seulement utile, mais même indispensablement nécessaire à la prospérité des états. J'ai lu cet ouvrage; j'ai trouvé un ordre admirable dans l'enchaînement de ses sophismes; mais quelque spécieux que fût ce paradoxe, ayant ramené mes idées vers ma patrie, avant que mon esprit y eut répondu, mon cœur l'avoit réfuté.*

Presque tous les principes de ce livre sont faux aux yeux de la saine philosophie; & si l'auteur les avoit considérés d'abord parfaitement isolés, peut-être que son ame honnête les auroit désavoués.

Le goût du luxe est de l'essence de l'homme; tome I, page 46. Ce qui est essentiel à un être est ce qui ne peut être séparé de l'idée que nous nous en formons: dans ce sens la gravitation est essentielle à la matière; la bienfaisance est un attribut essentiel de l'Ordonnateur des mondes: mais comment le goût du luxe seroit-il essentiel à l'homme comme la sensibilité & l'intelligence, puisque la moitié de la terre en ignore jusqu'au nom, & n'en est que plus heureuse? Le goût du luxe n'est qu'un

PART. III. C'est particulièrement dans la pompe des funérailles que cet abus paroît dans toute son absurdité. Si jamais l'égalité naturelle entre les

besoin factice de l'homme en société, né de l'activité de son imagination & de la félicité avec laquelle il satisfait les besoins de la nature.

Le bonheur consiste dans l'étendue des jouissances. Ibid. page 72. Voilà encore une erreur du philosophisme : le bonheur consiste dans l'usage modéré de ses organes ; l'homme dépravé par le luxe concentre dans un intervalle de quelques années les jouissances de toute sa vie, & meurt avant le tems sans avoir connu le bonheur ; l'homme de la nature, qui crée ses desirs & ses besoins, jouit encore au bout de sa carrière, lorsque sa machine se dissout & que son être se décompose.

Le luxe produit la puissance des états & leur bonheur ; ôtez ce ressort, la société se dissoudra ; restreignez son intensité dans une certaine proportion, la société perdra de sa force & de son bonheur dans la même proportion : car, en fait de nation, le bonheur & le pouvoir sont tellement liés qu'on ne trouvera pas une nation foible, eu égard à son territoire, qui soit heureuse. Ibid. page 70.

Je ne dispute point ; je ne fais point de factum ; je ne hais personne ; mais j'aurois un beau champ pour contrarier mon adversaire, si je voulois combattre pour la vérité avec les armes que le fanatisme emploie à la défense de l'erreur : il n'y a presque pas de mot, dans le texte que je viens d'exposer, qui ne prête à la critique du philosophe de la nature.

Le luxe n'a jamais produit la puissance d'un état ; mais ordinairement il en est la production. Rome pauvre,

hommes dût être rétablie, c'est sur-tout à l'ins-
tant où toutes les grandeurs de convention dis-
paroissent, & où la cendre du plus vil des
humains va peut-être se confondre avec celle de
Cyrus & de Louis XIV. (*).

L'HOMME
AVEC DIEU.

avec le fer de Scipion & de Paul Emile, a conquis le monde ; Rome, subjuguée à son tour par l'or des nations, est devenue d'abord l'esclave de ses despotes, & ensuite la conquête des barbares.

Puisque le luxe ne fait pas le bonheur des individus, il ne sauroit faire celui des états. L'idée que l'homme social est heureux de ce qui fait l'infortune de l'homme physique, est du machiavélisme, & non de la nature.

Comment ose-t-on dire qu'on ne trouve pas une nation foible, eu égard à son territoire, qui soit heureuse ? Il faut donc, pour adopter la *théorie du luxe*, fermer les yeux & les livres. Quoi ! ni Sparte ni Venise n'ont été heureuses ; & ce bonheur, que la nature a refusé à des états qui savent se borner, se trouveroit dans ce vaste empire de la Russie, qui hier étoit encore barbare, & dans ces contrées immenses de la Pologne, mutilées par trois puissances, & sur le point de devenir un désert ?

On a beau écrire avec esprit en faveur du luxe, il n'en est pas moins vrai que c'est un poison lent qui altère peu à peu toutes les facultés politiques d'un état. Il est bien triste qu'un peuple ainsi gangrené ne prévoie pas sa ruine. Que dirois-je des écrivains qui ne lui montrent que l'éclat passager du feu qui le dévore ?

(*) Ce luxe dans les pompes funebres s'étendoit au-

PART. III.

Il n'y a point de partie du culte religieux qui ne puisse devenir un écueil pour les ames petites & superstitieuses. Comment n'abuseroit-on pas d'un culte humain, puisqu'on abuse du culte de la nature ? Mais je m'arrête, pour qu'on ne prenne pas la critique des choses pour la satire des personnes.

trefois jusqu'à la décoration intérieure de ces enclos lugubres destinés à inhumer les hommes obscurs qui n'ont pas de droit aux tombeaux. Le peuple allumoit des cierges dans les cimetières & se plaïsoit à en faire de secondes églises. Un concile d'Elvire vint à propos tempérer cette frénésie religieuse : il défendit que, du moins pendant le jour, on illuminât les cimetières ; & la raison qu'il en donne n'est pas trop philosophique ; c'est, dit-il, afin de ne point effaroucher les ames des saints : *Cereos per diem placuit in cameteriis non incendi : inquietandi enim spiritus sanctorum non sunt.* Voy. les actes de ce concile, tenu en 305, cap. XXXIV.



ARTICLE VI.

*DE LA DISPROPORTION ENTRE LES
DÉLITS ET LES PEINES.*

LE superstitieux & le fanatique s'accordent à L'HOMME
AVEC DIEU.
ne mettre aucune proportion entre les offenses
contre le ciel & le supplice qu'elles méritent ;
mais l'un les excuse avec foiblesse , & l'autre les
condamne avec rage : le premier fait douter
qu'il y ait un Dieu vengeur ; le second veut se
rendre , malgré lui , l'instrument odieux de ses
vengeances.

La superstition qui tend à affoiblir l'idée naturelle des crimes , a les suites les plus dangereuses pour un état ; c'est un poison lent qui fermente insensiblement dans le corps politique , jusqu'à ce qu'il soit détruit. On n'observe pas assez que les passions mal dirigées font des hommes foibles & vils , mais que les corrupteurs de la morale forment des scélérats ; il n'y a qu'un philosophe qui puisse soupçonner le bien que les provinciales ont fait au genre humain.

PART. III.

Les Barbares qui ont cru que l'urine d'une vache ou les sachets infects du grand Lama , pouvoient seuls purifier les souillures de l'ame , ont insulté également Dieu & les hommes ; le frein qui retenoit alors les citoyens a été rompu ; Caïn a dit : je tuerai ce matin Abel , & ce soir j'aurai un sachet.

Nous, orgueilleux Européens , ne nous emportons pas contre les Tartares ; n'avons-nous pas vu la chancellerie romaine taxer à une amende de cinq carlins (*) la réparation de l'inceste , & à huit celle du parricide (**).

Le président de Montesquieu a relevé quelques conséquences affreuses de ce genre de superstition ; mais les plus grands traits de lumière , au grand étonnement de l'Europe , sont venus de l'Italie. Voyez le célèbre traité *der*

(*) Le carlin, monnoie de Naples , s'évalue à 7 sous de France.

(**) Voyez *la taxe de la chancellerie romaine* , imprimée à Cologne chez Goswin en 1515, tit. *de causis matrimonialibus*. Avant de lire cet ouvrage , je n'ai pas cru que le délire de la superstition pût aller jusqu'à ce point ; je l'ai lu , & j'ai peine à le croire encore.

délits & des peines, ouvrage fait pour donner
à son auteur le titre de législateur du genre
humain: L'HOMME
AVEC DIEU.

Il est, au reste, bien ignominieux pour des hommes qui vivent dans un siècle de lumière, d'avoir besoin que les sages fassent des livres pour leur démontrer que la plupart des expiations conduisent à renverser la morale.

Que signifie cette composition que le scélérat fait avec Dieu pour faire le crime impunément, à condition qu'il enrichira des prêtres ?

Quelle idée vile ne donne pas de la Divinité un pareil système ? Quoi ! l'honnête homme rougit d'accepter les dons de celui qu'il mésestime, & l'Ordonnateur des mondes tireroit gloire des frivoles offrandes d'un scélérat qui ne veut pas mériter, mais acheter sa bienveillance ?

Quel rapport ont de peites pratiques de dévotion avec la réparation de grands attentats ? Quoi ! un prépuce coupé, une ablution d'eau baptismale, un bain dans le Gange, suffiroient

PART. III. pour expier cinquante ans d'hypocrisie ? L'af-
freux Constantin, malgré ses parricides, devièn-
droit un demi-dieu, parce qu'à sa mort on lui
a jeté sur la tête un peu d'eau lustrale ? Théodose,
après avoir fait massacrer de sang-froid
sept mille de ses sujets dans Thessalonique,
seroit traité de grand homme, parce qu'il s'abstient
pendant quelques jours d'aller à la messe ?

Quelle est cette foule de remèdes qu'on voit
éclore de la pharmacie sacerdotale, pour gué-
rir les consciences timorées des gens de bien ?
Si mon cœur ne se reproche que de légères
faiblesses, l'Être souverainement bienfaisant
me les pardonnera sans ces vaines indulgen-
ces (*) : si j'ai écrasé mon pays du poids de
mon orgueil & de mes crimes, c'est en consacrant
le reste de ma vie à le rendre heureux,

(*) On peut juger de l'incroyable abus que font les
ministres de la religion de toutes ces formules expia-
toires, par la banque sacrée que tenoit à Rome le pere
Péepé : on trouvoit dans le comptoir de ce jésuite des
Indulgences à tout prix : il y en avoit qu'on faisoit avaler
aux poules, afin de les faire pondre sans danger.

que je puis espérer de rentrer en grace avec la Divinité. Au reste, un siècle de jubilé, en fait L'HOMME
d'expiation, ne vaut pas une heure de remords. AVEC DIEU.

Je m'étendrai davantage sur la théorie des expiations dans la quatrième partie de cet ouvrage, quand je traiterai du code des supplices.



ARTICLE VII.

DES ASYLÉS.

PART. III.

UN crime contre la société peut s'envisager sous deux rapports; comme un outrage envers la Divinité, & comme une infraction de l'ordre politique; il peut se faire que l'offense envers le ciel soit légère, & que le pacte social paroisse grièvement blessé; tel est le cas du meurtre involontaire: sous ce point de vue, les asyles me paroissent le plus beau monument de la sagesse des législateurs; ils ont, sans cesser d'être justes, rendu à leurs concitoyens la vie d'un homme respectable; ils ont pris Dieu même pour médiateur entre un malheureux & les loix.

L'humanité religieuse des législateurs a ensuite dégénéré en superstition, quand les asyles, qui n'étoient établis que pour les malheureux, ont pu devenir la demeure des scélérats; alors l'homme foible s'est enhardi au crime; &
quand

quand la mesure a été comblée, tranquille
aux pieds du Dieu qu'il jouoit, il a bravé les ^{L'HOMME}
hommes. ^{AVEC DIEU.}

Tibere ne se fit point un système de scélératesse ; il fut quelquefois se contenir, lorsque le poids du despotisme l'entraînoit vers le crime ; ce fut dans un de ces intervalles d'équité qu'il déclara dans un édit que tout homme convaincu d'un grand crime seroit puni, quand même il faudroit l'arracher de l'autel de Jupiter (*). Pie II, n'étant encore que Piccolomini, fit aussi remarquer aux Italiens que la multitude des asyles avoit fait de Rome une caverne de brigands (**); mais il changea d'avis quand il devint pape (†).

(*) Plin. *Histor. natur. lib. XVI, cap. XL.*

(**) Pius secundus, *in Asia.*

(†) Ce pontife est un des plus inconséquens qui aient occupé le siège de S. Pierre : n'étant que simple théologien, il avoit écrit avec solidité en faveur du concile de Bâle contre Eugene IV ; lorsqu'il fut pape, il publia une bulle pour rétracter cet ouvrage. Les esclaves de corps & d'ame qui peuvent être encore en Italie, doivent aussi à Pie II la bulle *Execrabilis* contre les appels au futur concile, & l'abolition de la pragmatique-sanction.

Après Rome, le lieu du monde où la multiplicité des asyles a le plus fait gémir les ames sensibles, est l'isle de Madere ; le plus infigne scélérat se dérobe à la poursuite des loix, s'il peut seulement toucher le coin d'une église ; & comme Madere est entièrement couverte de temples & de chapelles, l'assassinat & l'inceste n'entraînent avec eux aucun danger (*) ; tout le monde trouve dans cette isle un asyle assuré,

(*) Les crimes y seroient déjà très-communs, quand même l'espérance de l'impunité n'en seroit pas commettre ; le meurtre est regardé dans l'isle comme une faute légère, & un Portugais n'acquiert la réputation de brave qu'à force d'avoir les mains teintes du sang des hommes. Les insulaires sont la plupart esclaves ; mais les conquérans les considèrent de leur servitude en leur permettant de les servir avec une épée & un poignard à leur côté ; aussi les esclaves savent assassiner comme leurs maîtres. On peut consulter sur ce sujet Ovington, Ramusio, Dapper & d'autres voyageurs cités dans l'*Histoire universelle d'une société de gens de lettres anglois*, tome XXIV. *Histoire des isles de l'Afrique*, liv. XX, chap. IV.

Je ne fais quel est le plus coupable dans Madere, du maître qui assassine par point d'honneur, de l'esclave qui tue par intérêt, ou du clergé qui protège par ses asyles tant d'assassinats.

excepté l'homme de bien qu'on méprise , ou
l'homme de talens qu'on envie.

**L'HOMME
AVEC DIEU.**

Quelquefois des souverains effrayés des suites terribles de l'impunité , avoient tenté de restreindre les privileges des asyles ; mais alors le peuple furieux avoit menacé de briser le joug de l'obéissance ; il croyoit qu'on ne pouvoit toucher à l'institution politique des asyles , sans toucher à la religion , & il protégeoit les scélérats avec le même zele que les ministres des autels.

Qu'il n'y ait aucun asyle dans un état , il fera peuplé de malheureux ; que tout y soit asyle , il fera peuplé de brigands.

Fin du Tome VI.

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

D U T O M E V I.

T R O I S I E M E P A R T I E.

L'homme avec Dieu.

P R O F E S S I O N de foi philosophique,	page 3
I N T R O D U C T I O N,	17

L I V R E P R E M I E R.

De l'existence de Dieu,	30
CHAP. I. Preuves philosophiques,	35
CHAP. II. Des causes finales,	44
CHAP. III. Du suffrage de l'univers,	50
CHAP. IV. Preuves morales,	63
CHAP. V. Entretien de Socrate & de Philoxène,	69
CHAP. VI. De l'athéisme,	87
ART. I. Combien l'accusation en est arbitraire,	89
ART. II. Origine de l'athéisme,	103
ART. III. Danger de l'athéisme,	106
ART. IV. Des athées célèbres,	110

T A B L E.

² CHAP. VII. Sur le philosophisme destructeur , 187

L I V R E I I.

Des erreurs sur l'essence de Dieu ,	<u>199</u>
CHAP. I. Des erreurs populaires ,	<u>201</u>
CHAP. II. Des erreurs philosophiques ,	<u>213</u>
ART. I. De Dieu infini ,	<u>217</u>
ART. II. De Dieu éternel ,	<u>220</u>
ART. III. De Dieu immuable ,	<u>224</u>
ART. IV. De Dieu souverainement libre ,	<u>226</u>
ART. V. De Dieu souverainement intelligent ,	<u>228</u>
ART. VI. De Dieu tout-puissant ,	<u>230</u>
CHAP. III. Des erreurs théologiques ,	<u>234</u>
CHAP. IV. De trois définitions sublimes de la divinité ,	<u>240</u>
CHAP. V. De l'unité de Dieu ,	<u>243</u>

L I V R E I I I.

De la superstition ,	<u>252</u>
CHAP. I. Socrate au milieu des prêtres ,	<u>255</u>
CHAP. II. Du système religieux qui bannit la raison ,	<u>275</u>
ART. I. Des théosophes ,	<u>276</u>
ART. II. Que tout culte doit être fondé sur la raison ,	<u>289</u>
CHAP. III. Des ministres de la religion ,	<u>294</u>
CHAP. IV. Des mystères ,	<u>309</u>
CHAP. V. Des prodiges ,	<u>317</u>
ART. I. Des prophéties ,	<u>318</u>
ART. II. De la magie ,	<u>329</u>
ART. III. Des miracles ,	<u>341</u>
CHAP. IV. Des erreurs sur l'autre vie ;	<u>352</u>
ART. I. De la résurrection ,	<u>354</u>
ART. II. De la métempsychose ,	<u>361</u>

DES CHAPITRES. 3

ART. III. Du paradis,	365
ART. IV. Des anges,	372
ART. V. Des diables,	375
ART. VI. De l'enfer,	378
CHAP. VII. Des abus des cultes religieux,	384
ART. I. Des faux dogmes,	385
ART. II. Des apothéoses,	393
ART. III. Des superstitions guéries par d'autres superstitions,	396
ART. IV. De la vie contemplative & des moines,	398
ART. V. Du luxe dans les cérémonies,	406
ART. VI. De la disproportion entre les délits & les peines,	411
ART. VII. Des asyles.	416

Fin de la Table.

ERRATA

Pour les fautes essentielles.

TOME I.

- Pag. 76, lig. 20, devenoient, *lisez* devoient
 100, 13, ne jugeront, *lisez* ne me ju-
 geront
 180, 13, qui semble vivre, *lisez* qui
 pendant long-temps a semblé
 vivre
 193, 11, tourne sur son axe, *lisez* tourne
 que sur son axe
 221, 3, embrase, *lisez* embrasse

TOME II.

- 8, 9, une plane, *lisez* un plano
 47, 16, mit, *lisez* met
 183, 13, recouvrir, *lisez* recouver

ERRATA.

TOME III.

- Pag.* 20, *lig.* 4, monument de Salomon, *lisez*
monument érigé par Salomon
33, 11, eu lui, *lisez* en lui
91, 21, sens, *lisez* sent

TOME IV.

- 60, 12, distinct, *lisez* d'instinct
119, 6, balancer, *lisez* balancier
155, 15, doit être, *lisez* étoit un être
203, 3, *effacez ces mots*: que des sciences
274, 7, philosophie, *lisez* philosophe
301, 14, instruit, *lisez* instruisoit
393, 6, donnoit, *lisez* doit
410, 12, décoration *lisez*, détérioration

TOME V.

- 43, 14, déclamation, *lisez* désa-
dation
114, 6, force, *lisez* force veiler
178, 20, étrangères, *lisez* étranges
349, 7, naissions, *lisez* naissions
399, 8, indiens, *lisez* indiennes

TOME VI.

- 90, 2, pere Caïn, *lisez* Caïn
187, 12, indigenes, *lisez* indignes
340, 6, (on a oublié les guillemets)
341, 16, vices, *lisez* vies
378, 1, CHAPITRE VI. *lisez* AR-
TICLE VI.

TOME VII.

<i>Page.</i> 15,	<i>lig.</i> 8,	tolérerés, lisez tolérez
52,	4,	acceptation, lisez neception
111,	12,	descendu, lisez descendus
397,	21,	qu'il place, lisez qu'il plane

Fin de l'Errata.



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 05988 30

PHILIPS

DEC 6

LIBRARY



015 00391 634 6

University of Michigan - SUHR

Recovery Code

